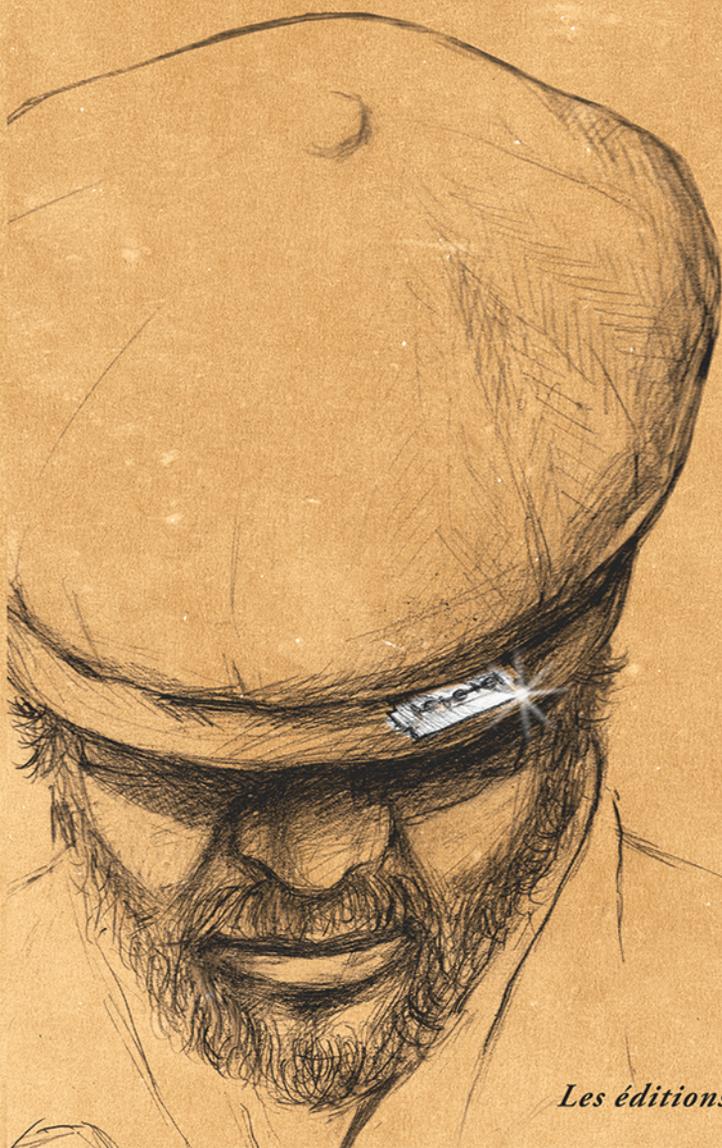


HAFED BENOTMAN

**ÇA NE VALAIT PAS LA PEINE,
MAIS ÇA VALAIT LE COUP**

26 LETTRES CONTRE LA PRISON CHOISIES PAR L'ENVOLEE



L'ENVOLEE

Les éditions du bout de la ville

HAFED BENOTMAN
**ÇA NE VALAIT PAS LA PEINE,
MAIS ÇA VALAIT LE COUP**
26 LETTRES CONTRE LA PRISON
CHOISIES PAR L'ENVOLÉE

Les éditions du bout de la ville
février 2017

*À tous les prisonniers et prisonnières qui se battent
À Francine*

Salut l'ami !

16 janvier 2015

« Ça va l'ami ?

– Tu vois, toujours vivant, et toi ?

– Toujours mieux que le monde !

– *Mazel tov* ! On va se prendre une averse, comme disait Bernard Dimey ? »

Et nous sommes allés vider quelques godets sur une terrasse chauffée d'un bistrot à Marx-Dormoy. Un établissement où, disait-il, se retrouvaient vingt ans auparavant les dignitaires d'une cour des miracles aujourd'hui remplacés par des bobos envahisseurs d'un Paris pétrifié par l'argent. Pendant quelques heures, nous avons jacté gaiement, comme à l'habitude, de *L'Envolée*, de ses derniers écrits, de nos projets. Comme je le trouvais bien maigre, je m'inquiétai de sa santé. Il sourit et me rappela que je revenais de loin aussi. En l'embrassant, je ne pouvais pas savoir que c'était la dernière fois que je le voyais debout sur ses jambes... Peut-être que le texto qu'il m'envoya quelques minutes après aurait pu m'alerter : « Hypercontent de t'avoir vu frerot, on traîne pas pour la prochaine fois sinon y en a un de nous qui ira voir l'autre au cimetière. »

Échange de SMS, le 28 janvier 2015

« Salut frerot. Juste au cas où, en cas de mauvaises nouvelles ? Rien de sûr, no panique. Je peux venir écrire et me finir chez toaaaaa ? Comme je te l'ai dit, y a un truc qui est en train de me gommer. Je sais que tu as les épaules et le cœur pour Ami.

– Quoi qu’il arrive, chez moi c’est chez toi. Mais te laisse pas aller ami. »

– J’ai un moral d’acier ami ! Me laisser aller ? Connais pas moa ! »

Le 20 février 2015, Hafed Benotman est mort, emporté par une crise cardiaque. Oh, ce n’était pas la première ; il y a vingt ans, lors d’une première alerte sérieuse à la sinistre centrale de Clairvaux, l’administration pénitentiaire, redoutant une évasion, avait mis deux semaines à réagir avant de l’envoyer à l’hôpital, provoquant ainsi une nécrose qui a fini par avoir raison de son muscle vital. Comme pour beaucoup d’autres prisonniers et prisonnières, ce ne sont pas ses excès, bien au contraire, qui ont provoqué son décès, mais bien les marques indélébiles des longues années d’enfermement carcéral. Et la justice française l’aura privé de soins jusqu’à la fin : pas de papiers, pas de sécu... Il n’avait pas le premier sou du pactole nécessaire pour être soigné, il n’avait pas non plus très envie de solliciter ses amis pour payer des sommes inaccessibles. Alors, une ultime attaque l’a fait chuter à la gare Montparnasse, sur le quai d’un train qu’il devait prendre pour se rendre à une rencontre littéraire, comme il aimait tant le faire. Depuis quelque temps, la santé était moins bonne et, malgré cela, il continuait à aller partout où il avait envie d’aller, à ne jamais cesser de rencontrer des amis, de nouveaux amis, toutes sortes de personnes. Il est mort assez rapidement, sans pourrir très longtemps dans un hôpital : il n’est resté que quinze jours dans une salle de réanimation avant de succomber suite à une intervention chirurgicale.

« La réinsertion, c’est intégrer l’ordre social et vivre sa vie au ras des pâquerettes aux racines voisines de celles des pissenlits. »

C’est le moins que l’on puisse écrire, les dix-sept années de placard ne l’ont pas empêché de vivre à son idée. Depuis longtemps, il jonglait habilement avec ses faiblesses. Pas question non plus pour lui d’obéir aux lois de la prétendue médecine : il n’a rien économisé, ce concept mortifère lui

était parfaitement étranger. Quand on lui demandait « Alors, ça va ? », il répondait inlassablement : « Toujours vivant ! » C'est qu'il l'aimait, la vie, mais pas à n'importe quel prix : il refusait toute forme de soumission, au travail, à la morale, aux religions, à l'ordre, aux idéologies.

« C'est drôle de dire qu'on respecte des lois quand on s'y soumet. La soumission serait donc du respect ? Peut-être, mais pas de soi-même... »

C'était vraiment un homme libre. Dans tous les sens du terme. Il n'avait pas de bande, il était capable de rencontrer toutes sortes de personnes, de les rencontrer vraiment, pas de façon mondaine. Quelquefois, il nous a fait de drôles de surprises à nous ramener des zigotos que nous n'avions pas envie de fréquenter, ça pouvait créer des engueulades, mais c'était comme ça. Il était à la recherche de l'humanité, et il parvenait à faire surgir l'intelligence. Il trouvait chez ceux qu'il côtoyait le bon endroit pour établir une relation. Au début des années 2000, il avait été quelque temps ouvrier au cinéma Le Méliès à Montreuil et il était rare qu'il ne parvienne pas à débaucher un client, qui choisissait finalement de passer deux heures avec lui à causer en buvant un demi plutôt que de s'enfermer dans la solitude du spectateur. Ses plus grandes aventures, ses plus beaux voyages, c'était la rencontre humaine.

« À l'école, j'ai d'abord appris le verbe être puis avoir... c'est du verbe obéir que date ma longue fugue loin de tous les chemins apprivoisés. »

J'ai « croisé » Hafd pour la première fois par hasard, au fond d'un carton de papiers oublié à la bibliothèque du bâtiment D4 de Fleury-Mérogis. Il y avait plein de textes que d'anciens prisonniers avaient laissés là. Je suis tombé sur une liasse de feuilles noircies qui m'ont laissé pantois : des aphorismes bien grinçants du genre « *L'assassin avait le cœur sur la main, mais ce n'était pas le sien* », des histoires comme celle du gars qu'un copain vient voir au parloir et qui lui demande de jeter dehors sur le trottoir un crachat qu'il avait conservé dans un mouchoir. Je me suis demandé qui était le mec qui avait

pondu ça ; on m'a dit que c'était Hafed Benotman, et qu'il était en train de finir sa peine à Melun.

Quelques semaines plus tard, en écoutant l'émission *Ras les murs*, j'eus la bonne surprise d'entendre sa voix : il venait de sortir. Deux mois plus tard, début 2000, je sortais à mon tour, et j'allais immédiatement le trouver. Rapidement, nous avons décidé, Nadia, Francine, Hafed et moi, de démarrer une nouvelle émission anticarcérale sur Fréquence Paris Plurielle (FPP), *L'Envolée*, et, quelques mois plus tard, un journal du même nom. Nadia avait animé pendant plus de quinze ans l'émission anticarcérale *Parloir libre* sur cette même radio et Francine venait de sortir après avoir été enfermée pendant une dizaine d'années. Nous partagions tous les quatre l'envie de donner la parole aux prisonnières et prisonniers qui se battent, de retranscrire leurs idées, leurs opinions, leurs analyses et les diffuser à l'extérieur : une réflexion sans cesse active contre tous les enfermements, tel était et est toujours notre projet. Hafed a participé très activement à l'émission jusqu'à son incarcération en 2004 ; il était, parmi toutes les voix, celle du gai savoir, de l'humour, d'une intelligence incisive, sans compromis. Puis, pendant les quatre années qu'il a passé alors à Fresnes, il est devenu LE correspondant du journal. Il nous faisait parvenir des textes que nous faisons paraître dans les numéros suivants. À sa sortie, il s'est éloigné de l'émission de radio, sans jamais l'oublier. Il a consacré plus de temps à participer à des rencontres, des ateliers, des entretiens ; chaque fois, il dédiait une partie de ses interventions à *L'Envolée*, rappelant l'existence de cet outil nécessaire pour livrer une bataille perpétuelle contre la prison, la justice, et le monde capitaliste qui les génère.

« Entre écrire un épisode de feuilleton télévisé et braquer une banque, j'ai fait le choix qui m'a semblé le moins malhonnête. »

Hafed est toujours des nôtres. Hafed était un voleur, il l'a toujours affirmé. Il était aussi écrivain. Et ses dernières années auront été riches en écriture de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre, de chansons, de scénarios... Une des

dernières fois que je l'ai vu, un peu avant son accident, il m'avait dit que l'écriture était comme une malédiction, qu'il n'aurait jamais dû abandonner son premier « métier ». Il adorait jouer avec ce paradoxe. Mais, quoi qu'il ait pu dire lors de son ultime procès, il en avait soupé de la ratière. Il répétait souvent que la seule raison qui pourrait le faire tomber à nouveau serait une aide à évasion. Il savait que, si quelqu'un venait le trouver, c'est quelque chose qu'il ne pourrait jamais refuser. Honnêteté du voleur oblige.

Hafed nous manque. Nous avons perdu un ami, un camarade, un complice... Son esprit vif était toujours d'une grande aide pour aborder la période plutôt confuse que nous traversons. Hafed savait s'adresser au monde qui se croit libre, aussi bien dans la salle du petit resto qu'il tenait avec Francine que du fin fond de sa cellule. Il conjugait un savoir propre aux années 1970, une conscience plus qu'aiguë de la liberté, une pratique illimitée du « ricanelement », une générosité propre à ceux qui ont conservé leurs rêves d'enfant. Consolation : même si nous ne pourrions plus boire en sa compagnie quelques bières ou verres de vin rouge à la terrasse de ses bistrotts habituels, il nous reste une masse importante d'écrits. Impossible pour nous de ne pas lui consacrer un livre. Comme un voyage. Comme une façon de passer quelques heures avec lui.

Et puis Hafed était aussi un parleur, un conteur, un chanteur, nous avons donc choisi de graver quelques-unes de ses interventions aux émissions radio de *L'Envolée*, histoire d'entendre sa voix pleine d'ironie, d'imaginer ses yeux malicieux et son esprit libre de toute morale. Histoire de rire encore en sa compagnie...

Olivier, juin 2016

Avant-propos

En 2001, Hafd Benotman et quelques complices ont créé l'émission de radio anticarcérale *L'Envolée* et le journal du même nom.

À sa mort en 2015, l'équipe du journal décide de lui rendre hommage dans un numéro qui réunit la plupart des courriers et articles publiés au fil des ans dans *L'Envolée*. Une façon de continuer à se marrer, gamberger et se bagarrer avec lui contre toutes les prisons.

À ces lettres, écrites pour la plupart en prison, nous avons joint dans ce livre : des extraits de certaines de ses interventions radiophoniques sur Fréquence Paris Plurielle ; des extraits de romans parus chez Rivages (*Les Forcenés*, *Marche de nuit sans lune*, *Un jardin à la cour*) ; de longs passages d'entretiens qu'il a donnés au journal *Article 11* en 2008, à la revue *Mouvements* en 2010 et à la 51^e Rencontre Cinéma de Pézenas en 2013. Enfin, nous publions deux nouvelles, « La Grappe » tirée de *Fraternité à perpète* (L'Insomniaque, 2006) et « *Une pile au cœur* », inédite.

En clin d'œil à son amour des machines à écrire, nous avons regroupé ces textes et extraits en 26 thèmes. Et parce que nous aimons sa gouaille et son sens de la repartie, nous avons choisi quelques-unes de ses envolées pour en faire un disque.

À la tienne Hafd ! Et merci.

L'Envolée, janvier 2017

“ Je ne suis pas un voleur qui est devenu écrivain, mais je suis un écrivain qui est devenu voleur. La première fois que j’ai volé du fric en cash (je ne suis pas un voleur malhonnête, je n’ai jamais rien pris dans le porte-monnaie de mon père ou de ma mère, chose que vous avez tous fait ici, je le signale, sans dénoncer personne...), le premier butin que j’ai eu, j’ai acheté – je ne savais même pas m’en servir – une machine à écrire... Et j’ai commencé à taper dessus. Même pas une Remington, je crois que c’était une merde en plastoc, Olivetti ou un machin comme ça. Et j’ai tout de suite eu ce goût de vouloir comprendre comment ce que je lisais dans un bouquin, on le mettait sur une feuille. Et j’adorais aligner l’alphabet, et que ça tombe pile-poil. Donc j’ai souvenir d’avoir tapé sur des feuilles complètement pourries, ensuite de coudre, gamin, et de me faire un petit livre, avec la couverture et tout, tout, tout.”

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



*Les condamnés à perpétuité
vont trancher dans le vif du sujet,
voire même tailler dans le gras du citoyen.*

“ J’ai fait dix-sept ans de prison et comme je dis toujours, avec modération, c’est-à-dire comme l’alcool, en trois fois. Voilà. Une fois six, une fois neuf et une fois trois. Et comme je suis quelqu’un de... de pas croyant, mais de mystique, le 3, le 6 et le 9 sont des dates importantes dans ma vie. Parce que je suis né le 3 septembre 1960, donc 3/9/6. Alors je pense que maintenant que j’ai fait ma date de naissance au niveau carcéral, ça devrait être bon. ”

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



“ Je suis né le 3 septembre 1960, français musulman d’Algérie. L’Algérie était alors française. Sauf que les autochtones et les Arabes étaient considérés comme des sujets français et non pas comme des citoyens français. Quand en 1962, il y a eu les accords d’Évian, pour la plupart les Algériens ont évidemment opté pour la nationalité algérienne. Les autres ont demandé une intégration à la nationalité française afin de devenir citoyens français. Lorsqu’en 1962 mes parents ont opté pour la nationalité algérienne, nous étions dans le mythe du retour au pays. C’est ainsi que leurs enfants sont d’office devenus algériens. Mon casier judiciaire remonte à l’âge de quinze ans. J’étais très jeune et la première fois que j’ai été incarcéré, j’avais seize ans. Je ne pouvais donc plus opter pour l’intégration à la nationalité française puisque c’est impossible avec un casier judiciaire. Beaucoup de familles explosaient à ce moment-là. Si en 1976 j’avais dit à mes parents que je voulais devenir français, cela équivalait à dire en 1946 à une famille française que l’on voulait devenir allemand. J’étais néanmoins, à cette époque-là, non expulsable puisque le droit du sol existait. Et lorsqu’en 1994 Charles Pasqua l’a transformé, je suis

devenu ce qu'on appelle un double-peine. J'encourais donc, à partir de 1994, des risques d'expulsion. Sauf qu'il y avait la Convention européenne des droits de l'homme, avec notamment les articles 6 et 8 permettant à tous les expulsés nés sur le territoire français de demander un recours débouchant sur une condamnation de la France. Même si ça prenait trois, quatre ou cinq ans, de nombreux ressortissants renvoyés dans leur pays d'origine entamaient la procédure. La France était ainsi dans l'obligation non seulement de faire revenir les personnes mais de les dédommager financièrement. Le nombre de condamnations de la France l'avait placée au même niveau que la Turquie. Sarkozy a voulu réformer la double peine, tout en maintenant qu'il ne s'agissait en aucun cas de l'abolir. En clair, ça signifie que l'on n'expulse plus les personnes inexpulsables et que les condamnations morales de la France sont en baisse. Alors même qu'ordre est donné aux préfetures de ne pas remettre de papiers. De toute façon, lorsqu'elles en remettaient, ceux-ci n'étaient pas valables plus de trois mois et portaient la mention « N'autorise pas son titulaire à travailler ». Ce qui fait que délinquants et criminels, qu'ils soient amateurs, cas sociaux ou professionnels, se sont retrouvés dans l'incapacité, à leur sortie de prison, de louer un appartement, d'avoir un compte bancaire et de travailler légalement. Cela signifiait forcément le travail au noir et la mise en esclavage au service de patrons pas toujours corrects. Je suis encore aujourd'hui, en 2010, sans aucun papier d'identité. Alors je pratique la guérilla sociale. J'ai ouvert un petit commerce avec un réseau d'amis qui, même s'ils ne sont pas fortunés, m'aident. Ce sont la fraternité et l'amitié qui me sauvent. Quelqu'un qui n'a pas eu la même chance que moi est irrémédiablement poussé à la récidive. Bien que toujours sans papiers, je reste inexpulsable. Alors on m'étrangle socialement en m'empêchant de me réinsérer. Tout ce que le système me propose, c'est un recyclage perpétuel comme prisonnier. [...] La prison a commencé par une part égale de chance et de malchance : la chance d'avoir été élevé dans un quartier cul-

turellement et économiquement riche, à savoir le VI^e arrondissement de Paris, à une époque où il n’y avait encore ni le boom intellectuel de Saint-Germain-des-Prés, ni le boom économique de la construction de la tour Montparnasse. C’était le Quartier latin, avec beaucoup d’artisans, de petits fonctionnaires et de petits commerçants. Lorsqu’il y a eu cette explosion culturelle et économique des VI^e et XIV^e arrondissements, nous n’avions plus les moyens d’y vivre. Mon père était ouvrier et nous avons tous, mes parents, mes frères et mes sœurs, été dépassés. Mon père s’est accroché et nous a serré la ceinture, en commençant par lui-même. Je me suis finalement trouvé distancé par mes camarades de classe qui, eux, étaient quasiment tous issus de milieux bourgeois.

Je dois également souligner que, dans notre immeuble, nous étions la seule famille maghrébine ouvrière, les autres familles étant quasiment toutes françaises ou européennes, notamment espagnoles ou portugaises. Nous avons donc gagné ce loto social qui consistait à être logés dans une HLM à Paris. Notre famille a été tirée au sort : deux parents algériens immigrés, avec seulement quatre enfants. Nous avons servi de caution et d’alibi à toute cette barre d’immeuble située en plein cœur du VI^e arrondissement. Cette distinction sociale avec mes camarades et cette comparaison ont fait que très tôt dans l’enfance je me suis fait voleur. Ce n’est pas une histoire de délinquance. L’une de mes sœurs est devenue avocate, mon frère a fait de la mise en scène au théâtre, mon autre sœur a épousé un banquier. J’avais donc toutes les cartes en main pour arriver à quelque chose, à condition d’accepter la pauvreté. Or, très tôt, je ne l’ai pas acceptée. Je suis devenu voleur et commerçant. Tout ce que je volais, je le revendais à mes camarades de classe plus fortunés, puisqu’ils avaient de l’argent de poche.

Je ne peux donc pas me considérer comme une victime sociale. Le mot « délinquant » porte en lui l’idée d’une victimisation, celui de voleur un peu plus de révolte et de choix. ”

Entretien, Mouvements, 2010



12 février 2002

À Madame ou Monsieur le/la chef de service
attaché(e) à la préfecture de police de Paris
en charge du dossier 000 135 9082
Escalier E 5, 9^e étage

Monsieur, Madame

Sorti de prison au 18 décembre 1999, voilà plus de deux ans que je me rends tous les trimestres dans vos locaux afin d'obtenir un récépissé de demande de carte de séjour. La plupart du temps, vos services m'en octroient un d'une validité de trois mois accompagné d'une convocation où vous listez un nombre de documents récurrents. Par deux fois, pour des raisons non motivées, ce récépissé n'a été valable que pour un mois. En cela, force m'est de constater qu'il se produit dans vos services une malveillance flagrante à mon égard. J'en veux pour preuve le listing des documents demandés au 14 janvier 2002 : 1. Passeport renouvelé impérativement ou attestation de dépôt. 2. Domicile récent + ressources. 3. Couverture sociale. 4. Impôts 2000.

Lorsque j'ai reçu ce listing, j'ai dit à la guichetière du guichet n°1, jeune femme de couleur (cette précision non pas pour la différencier mais pour que vous puissiez la localiser), que j'avais déjà répondu à toutes ces demandes. À savoir, que le certificat d'hébergement en date du 12 janvier 2002 avait une valeur légale de deux mois et donc ne serait pas caduc au 14 février 2002. Que mes ressources se démontraient par mes dernières fiches de paie jointes, comme tous les trimestres, qui couvraient octobre, novembre et décembre 2001 et que, changeant d'emploi, je joignais de moi-même un certificat de travail me faisant commencer au 14 janvier 2002 et dont je n'aurais des cachets (métier du spectacle) que par la suite.

Quant à la couverture sociale, mon dossier chez vous comporte les documents de ma situation sociale. Enfin, pour finir,

j'ai déjà remis le document concernant les impôts de 2000. Il ne me reste donc qu'à vous fournir un passeport récent. Chose que je ne ferai qu'au jour où quelqu'un dans votre service, ou vous-même, aura le courage de m'en faire la demande écrite, motivée et en AR à mon domicile. Il n'est pas question pour moi de vous fournir un passeport et rien dans la loi ne m'y oblige sauf si, argument juridique à l'appui, vous pouviez me démontrer le contraire. Ceci dit, sur 4 documents demandés par vos services, 3 demandes sont des malveillances administratives et je me vois dans l'obligation d'ajouter qu'il s'agit là d'un harcèlement administratif contre moi dont les causes ne peuvent être que politiques. En effet, cofondateur d'un journal mensuel et animateur d'une émission de radio hebdomadaire, nous traitons des sujets englobant, dans le social, diverses administrations et institutions dont la justice et la pénitentiaire. Ceci sans aucune paranoïa. Je suis de plus écrivain dans une très grosse maison d'édition française et, par trois fois, j'ai eu l'occasion de passer à la télévision où mes propos ont peut-être déplu au service des renseignements généraux proche de vos propres bureaux et dont vous faites certainement partie... ? Ceci posé, voilà ce que je tenais à vous dire avant de clore ma lettre. Condamné à des peines de réclusions criminelles, fiché dès mon plus jeune âge au grand banditisme suite à mon arrestation par la BRB (brigade de répression du banditisme) en 1979, j'ai aujourd'hui 41 ans et voilà deux ans que je me réinsère dans le travail, l'associatif, le militantisme et l'art. Non par peur de la prison ou de la mort par balle mais par choix politique et humain. Je travaille en effet pour la DFCR (Dix films contre le racisme, parrainée par Danielle Mitterrand et comportant de nombreuses personnalités) qui m'envoie partout en France débattre du racisme avec des scolaires, du public et des élus. Je fais des choses depuis deux ans que vous n'imaginez même pas au niveau du social. Aujourd'hui, par votre manière de gérer mon dossier, je ne peux ni avoir de compte bancaire, ni de domicile autre que l'hébergement chez ma mère, ni projet financier pour

m'installer dans la tranquillité et la paix sociale, ni même, en cas de chômage, recevoir des Assedic régulièrement puisqu'ils seraient interrompus tous les trois mois pour renouvellement du récépissé sous prétexte de la législation sur les étrangers. Ce qui veut dire que votre harcèlement n'a qu'un but : celui de me voir récidiver afin d'alimenter une fois de plus le discours sécuritaire d'un État qui officieusement soutient votre façon de procéder vis-à-vis des étrangers, ce en les poussant à la faute, au dégoût social, au désespoir ou à la clandestinité en ne répondant plus à vos convocations, à force de venir à 10 heures du matin (sans que personne, ou très rarement, ne leur dise de faire une pause lorsque les guichetiers vont déjeuner) et d'en repartir vers 15 heures 30 pour les plus chanceux. De plus, atteint d'une pathologie cardiaque grave, voilà plus d'un an que le médecin de la préfecture n'a pas rendu sa copie. J'en déduis donc à ce jour que vos services pour x raisons me veulent récidiviste, clandestin ou terroriste selon la mode du jour qui alimente le discours du tout-sécuritaire. Pour un esprit faible, cette invitation est une incitation au crime.

Vous voulez fabriquer des « monstres » ? C'est une question que vous devez vous poser puisque de la rue ou de la presse la réponse vous est donnée ! Votre part de responsabilité politique est flagrante et, sans vous laisser le bénéfice du doute, elle dénonce votre volonté politique de nuire ! Êtes-vous aux ordres officiels dans les actes de votre fonctionnement ? Oui ! En tant que maghrébin, athée et d'extrême gauche, je pense que la France devrait, surtout depuis le 11 septembre 2001, garder des personnes comme moi qui seront, sans être vos amis, toujours des ennemis de l'intégrisme religieux. Maintenant, en ce qui concerne le litige qui m'oppose au ministère de l'intérieur au niveau de l'appel, vous savez que la dernière décision du tribunal administratif est en ma faveur et que celle-ci prime. Vous ne pouvez pas hypothéquer l'avenir, le mien, sur un « peut-être » qu'une réforme politique abolissant la double peine risque de gommer très prochainement.

Merci de votre patience et prenez comme bon vous semble ceci : si à l'avenir, votre guichetière recommençait son jeu sadique de revenir sur la chose jugée ou de me demander des documents déjà fournis, merci à vous de lui dire que monsieur Benotman n'a pas sodomisé des enfants dans sa maison bourgeoise ou lors d'un tourisme sexuel et pas plus participé ni à la rafle du Vél d'Hiv, ni à la grande ratonnade d'octobre 61 et encore moins à l'esclavagisme ou à la colonisation fasciste et meurtrière des personnes de couleur, du brun frisé au noir crépu en passant par un jaune brûlé au napalm...

Je ne deviendrai pas, pour votre bon plaisir, un élément dangereux pour moi et les miens, ne vous en déplaise. Quinze années de prison m'ont appris la patience, une patience et un regard sur la vie et les gens dont votre intellect ne soupçonne même pas la portée. Comprenez que vous n'avez pas affaire à un individu faible psychologiquement. Maintenant, si vous voulez me faire un récépissé valable une seule journée, j'ai le mental pour l'accepter avec le soutien de toutes les associations amies, de celles où et pour qui je travaille.

Je ne vous salue pas car les formules habituelles de politesse et de courtoisie n'auraient aucun sens sinon celui de l'hypocrisie.

A. H. Benotman

NB : J'ai gardé copie de toutes les convocations depuis deux ans que je remettrai à la cour administrative d'appel ainsi qu'aux médias dont les deux (radio/journal) auxquels je participe. Idem pour le présent courrier.

NB : Plus d'une fois j'ai demandé à la guichetière de prendre un rendez-vous avec vous. Soit elle s'est refusée à le faire d'elle-même, soit vous avez refusé de me recevoir. L'un dans l'autre, il est clair qu'il y a les gangsters à visage découvert (anciennement) comme moi et les honnêtes gens masqués... comme vous ?

L'Envolée, n° 5, avril 2002



Maison d'arrêt de Fresnes,
le 12 janvier 2005

Salut à vous.

À l'écoute de *Ras les murs*¹ (dehors comme dedans), je vous écris au sujet de la réforme concernant la double peine par Sarkozy. Il est évident que cette réforme est une fumisterie, même si elle m'arrange bien individuellement puisque je suis frappé d'un arrêté ministériel d'expulsion depuis 1997, confirmé en appel en 2001 où je me suis retrouvé sans papiers dans une semi-clandestinité, c'est-à-dire enfermé en France sans pouvoir avoir un job d'appoint, ouvrir un compte bancaire, louer un appartement, etc.

Donc Sarkozy a réformé la double peine pour les étrangers nés en France ou pouvant prouver qu'ils sont en France depuis l'âge de treize ans. Le bruit qu'a fait l'« abolition » de la double peine qui n'était qu'une réforme (beaucoup ont pensé et pensent encore que c'est une abolition pour tous et toutes) a fait croire à une victoire des associations avec grand renfort médiatique et Bertrand Tavernier en tête.

Résultat : une démobilisation sur le terrain des luttes pour les sans-papiers au niveau de l'opinion publique. L'arbre a bien caché la forêt et Sarkozy a pu entamer peinairement la déforestation en nous laissant au premier plan un sapin enguirlandé de bonnes intentions et de boules lumineuses d'humanisme.

En fait, Sarko a réformé la double peine pour ceux qui sont en France depuis l'âge de treize ans parce que la France n'arrête pas d'être condamnée par la Cour européenne (articles 8 et 6), ce qui la place en pole position avec la Turquie et, je crois, la Pologne ; donc obligation pour la France de dédommager les expulsés et de les faire revenir au bout de cinq ou dix ans ;

1. Émission anticarcérale de Radio libertaire. [NdE]

réformer la double peine était donc tout bénéfique pour Sarko, financier et juridique. Maintenant il peut expulser (enfin il pouvait en tant que ministre de l'Intérieur) tranquillement les autres !!! À savoir les sans-papiers qui travaillent au noir, exploités, et qui auraient l'outrecuidance de relever le nez ou de sortir le soir sans s'auto-imposer un couvre-feu de peur d'être contrôlés en dehors des heures de boulot. Il y a peu de contrôles policiers entre six et neuf heures du matin et entre dix-sept et dix-neuf heures le soir ; on les laisse aller au boulot, et la police piège les oisifs et les démerdards. En sachant que cette grande majorité de sans-papiers dits clandestins sont pour la plupart des honnêtes gens, travailleurs et très souvent soutiens de famille, on se demande pourquoi Sarko, au lieu de les régulariser en masse, a préféré arranger le sort d'une minorité délinquante, criminelle, révoltée, dont je suis un cas très représentatif car je m'y inclus entièrement. On comprend ceci : les délinquants réintégré dans le circuit par la réforme de la double peine récidivent souvent à cause des années de galère d'avoir été sans-papiers et donc sans existence sociale – ils ne peuvent pas s'insérer dans le circuit économique et le marché du travail. Ils reviennent donc alimenter l'énergie carcérale qui a besoin d'eux pour justifier, légitimer la répression, le tout sécuritaire, etc. Pardon de prendre un symbole biblique pour imager ce courrier et son contenu sur Radio libertaire, mais si on symbolise la majorité des sans-papiers par le Christ et la minorité des doubles peines bénéficiant de la réforme par Barabbas, on voit que Sarko a choisi de sauver Barabbas et de crucifier tous les autres, femmes et enfants compris. Pour Sarko qui se dit catho, ça la fout mal ! Je voulais juste apporter ces petites précisions. Cessons donc de dire que Sarko a fait « quand même » quelque chose de bien en réformant pour se débarrasser de la Cour européenne et des condamnations.

Hafed

L'Envolée, n° 13, mars 2005



Vous avez fait de la prison ?

– Comme tout le monde mon bon m’sieur...

– Ah non ! moi je n’en ai jamais fait !

*– Alors laissez-moi vous regarder m’sieur car,
de toute ma vie, c’est la première fois que je vois...
un homme libre ?*

“ J’ai dix-sept ans de placard et pas une seule coupure. J’ai passé des moments durs parce que je suis toujours allé au bout de mes peines. Mais je n’ai jamais rêvé la liberté. Je n’ai jamais comptabilisé ni géré mon incarcération en me disant que j’allais gagner une semaine. Au point que la dernière fois que je suis passé aux assises, le procureur a dit : « Foutez ce mec dehors, il est plus dangereux en prison que dehors. » On sait toujours situer l’ennemi.

La dangerosité pour l’administration pénitentiaire et la justice, ce n’est pas le crime mais la capacité à réfléchir et à agir. Voilà pourquoi je n’ai jamais été en souffrance en prison. Elle est pour moi un terrain de lutte. Un territoire social et un espace de rencontres. Je n’étais pas verrouillé sur moi-même. J’étais avec les autres.”

Entretien, *Mouvements*, 2010



“ Parmi les affranchis de l’époque, il y avait beaucoup de politiques, c’était les années 1968, etc. Et on avait un très, très gros atout, c’est que l’extérieur suivait la prison, avec Foucault, avec le CAP¹, avec tout l’historique de la mémoire carcérale. Donc moi j’arrive dans une prison qui ne laisse pas

1. Entre 1972 et 1980, de nombreux prisonniers se sont regroupés au sein du Comité d’action des prisonniers et ont pris la parole au moyen d’un journal, le CAP-Journal des prisonniers : « En partant de leurs vécus, ces prisonniers se sont mis à analyser l’ensemble d’un système, ce qui se cache derrière la prison, le droit, la loi, et ont fait l’analyse politique, économique et sociale de la délinquance.[...] Au centre de leurs revendications, la suppression pure et simple de la prison. » Christophe Soulié, *Liberté sur paroles, contribution à l’histoire du Comité d’action des prisonniers*, édition Analis, 1995. [NdE]

indifférent le monde extérieur. Et c'est là où j'ai fait de très, très belles rencontres, puisqu'à l'époque il y avait des annonces dans *Libération*, un petit carnet qui s'appelait « Sandwich », et qui listait toutes les prisons de France ; et les gens, les citoyens dehors écrivaient aux prisonniers. Donc il y avait une petite noblesse dans le fait d'être un prisonnier, et de droit commun. Parce qu'on avait un peu aboli le clivage politique et droit commun. C'est-à-dire que tout prisonnier était un prisonnier politique."

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



Maison d'arrêt de Fresnes,
le 11 août 2004

Tout individu salarié pour être armé est un tueur à gages...

Salut,

Un petit mot pour vous donner l'ambiance à Fresnes et c'est plutôt encourageant puisque, m'étant retrouvé dans une salle d'attente (spécialité de Fresnes : le stockage de prisonniers), j'ai eu la surprise des salutations. Chaque homme qui arrivait dans la salle d'attente était *par tous* reçu avec une poignée de main et un sourire de la part des autres prisonniers. À une époque, c'était soit avec indifférence soit avec des regards méfiants. Là, il se passe vraiment autre chose, bien loin du classique « tu veux ma photo ? », lorsqu'un mec croise les yeux d'un autre. J'ai donc été surpris et ravi de cette ambiance-là. Je ne m'y attendais pas, persuadé que l'individualisme extérieur avait contaminé à 200 % l'intérieur.

J'espère que ce n'était pas un hasard, comme pour les expériences scientifiques, si cela se reproduit x fois, c'est que c'est du solide. Voilà, juste un petit mot avant d'écrire à la machine

(si j'arrive à en avoir une) et de vous écouter à la TSF (quand, idem, j'en aurai une).

Un grand salut Amical et Fraternel à Tous et Toutes avec un bisous chaleureux à Baika.

Prenez soin de vous.

A. H. Benotman

L'Envolée, n° 12, novembre 2004



“ En prison, tout passe par l’écrit. Si vous voulez voir un médecin, il faut lui écrire. Si vous voulez voir le surveillant, il faut lui écrire. Si vous voulez voir le juge, il faut lui écrire. Il faut écrire à tout le monde. Celui qui, à l’intérieur de la prison, ne sait ni lire ni écrire a vraiment un handicap social grave. Il est obligé de se mettre sur une liste d’attente jusqu’à ce que l’écrivain public l’appelle. Quand il a une urgence, il doit demander aux copains. Mais c’est toujours difficile de demander à un autre prisonnier d’écrire une lettre parce qu’il entre dans votre intimité. Vous ne pouvez pas être certain qu’il ne va pas le répéter ailleurs. Il y a aussi des pièges terribles, un prisonnier peut par exemple prendre les adresses d’un autre prisonnier et, à sa sortie, aller voir sa famille en prétendant qu’on l’envoie demander de l’argent parce que le fils qui est en prison en a besoin, ou bien aller consoler l’épouse. Il y a des monstruosité de ce type où l’amitié est complètement galvaudée. Il est très difficile pour un prisonnier de faire confiance à un autre prisonnier. ”

Entretien, Mouvements, 2010



“ Fresnes sert d’épouvantail. À Fleury-Mérogis, il y a des grandes cours de promenade où t’as cent cinquante bons-hommes. Il y a un peu de gazon, on peut faire un footing dans la cour. Les aménagements culturels et sportifs sont assez potables. Ce qui n’est pas du tout le cas à Fresnes. Depuis des années et des années, ça n’a pas changé. À Bois-d’Arcy, à Nanterre, à Osny, à Fleury, quand des mecs veulent bouger, on leur dit : « Attention, on vous envoie à Fresnes ! » C’est pas une punition, c’est un épouvantail. Parce que c’est une vraie prison, c’est pas un hôpital, c’est pas une école... du crime. On est vraiment en taule. Donc on sait où on est, on sait à qui on a affaire. Ça fait que les types à l’intérieur de Fresnes sont plutôt solidaires entre eux. Quand je dis « solidaires », c’est qu’ils sont très courtois. Il y a très peu de bagarres entre eux, quand un mec rentre dans une salle d’attente où il y a vingt-cinq types qui attendent, tout le monde dit bonjour à tout le monde, sauf quand c’est vraiment un type dont on sait qui c’est... surtout les balances. Il faut pas terroriser les pointus, hein. La première année tu jettes un coup d’œil, la deuxième un petit sourire, je dis pas la poignée de main, mais faut arrêter de terroriser les pointus. ”

L’Evolée radio, 2007



“ Le transfert, c’est ton peu de vie sociale qui explose, il n’y a plus rien qui arrive, les paquetages sont salopés, les bouteilles d’huile, le café sont mélangés. Les photos de ta famille, les lettres... C’est punitif. Un transfert de centrale vers une maison d’arrêt, c’est punitif. C’est fait pour briser l’homme et pas autre chose. ”

L’Evolée radio, 1^{er} mars 2002



“Je fais souvent le lien entre un prisonnier et un SDF. Un SDF qui vit dans la rue et qui est dans un carton, pour moi c’est un prisonnier. Donc l’enfermement, je ne le relie pas à l’architecture carcérale. Il n’y aurait pas beaucoup d’enfermement. Le pire c’est celui qui est à l’extérieur, parce que quand on est à l’intérieur, on a toujours la possibilité, la liberté de dire non. On peut scier un barreau, on peut creuser un tunnel, mais quand on est enfermé à l’extérieur, il n’y a pas de barreaux, il n’y a pas de murs, et c’est très dur de s’évader. Donc je préfère la prison en dur à la prison extérieure – ce que j’appelle le « cinquième mur ». Car j’ai été enfermé entre quatre murs pendant dix-sept ans, en trois fois, et quand je suis sorti, dehors, souvent j’ai été confronté à ce cinquième mur, qui, lui... si on ne le voit pas, parce que c’est un mur invisible et un mur porteur... Si on ne le voit pas, c’est très dur de lutter contre.”

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



J’ai jamais écrit sur la taule. Y a des très bons livres sur la taule. J’ai pas besoin d’en écrire un. Je la fais, moi, la taule.

AHB



Envolée

*Ce qu'on fait, nous, c'est semer.
C'est archivé et, peut-être qu'un jour,
ça ressortira avec dix fois plus de force.*

“ *L’Envolée* a été créé en 2001. *Le Canard enchaîné* a fait un dossier sur la censure et décrété que notre journal était le plus censuré de France, voire d’Europe. Pendant le dernier procès que nous avons eu pour diffamation, le président du tribunal correctionnel de Beauvais a osé dire : « Les faits dénoncés dans *L’Envolée* sont avérés mais mal formulés. » Nous avons reçu une condamnation. L’aventure de *L’Envolée* a commencé de manière radiophonique. Je correspondais de l’intérieur de la prison avec une radio anarchiste, Radio libertaire. Ça a duré pendant des années. J’envoyais des textes qui n’étaient pas des témoignages mais des opinions. Je fais une grande différence entre le témoignage et l’opinion. Les victimes témoignent et les politiques donnent leur opinion. J’estime avoir moi aussi le droit de donner mon opinion sans être obligé de témoigner. Puis nous avons fait une année à Radio libertaire. Un ami, qui avait entendu parler de moi dans les prisons françaises, m’a rejoint et nous avons décidé de créer *L’Envolée*. C’était un hommage à Serge Coutel qui est le premier en France à avoir fait évader ses amis par hélicoptère. Le générique de notre émission, c’est le son d’un hélicoptère au décollage. *L’Envolée* est sur Fréquence Paris Plurielle tous les vendredis. Nous nous sommes aperçus que nous touchions Paris, la grande couronne de la région parisienne mais pas la province. Francine, mon actuelle épouse et compagne, a alors suggéré que, pour toucher la province, ce serait bien de créer un journal. Et c’est ce que nous avons fait afin de diffuser à Marseille et dans toutes les autres villes de France qui n’étaient pas à l’écoute. Les prisonniers qui, à Paris ou en grande couronne étaient nos auditeurs, ne pouvaient plus capter l’émission dès qu’ils étaient transférés. C’est aussi un peu à leur demande qu’on a créé ce journal. On a commencé à avoir des abonnés à l’intérieur de la prison.

Notre problème, c'est que l'administration pénitentiaire refusait de donner le journal gratuitement alors que, normalement, pour les prisonniers, il est gratuit. Je fais une différence entre prisonnier et détenu. On détient un objet et on emprisonne une personne. Les politiques détestent que l'on utilise le mot « prisonnier », ça leur rappelle trop franchement le prisonnier de guerre ou le prisonnier politique.

Notre journal porte en quatrième de couverture l'article du code de procédure pénale qui interdit à l'administration pénitentiaire de le censurer. Dans la mesure où il n'est pas censuré à l'extérieur, il ne peut être censuré à l'intérieur. Seul un journal censuré au dehors peut l'être au-dedans. Mais l'autorité de la prison a trouvé un système vicieux. Elle ne dit pas que le journal est censuré. Elle dit qu'il est simplement retenu et remis plus tard aux prisonnières et aux prisonniers abonné.e.s. Elle le dépose dans ce qu'on appelle « la fouille ». Lorsqu'on est arrêté et que l'on arrive en prison, on nous prend notre téléphone portable, nos clefs, nos papiers d'identité. Tout ça est entreposé dans un endroit que l'on appelle « la fouille » dans de grandes enveloppes et de petites valises noires en carton, et on retrouve ses affaires à la sortie. Mais on n'y a pas accès pendant la détention. Ce qui fait que lorsque les prisonniers sortiront, ils auront vingt ou trente numéros de *L'Envolée* dans leurs bagages. ”

Entretien, *Mouvements*, 2010



“ À part ça, tous les autres journaux sont en vente sur les bons de cantine ou par abonnement. On peut avoir tous les journaux. À la prison de la Santé, il y a déjà eu une très forte protestation parce que la direction pénitentiaire avait osé mettre *Minute* sur les bons de cantine. Les prisonniers ont dit : « Si vous mettez *Minute* sur les bons de cantine, mettez-

y donc aussi *L'Envolée*. » Résultat : *Minute* n'a jamais été sur les bons, pas plus que *L'Envolée*. Par contre, lorsque j'étais incarcéré, on me donnait *L'Envolée*. Pour moi, le journal n'était pas mis à la fouille. Il y a des prisonniers qui sont les bêtes noires de l'administration, pas tant parce qu'ils sont dangereux que parce qu'on les considère comme revendicatifs et procéduriers. Ils savaient que j'irais au tribunal administratif et que je les emmerderais un maximum. C'est aussi ce qui m'a valu de ne jamais obtenir d'aménagement de peine. "

Entretien, *Mouvements*, 2010



" Le problème, c'est que les gens sont d'accord avec *L'Envolée*. Quand ils l'écoutent, ils sont d'accord. Mais il y a le rapport affectif. Ils aiment quand ils ont un lien direct. Le délinquant, il est clanique. C'est clanique la prison. Donc s'il a un lien d'affect avec *L'Envolée*, ou avec quelqu'un ou un groupe où ça parle de son affaire, il enclenche dessus. Il faut les piéger. Vous aussi, on va vous manipuler de toute façon ! Vous croyez que vous êtes à l'abri dans vos cellotes ? Vous allez voir. Je vais dire tellement de conneries que vous allez m'écrire des lettres d'insultes. Mais même des lettres d'insultes, écrivez ! [...]

Il faut continuer à faire le lien. Que *L'Envolée* soit pour tous les mecs qui bougent ou qui sont transférés, qui vont, qui viennent, un moyen de savoir où sont les uns et les autres. Comme ça on se protège un peu les uns les autres. Quand il y en a un qui est transféré, on nous le dit et on fait passer le mot. Quand ça bouge, il faut que les gens sachent où sont les uns et les autres. Et *L'Envolée* peut vraiment servir à ça. Ensuite, il faut alimenter. En intelligence et en réflexion. [...] Les mecs parlent des choses. Mais il faut passer « au construire ». Les mecs, ils sont encore dans le « ha, ça sert à rien, on se dévoile, on se

montre ». Il faut que les types créent les choses entre eux. Moi, des fois, j'étais obligé d'engueuler les mecs :

« T'as écouté l'émission vendredi ?

– Oh merde ! J'ai oublié.

– Lundi, 12 h 30. »

On en est là. Il faut que les mecs écoutent. Ne serait-ce que pour prendre des nouvelles les uns des autres. Même si on comprend pas le sens. Même si on se fout du sens politique de *L'Envolée*. Pour avoir des nouvelles. C'est important de savoir que Khaled part à Rouen le 15 juin, qu'il sera aux assiettes¹. Si les mecs ont un parloir, qu'ils disent à leur famille : « Tiens, à ce moment-là, si t'as rien à faire, fais un saut en voiture, remplis la bagnole de trois quatre mecs, emmène-les ! » C'est ça qui compte. Pareil pour tous les autres procès. Ou ceux qui correspondent avec des filles de la MAF [Maison d'arrêt des femmes] de Fleury. Il y en a plein qui correspondent avec des meufs. Dites-leur que *L'Envolée* existe, dites-leur d'écrire à *L'Envolée*. Ne serait-ce que ça. Reste à nous, dehors, de faire la construction politique de ce qu'on a à dire, mais aussi de construire parallèlement un autre outil. De construire autre chose, pas que de la dénonciation radicale, sociale, etc. Il faut aussi construire autre chose. [...] Les sujets sur l'enfermement c'est le rôle de *L'Envolée*. Moi, j'aimerais bien qu'un type sur un fauteuil roulant vienne me raconter ce que c'est sa prison à lui, son enfermement carcéral à roulettes. Parce que c'est de la taule, aussi, et elle est peut-être bien plus dure que celle que je viens de taper. L'enfermement, c'est le sujet principal. Que tu sois en taule ou dans une tente quai de Jemmapes ou sur un lit en phase terminale du sida ou dans une HLM devant ta télé, peu importe, c'est de la prison. L'enfermement généralisé. *L'Envolée*, évidemment, ça sert à ça. Mais comment faire qu'à l'intérieur les mecs s'organisent en groupe de travail ? Il faut leur lancer des défis. Faut arrê-

1. Cour d'assises. [NdE]

ter d'être gentils. Faut leur botter le cul. Parce que le gros problème du monde carcéral, c'est la fainéantise. Et c'est pour ça qu'ils se font péter, les mecs. Tu dis à quelqu'un : « Tu m'appelles d'une cabine ! », il te dit : « Oui ! » Dix fois, il va t'appeler d'une cabine, et la onzième, il t'appelle de son portable parce qu'il a la flemme de faire deux cents mètres pour t'appeler d'une cabine ! Le problème, c'est la fainéantise. Bossez les mecs, parce que vous bossez pour vous ! ”

L'Envolée radio, 2007



Racaille

*Moi, quand je fous le feu,
ça fait d'la lumière
et j'y vois plus clair !*

Maison d'arrêt de Fresnes,
février 2006

Il semblerait que le mot « racaille¹ » ne soit pas une insulte mais un mot cru anobli par la grâce du langage populaire. Il semblerait aussi que 5 % des effectifs de police – dixit un ponte du syndicalisme policier – soient sujet à caution au prétexte qu'ils ne seraient pas très bien formés et auraient des idées très « basses-(œuvres) de plafond ». Je peux donc dire sans laisser prise à l'outrage que M. Sarkozy devrait peut-être passer au Kärcher ces 5 % de racaille policière.

Dans les merdias, 5 % de la racaille journalistique invitent 5 % de la racaille politique (toujours les mêmes invités), nous entendons que les communautés juive et chrétienne favorisent le dialogue avec l'État lorsque des cimetières ou des lieux de culte sont profanés, alors que la communauté jeuno-maghrébo-musulmane, elle, brûle, casse et tire à balles réelles. La différence entre un tag sur le mur d'un lieu de culte et la mort d'un enfant où la police est en cause ne semble pas flagrante à toutes et tous ? Ben non, alors y faut demander un permis de visite à l'autorité et attendre qu'elle accorde un parloir avec Sarkozy.

D'ailleurs, qu'indique la provenance de ces tirs² ?

– La nostalgie d'un fonctionnaire de police à la retraite qui rêve de mettre le feu aux poudres : tapez 1.

– La manipulation d'un militant FN partisan de l'autodéfense

1. Le 25 octobre 2005, en visite sur la dalle d'Argenteuil (Val-d'Oise), le ministre de l'Intérieur et candidat à la présidence Sarkozy lance à une habitante : « Vous en avez assez, de cette bande de racailles ? Eh bien, on va vous en débarrasser ! », déclenchant une polémique qui l'enchantait. [NdE]

2. Le 9 novembre 2005, six personnes sont arrêtées, accusées d'avoir tiré à la grenaille sur un camion de CRS à Grigny trois jours plus tôt. [NdE]

qui rêve de jeter de l'huile sur le feu (l'extrême droite étant sur place) : tapez 2.

– Un jeune délinquant de la cité qui a les moyens financiers de « griller » (eh oui, il doit la jeter après) une arme à feu parce qu'il en a tout un stock et qu'il rêve de faire un carton sur un car de CRS en faisant bien attention de toucher le haut du car (2,50 m, bien au-dessus des têtes casquées) : tapez 3.

Nous avons vu grâce aux courageux jouir-nalistes – grands géants immenses reporters de guerre – un jeune masqué ouvrir le feu face caméra à une cinquantaine de mètres. Les jouir-nalistes nous ont dit que ce « jeune » de banlieue masqué au milieu d'un groupe masqué aussi, et le tout très éloigné, avait ouvert le feu, preuve imagée à l'appui. Diable ! Le jouir-naliste est resté debout face à ce tir ! Comment pouvait-il reconnaître d'aussi loin un jeune masqué, et comment foutre savait-il qu'il pouvait continuer à tourner dans sa ligne de mire sans craindre pour sa vie ? Serait-ce dû au fait qu'il savait avoir affaire à un tir de pistolet d'alarme à gaz ou à grenaille, et donc inoffensif à plus d'un mètre de distance. Si vous avez la bonne réponse : tapez-vous le cul par terre ! Pourquoi ? Parce que dans la même nuit, la balistique a été faite et la trajectoire du tir repérée. Pourquoi les médias et les porte-parole policiers n'en disent rien ? Ben, parce que ça ne les arrange pas de dire d'où provenait le tir, et de quelle arme, because c'est la criminelle qui se charge de ce genre de choses, pas le 5 % de racaille policière, et la brigade criminelle – narcissique et imbue de son statut et de son aura – n'aime pas trop baratiner : d'où le malheur pour Patrick Dils d'avoir été interrogé et mis à table par une racaille de commissaire de quartier. Si la police ne nous dit rien de l'auteur du tir à balles réelles, c'est que soit l'enquête est en cours, soit ils ont arrêté un malade mental, soit ils sont remontés à l'origine du tir et ils n'ont pas trouvé ce qu'ils voulaient (un jeune beur-black à casquette ?) mais autre chose (un vieil alcoolo-gaulois à calvitie ?).

Et cet homme tué par un jeune « sous les yeux de sa femme et de son enfant³ » que les médias nous mettent en parallèle avec la mort des deux gosses de « Cliché-sous-Bois » (de justice). Quel rapport entre ces deux affaires ? Eh bien, le meurtrier présumé arrêté par la brigade criminelle dépêchée sur les lieux risque une peine de vingt ans à la perpétuité tandis que les policiers présumés racailles sont dans l'impunité totale comme l'ont été les meurtriers de Malik Oussekine et compagnie. Il y a là une différence fondamentale, tout de même. Perpète pour les uns et perpètes pour les autres.

Sur le mouvement insurrectionnel de la jeunesse des ghettos, on nous dit que la police est là pour combattre la drogue, etc. Ah bon ? Je croyais que pour les hold-up, c'étaient les grosses brigades de répression du banditisme ; pour les homicides, la brigade criminelle, et pour le trafic de came, la brigade des stupéfiants. J'apprends tout ébahi que non, ce sont les supermen de la BAC (brigade anticriminalité) qui sont en charge de tout ça ! En fait, la BRB (brigade de répression du banditisme), la BRI (brigade de recherche et d'intervention) et autres groupes d'intervention sont là pour assurer la paix sociale, la sécurité des ouvriers entre l'aller vers le néo-esclavagisme et le retour à la bergerie ; c'est les gars de la BAC qui se chargent de la grande criminalité et du terrorisme. Ouais, ouais, les RG (renseignements généraux) sont consignés à entendre les doléances concernant les incivilités, les scènes de ménage et les conduites en état d'ivresse.

Bref, on pourrait se passer du quai des Orfèvres qui traque les serial killers, mais pas du tout de ce rempart contre la barbarie organisée que sont les Playmobil qui font croire

3. Le 27 octobre 2005, alors qu'il prend une photo d'un lampadaire, un homme est pris à partie par des jeunes gens dans une rue d'Épinay-sur-Seine et trouve la mort à l'issue de cette altercation. Toutes sortes de sources orientées voudront établir un lien entre ces faits et l'explosion des émeutes consécutives à la mort de Zyed et Bouna. [NdE]

qu'ils sont affectés à la circulation alors qu'en vérité, ils sont en planque aux carrefours parce qu'y paraît que Ben Laden s'est déguisé en jeune des cités, qu'il est surarmé et qu'il fume un pétard pour faire croire qu'il est pas *moslem*.

Continuons de voir un peu les débats de la France d'en haut. Ce que ces x % de racailles – toutes tendances confondues – oublient de dire dans le cas de Clichy-sous-Bois, c'est que la police a fait une chasse à l'enfant et que le résultat de cette chasse se solde par la mort de deux gosses électrocutés⁴... – pas par des tasers ; pour ça, il faut attendre la prochaine bavure. Patience.

Pourquoi diable des enfants fuiraient-ils devant la police républicaine ? Celle qui n'a jamais payé, même pas moralement, pas plus pour les rafles contre les Juifs que pour les ratonnades, et encore moins pour avoir ouvert le feu à balles réelles sur le monde ouvrier ; encore et toujours la flicaille disséminée, pire que poux et morbacs, comme parmi les poilus de 14-18, pour arrêter les soldats appelant à la mutinerie, ces bourres qui ne montaient jamais au front mais faisaient leur sale boulot pour que les autres y aillent. Pourquoi diable ces gosses ne font-ils pas confiance aux interpellations ? Y aurait-il un contentieux historique et social ? Peut-être parce qu'ils n'étaient pas équipés de caméscopes pour filmer le contrôle identitaire ? Peut-être ont-ils couru chercher une caméra ? Les procès à la chaîne, en comparution immédiate, montrent parfaitement que la magistrature et la police sont bien les mêmes chiens bouffant à la gamelle du pouvoir. D'ailleurs,

4. Sarkozy exclut immédiatement toute responsabilité policière dans la mort de Zyed et Bouna en niant que les flics aient poursuivi les gamins, et il leur impute une tentative de cambriolage. L'Inspection générale de la police nationale ne suspend même pas les deux flics (ni aucun autre impliqué dans la poursuite, d'ailleurs). En 2007, deux des flics sont mis en examen pour non-assistance à personne en danger. Après bien des tergiversations judiciaires, les deux cognes finissent par passer en procès – délocalisé – au tribunal de Rennes et, le 18 mai 2015, la relaxe est prononcée. [NdE]

pour mémoire, lorsque nous entendons les 5 % de racaille de magist-rats et magistrates, nous apprenons à notre grand étonnement que les policiers qui ont envoyé en toute conscience une innocente adolescente en prison et qui ont en toute impunité fourvoyé la justice ne sont pas aujourd’hui à faire la queue au guichet de l’ANPE. Serait-ce le même genre de racaille policière qui a jeté une grenade lacrymogène dans un lieu de culte et de prière ? Si cette malencontreuse grenade⁵ avait atterri dans un commissariat, l’incident serait qualifié d’attentat et la grenade lacrymogène d’engin explosif mettant en danger la vie d’autrui au cas où quelqu’un la prenne en pleine gueule. Le vocabulaire des 5 % de racaille grammairienne ne devrait-il pas se pencher sur la terminologie ?

Pour en revenir à la racaille délinquante, trafiquante et mafieuse, je m’étonne que les trafiquants – qui sont des commerçants illégaux – prennent le risque d’aller nuitamment dans les rues brûler des voitures et tirer des boules de pétanque au plus près des cochonnets policiers. Oui, je m’étonne, car tous les trafiquants, délinquants, truands, gangsters que je connais aiment la paix dans leur quartier – les émeutes sont mauvaises pour le business. Donc, sachant cela, il me paraît évident que ces messieurs et jeunes hommes sont chez eux et ne bougent pas en attendant que tout se calme et que le commerce puisse reprendre ses droits. Un commerçant, même trafiquant une marchandise illégale, ne veut que le calme afin que son commerce prospère. Alors qui sont ces délinquants qui nous font croire que leur haine est de la révolte et le bordel primaire une insurrection ? Des ados qui ne veulent pas aller au parloir voir leurs petits frères incarcérés à treize ans ?

5. Le 27 octobre 2005, alors que l’agitation consécutive à la mort de Zyed et Bouna commence à gagner Clichy-sous-Bois, des flics balancent une grenade lacrymo qui atterrit dans une salle de prière en plein ramadan. [NdE]

Des ados qui ne veulent pas brûler des voitures dans leur quartier mais qui ne peuvent pas venir brûler des voitures à Paris à cause du bracelet électronique géant que sont les gares RER, infranchissables pour eux ?

Quels sont donc ces jeunes que la police n'a pas contrôlés et filtrés aux stations RER lors des manifestations lycéennes afin qu'ils puissent venir casser les revendications étudiantes et dépouiller les lycéens et les lycéennes de leurs portables et autres 20 euros d'argent de poche sous l'œil paternaliste de la police ne bougeant pas⁶ ?

Moi je pas bien comprends tout ça ! Alors j'ai posé la question à un jeune défavorisé des quartiers dits difficiles du ghetto de la cité au chômage qui tremble dans l'insécurité quotidienne de l'incivilité.

« Question : Mouloud...

Réponse : J'm'appelle pas Mouloud moi ! Mon nom c'est Benjamin à l'état civil, que mon père y m'a appelé comme ça pour que je sois intégré dès la naissance à l'état civil, avant l'état pénal !

Question : Bin-jamin, donc, pourquoi tu brûles la voiture de ton voisin ?

Réponse : Ben parce qu'elle pourrit sur place passque mon daron, y doit toujours choisir entre mettre de l'essence d'Elf ou payer les PV des flics et il a jamais les thunes pour faire les deux, ta race !

Question : Pourquoi tu brûles ton lieu de travail ?

Réponse : J'ai pas brûlé mon lieu de travail, d'où t'as vu que j'ai mis le feu à l'ANPE ? Ta mère !

Question : En brûlant tout sur ton passage, tu te rends compte que tu grilles tes chances égalitaires d'être un jour Zidane ou Azouz Begag ?

Réponse : Moi quand je fous le feu ça fait d'la lumière et j'y vois plus clair ! Et pis c'est Paris qu'a donné l'exemple quand

6. De décembre 2004 à avril 2005, un important mouvement lycéen combat la loi Fillon sur l'éducation. [NdE]

y a eu le feu dans les hôtels à 1 500 euros mensuels la chambre pourrie, insalubre et inflammable. Tout l'État il a fait comme si c'est pas grave puisque les enfants cramés y-z-avaient pas les papiers ; donc nous, on fout le feu aux voitures sans papiers. Et puis Prométhée, il a donné le feu aux humains de la terre d'en bas en disant merde aux dieux de l'Olympe d'en haut. La voilà la vraie culture ; quant à Zinedine, y s'est si bien intégré qu'y l'ont appelé Zizou, synonyme de zob, quéquette, bref comme tête de nœud, Popol, quoi. »

Et dans tout ça, la vraie question est de savoir si la Chasse à l'enfant est toujours ouverte ?

La lutte du ghetto des banlieues françaises est devenue – par voie de presse – internationale ; et c'est une bonne chose que les Afro-Américano-Indiens sachent que le pays des droits de l'homme n'est pas celui des devoirs de l'État envers les peuples, cet État qui cumule la bêtise et la connerie avec cette loi raciale de 1955 marquant la répression du tout début de la guerre d'Algérie⁷. Les parents des jeunes vont être ravis de cette invitation-souvenir à rejoindre leurs gosses dans les rues. Avec cette autre loi votée⁸ qui fait que l'éducation

7. Le 8 novembre 2005, le gouvernement proclame l'état d'urgence dans vingt-cinq départements en application de la loi n° 55-385 du 3 avril 1955. Cette loi, promulguée par le président René Coty en pleine guerre d'Algérie, définit l'état d'urgence et en déclare la mise en application immédiate dans les territoires insurgés : assignations à résidence, couvre-feu, interdictions de rassemblement, fermetures de lieux de réunion publique, interdictions de circulation et de séjour pour les personnes, extension du pouvoir de censure de la presse...

Voir à ce sujet : Matthieu Rigouste, *État d'urgence et business de la sécurité*, Niet éditions, 2016 [NdE]

8. Loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés. Son article 4 alinéa 2 précise : « Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, et accordent à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issue de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit. » [NdE]

nationale doit donner à mâcher le foin des bienfaits de la colonisation et de l'apartheid (les plages d'Algérie pancartées « interdit aux chiens et aux Algériens ») copié par l'Afrique du Sud par la suite, il ne faut pas s'étonner que des écoles maternelles brûlent, puisque c'est dans l'école des tout-petits que commence le dressage étatique qui conduit au ghetto social. Heureusement pour l'État que les jeunes des banlieues ne font pas (encore) le lien entre la banlieue, les hôtels insalubres et la police marocaine – néo-harkis, volontaires cette fois, au service de l'Occident – qui tue physiquement, moralement, psychologiquement les Africains clandestins qui veulent juste traverser le Maroc sans s'y attarder pour venir crever dignement au paradis de l'Europe bien contente des services de son cerbère marocain. Quand tous ces liens seront faits, je souhaite bien du plaisir aux forces de l'ordre, et surtout au bruit de bottes de l'armée. En baskets et tennis, on se déplace sans bruit... Ce qui commence aujourd'hui est un échantillon de ce qui va se produire, structuré cette fois, dans les dix ans à venir – en incluant les présidentielles de 2007.

À propos de racailles, ici, en prison, on commence à recevoir 5 % de surveillants racailles issus des banlieues-ghettos, et je vous jure que ça fait bizarre de les entendre nous donner des ordres et des consignes avec l'accent rap-ta mère ; et c'est bizarre, car dans le regard de ces jeunes surveillants, il y a comme de la honte... Ouf, ils ne sont pas encore tout à fait perdus, et j'espère qu'ils auront la bonne idée d'arrondir leurs fins de mois. Info : dans la soirée du 7 novembre, vers 19 heures, nous avons perçu une sympathique voix portée par un mégaphone invitant les taulards à rejoindre le mouvement des banlieues. Merci à celui ou celle qui est venu nous faire un « coucou » ; et merci à lui de bien articuler à la prochaine tentative de parler sauvagement collectif. La deuxième division est au milieu des deux autres, et il y a beaucoup de grosses peines et d'anciens zonzoneux ; on est un peu durs d'oreille,

mais prêts à se prendre en main – hé hé hé – pour la révolution avec les jeunes des banlieues et les automômes – petits bourgeois des quartiers chics complexés de l’être.

L’An-volé voulait faire un numéro sur la jeunesse ? Ben en voilà un morceau.

Les enfants de quatorze ans en difficultés multiples pourront sortir de prison à quinze ans et trois cent soixante-quatre jours pour devenir apprentis-esclaves en conditionnelle le jour de leur anniversaire...

Hafed

L’Envolée, n° 16, février 2006



Tout nu

*Puisqu'ils considèrent les prisonniers
comme des animaux,
qu'ils nous mettent à poil pour un oui ou un non,
pourquoi rester habillés ?*

Maison d'arrêt de Fresnes,
octobre 2005

Il m'est de plus en plus difficile de parler de la prison car je n'ai pas été au cœur de la prison, là où ils tuent les hommes : les quartiers d'isolement ! Qu'est-ce que c'est ?

Ce sont des quartiers de la mort (et j'ai pesé mes mots), là où le système ne fait plus de quartier ! Le couloir de la mort est un couloir dont la porte ne s'ouvre même plus sur la mort biologique mais sur un enfer légal, codifié. Le pire des enfers puisqu'au-delà de la damnation et en deçà de la rédemption il n'y a aucun espoir d'innocence, comprendre d'enfance ! L'État infantilise dans le seul but de commettre ensuite le crime d'infanticide ! La nourriture ancestrale de tous les Molochs, qu'ils soient religieux ou non. L'exécution de l'enfance fait bander les puissants depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Les isolés sont transférés les yeux bandés ! Entendez bien cela : les yeux bandés comme la justice ! Cette salope s'est incarnée dans l'homme isolé, a fait de lui son domicile, elle habite l'homme comme n'importe quel démon de merdique théologie. L'isolé ne pense qu'à ça, ne vit que par ça, ne souffre que par ça : la justice, et ce qu'elle lui fait subir dans la peur et la solitude. Il ne peut y avoir d'autre exorcisme social qu'une révolution humaine.

Pourquoi bander les yeux de Ferrara¹ ou de Bonnal² alors qu'ils sont transférés, extraits par des hommes cagoulés ? Pourquoi ? Parce qu'on bande les yeux des condamnés à

1. Suite à ses évasions de prison, Antonio Ferrara est considéré comme « particulièrement dangereux » par l'administration pénitentiaire qui en fait le cobaye d'un nouveau régime d'isolement y compris sensoriel : l'opération Icare. [NdE]

2. Jean-Claude Bonnal : prisonnier longue peine qui a passé la quasi-totalité de sa vie enfermé dans les geôles françaises. [NdE]

mort. Symboliquement, il y a là une exécution réelle et concrète. Une façon de leur dire qu'ils ne verront rien venir. Du sadisme d'État à l'état pur.

Pourquoi les mettre dans le noir lorsqu'ils sont déplacés ? Il s'agit bien de cela, les plonger dans le noir et non plus de je ne sais quelle mesure de sécurité. Et de quoi les enfants ont peur ? Du noir ! Pourquoi ? Parce qu'ils y voient des monstres. Si demain, l'État pouvait créer une machine de science-fiction pour extirper des années de vie aux condamnés afin de les ajouter à la leur, ils le feraient sans hésiter. D'ailleurs, ce n'est pas tant de la science-fiction puisqu'en Chine ils prélèvent les organes des condamnés à mort pour les greffer et cela revient à faire mourir les uns pour prolonger la vie des autres ! Et de quels autres si ce n'est ceux qui ont les moyens de se payer cash un organe ? Le temps de vie pris aux prisonniers les rend de plus en plus puissants. Ce serait bien de réfléchir à ce genre de chose et de voir vraiment leurs vraies gueules de vampires !

Lorsque je dis qu'il m'est de plus en plus difficile de parler de la prison, c'est à cause de ce sentiment d'être privilégié. La prison que je vis me paraît très soft en comparaison de ce que je sais sur le cœur de la prison, les quartiers d'isolement (QI), et lorsque je regarde mes codétenus, je sais qu'ils ne savent pas ou n'ont pas conscience de ce qui se passe dans les QI. Pour eux c'est abstrait et ils le nient presque en disant que ça n'existe pas.

Pourquoi ? Parce que, je crois, ils ne supportent pas d'imaginer qu'il y a pire que ce qu'ils vivent dans le même lieu, mais dans une sorte de monde parallèle. D'où l'existence du mitard. Ils pensent que la dureté de la prison s'arrête au mitard. Alors leur parler d'un au-delà du mitard, leur dire ce que je sais sur le cœur de la prison, les QI. Et lorsque je cherche à les convaincre que le mitard n'est qu'un sas qui ouvre sur pire, l'isolement, ça les dépasse. Il n'y croient pas. Nous sommes mille cinq cents prisonniers, et combien entendent la phrase de Ferrara qui dit : « Je suis isolé des isolés

mêmes. » Comment visualiser la réalité de cette phrase ? Ils n'y arrivent pas, alors ils préfèrent penser que ça n'existe pas. C'est pourquoi, aussi, la « masse » carcérale ne bouge pas. L'inconscient collectif a peur de cette réalité à laquelle il n'a pas été confronté.

Au sujet des moyens de lutte contre les QI pour les mois à venir, j'ai une idée qui pourrait mettre une merde phénoménale. Mais elle est tellement zarbi que je me demande si les hommes pourraient la mettre en application. Ou plutôt, s'ils oseraient le faire. La plupart des garçons dans les QI sont prévenus, et de ce fait, se déplacent vers les tribunaux. Il faudrait réfléchir donc (je dis réfléchir alors que j'ai envie d'écrire agir) à une grève des vêtements. Puisqu'ils considèrent les prisonniers comme des animaux, qu'ils nous mettent à poil pour un oui ou un non, pourquoi rester habillés ? Imaginons une grève des vêtements. À poil dans les cellules, à poil pour aller aux douches, au parloir avocat, etc. OK, ils vont faire sauter les parloirs, mais les extractions ? Eh oui. Demande de mise en liberté provisoire suivie d'appel avec demande à comparaître : les voilà dans un pataquès d'un autre monde, et cela sans violence ! On peut même se réclamer naturaliste comme d'autres se disent végétariens. C'est une idée, discutons-en. Elle m'est venue en voyant les gars aux douches, beaucoup se lavent en gardant leur slip (dommages collatéraux de la pression islamiste) alors qu'ils se mettent nus devant les matons pour les fouilles. Qu'est-ce que c'est que ces pudeurs pseudo-respectueuses dans des cabines de douches individuelles où pour voir le cul du voisin il faut vraiment entrer sous la douche, et cette soumission de la pudeur face à un maton qui dit : « Allez mon gars, tourne-toi et lève la plante des pieds ! »

Bref, voilà un peu un bout de gamberge.

L'Envolée, n° 15, octobre 2005



“ Je voudrais dire aux gars qui sont à l’intérieur, en détention dite « normale », c’est de prendre soin de tous ces mecs qui sont transférés, qui sont dans les QI, qui sont au-dessus de vous et de garder les oreilles grandes ouvertes pour taper dans les portes s’il y a des gros problèmes, des choses comme ça. J’appelle pas à l’émeute, parce qu’on envoie personne au casse-pipe, mais soyez attentifs à ces mecs qui se battent et qui un jour, par eux, feront changer la prison. ”

L’Envolée radio, 1^{er} mars 2002



*Chez les braves voleurs (la bonne mentale)
l'Argent n'a jamais pu séparer de vrais Amis
puisqu'aucun des deux ne s'éloigne du butin !*

YOYO

Hymne pour L'Envolée sur une zique joyeuse

Danse avec les rats
Dans les prisons de Fresnes
Les tribus du 9.3
Rappent leur peine à la
[chaîne

YO-YO
Fais passer l'YOYO
de fenêtre à fenêtre
À travers les barreaux
Perpète ou pas perpète
Telle est la question
À l'école du crime
Les gamins dans les cours
Apprennent la rime
Entre tocs et balourds

YO-YO
Fait passer l'YOYO
De cellule à cellule
Sous l'œil des miradors
Attention à ton cul
Que torchent les rapports

À l'ombre des parloirs
Tu coffres dans ton bide
La fumée du mitard
Qui crame le suicide

YO-YO
Fais passer l'YOYO
De CD en Centrale
De l'écrit à l'oral
Tourne un petit journal
À sa une la Cavale
Au fond du trou du cul
La plus belle des prisons
[d'France
Matière grise en cellule
S'évade dans la conscience

YO-YO
Fais passer l'YOYO
À L'Envolée radio
Quand t'entends l'hélico
Politico Droit-Co
Arrache ton cerveau

L'Envolée, n°15, octobre 2005



“ On se trompe de cible. Mais pas seulement. C’est de la lâcheté. On appelle ça de l’impuissance, mais l’impuissance politique ça n’existe pas. C’est de la trouille ! Dire : « On est impuissants on peut rien faire... » Non ! On n’est pas impuissants. On est lâches. L’impuissance, c’est quand t’as un problème médical et que tu peux pas bander. Quand tu bandes, que tu sois homme ou femme, t’es pas impuissant. Quand tu bandes à la vie, t’es pas impuissant. L’énergie de vie, on l’a. Donc si jamais on l’éteint nous-mêmes, on l’étouffe, on l’étouffe, on l’étouffe, c’est pas de l’impuissance, c’est de la peur. Mais on a peur de quoi ? Moi, j’ai remarqué que plus on fait des bras de fer, plus on force le respect. Je salue tout le monde qui se bat, du braqueur de fourgon au malade qui pointe. Parce que quand je vois des mecs qui font des bras de fer en prison, contre les matons ou même contre la direction, ils forcent le respect. On ne leur fait pas baisser la tête. Et à un moment donné, on essaye de les gérer par d’autres choses. On les fait plus chier. La pénitencière se dit qu’elle ne fait pas le poids et qu’elle va laisser les magistrats s’occuper d’eux, les détruire. Et c’est comme ça qu’on se retrouve avec des Miloudi aux assises. Parce que les assises, c’est un ring. Il y a trois solutions : soit on prend la cour d’assises et on se la met dans la poche ; soit, comme l’a fait Khaled, on fait face et on en prend plein la gueule ; soit on tourne le dos et on se plie un peu... Donc l’AP, elle sait que certains profils seront gérés par la magistrature. Ils s’en lavent les mains et ils disent : « On vous les garde dans les meilleures conditions. » Et quand ça devient trop dur, c’est les quartiers d’isolement, c’est les ERIS (équipes régionales d’intervention et de sécurité), c’est : « On va les éradiquer un par un » jusqu’au moment où ils vont construire ces saloperies de QHS, les maisons centrales à effectif réduit où ils vont les enterrer vivants. Ça va être des tombes. Les mecs sont radioactifs, ils vont couler du béton dessus. Et c’est là qu’il faut se battre. Avant que ça arrive. Si j’avais des thunes, j’irais prendre des photos sur les chantiers

où ils construisent ces saloperies. J'irais filmer les premières dalles avant qu'ils coulent les murs d'enceinte, en me disant : « Va savoir si un jour tu vas pas être enterré là-dedans », pour qu'on vienne te chercher. Parce que la meilleure cassation, c'est la cavale, messieurs. ”

L'Envolée radio, 2007



Thierry Chatbi a été un des correspondants les plus actifs et combattifs de L'Envolée. Lorsqu'il s'est donné la mort quelques mois après sa sortie de prison, Hafed lui a consacré ces quelques lignes. De nombreuses lettres de Thierry et des témoignages de ses amis ont été recueillis dans À ceux qui se croient libre, L'Insomniaque, 2009.

Maison d'arrêt de Fresnes,
mai 2006

Si on posait les petites lettres de chacun, chacune sur un guéridon percé d'une fente, je suis sûr que tu foutrais le bordel là où tu es pour la recevoir malgré la censure *post mortem*. J'espère que tu es en enfer, même si ça n'existe pas, car les damnés doivent avoir un sacré besoin de meneurs d'âmes pour la révolution chez Hadès ; et puis, au paradis qui n'existe pas plus, tu te ferais chier avec les petits anges auréolés de frisbees. J't'ai rencontré en 1990, et tu aimais autant mes textes que j'aimais tes dessins. Quelque part, nous avons fait de notre côté la même bande dessinée, toi avec ton côté Sam le Pirate et moi tendance Daffy Duck. Ça cartoon's ! On a quand même écrit quelques belles pages de *L'Envolée* ensemble, toi avec ton talent et moi avec mon génie ! L'inverse ? Si tu veux... Moi avec mon génie, toi avec ton talent. Pas cet inverse-là ? Ah merde, j'ai failli oublier que tu lâchais pas l'affaire avec tes potes Paul et Mick (!). Je ne suis pas triste, mec, bien qu'un peu malheureux, puisque tu as fait un

choix ; et franchement, je croyais pas que la mort ait assez de couilles pour monter sur le ring face à toi, rapport que pour un type plutôt de gauche, t'avais une putain d droite ! C'est peut-être pour ça que tu l'as convoquée avant l'heure, et je suis sûr que cette Salope porte-à-faux n'a pas réussi à t'avoir vivant ! Pour moi, avec mon petit cerveau détraqué, détraqué comme tous ceux qui combattent la folie et l'aliénation au jour la nuit, à chaque seconde, et qui surtout se combattent eux-mêmes pour ne pas devenir ce que ces enflures de puissants veulent que l'on devienne, ton acte est avant tout un acte d'amour, puisque tu t'es battu à fond contre quelque chose qui nous dépasse tous, et tu as gagné puisque ton ennemi (que nous ne connaissons pas et qui ne regarde que toi) est resté sur le carreau, et c'est bien. Au-delà des boules, je suis OK avec toi. Au-delà des glandes, je suis d'accord avec ton geste. À propos des « dix de Clairvaux », tu disais bien que si les gars n'avaient pas peur de la souffrance de mourir, ils se foutaient en l'air. La peur, mon Copain, a dû avoir une trouille bleue lorsque tu l'as regardée dans les yeux.

Je te laisse, petit Viking, je t'embrasse, Grand Samouraï. Bon, et puis comme tu as un peu d'avance sur nous, salue Joëlle, Jean-Paul et tant d'autres pour moi, et à tout à l'heure, Beau Mec.

AHB

L'Envolée, n° 17, juin 2006



*QUI VEUT LA PEAU D'ABDELHAMID HAKKAR ?
ou L'Autopsie (judiciaire et étatique) d'un être vivant
Septembre 2001*

Abdelhamid Hakkar est sorti de prison en 2012 après vingt-huit ans de détention – dont douze passés à l'isolement. Entre quatre murs, il n'a jamais cessé de se battre. En 2006, il avait participé à « l'appel des dix de Clairvaux » qui commençait ainsi : « À ceux de l'extérieur osant affirmer que la peine de mort est abolie, des perpétués de Clairvaux¹ réclament le rétablissement effectif de la peine de mort. »

Après *Libération*, *Le Monde*, etc. Après que l'OIP (Organisation d'Insémination de Prisons), l'ENM (École nationale de la magistrature), la CE (Cour européenne)... en eurent blablâté ? Que des avocats de renom aient joué au rugby, à la patate chaude, à la grenade dégoupillée avec son dossier ? Encore un article historico-chronologique sur le cas Hakkar ? Et cet article biographique devrait s'insérer dans les pages de *L'Envolée* ? Biographique comme s'il était mort ? Non !

Je laisse aux archivistes de tous poils, aux vampires de l'histoire vécue, aux journaliste du scoop, aux ONG spécialisées en triperies, raffolant des abats, cœurs, cervelles, tripes, poumons, couilles, langues... et autres charognards le soin de cette littérature incapable de sortir un homme et encore plus de sortir la vérité de là où elle est : sous leur nez ! Au bout de leur doigt ! Mais ils ne savent que se le curer avec des grimaces sceptiques tous ces morveux du IFOYAKA.

Quand on sait que sur le tout petit cadavre de Grégory (cf. les n^{os} 1 à 6 000 du *New Merdeux Détective*) un nombre

1. Cf. à ce sujet : *Peines éliminatrices et isolement carcéral, lettres, textes, entretiens, 2001-2009*, *L'Envolée*, 2009. [NdE]

incalculable de gueules se sont goinfrées, je n'ai pas envie de jeter en pâture Hakkar que des avocats comme Coûte-tant-Perd se sont partagés en fructueux sushis.

Quand je pense à Hakkar, j'ai cette image obsédante d'un taille-crayon à taille inhumaine dans lequel on taillerait un homme tout vif petit à petit jusqu'à le rapetisser pour le faire disparaître. Oui, on ne coupe plus en deux depuis octobre 1981, mais on taille un être vivant depuis maintenant plus de dix-sept ans.

Depuis le 30 novembre 2000, Abdelhamid Hakkar est détenu arbitrairement. Arrêté en 1984 et condamné en 1989 à perpétuité assortie d'une peine de sûreté de dix-huit ans, Hakkar, après une bataille juridique, a vu « sa » peine à perpétuité suspendue le 30 novembre 2000 en attente d'un nouveau procès. Il devrait être libre à ce jour mais la justice (comprendre les pouvoirs fédérés : magistrats, administration, pénitentiaire, syndicats de police) objecte qu'Hakkar doit purger trois peines de dix-huit mois, huit ans, six mois, ce qui le fera libérable au 28 juin 2010. Il est à noter ceci. Le courrier de monsieur Jego, directeur de la maison d'arrêt de la Santé : « Nous pouvons lire ce qui nous saute aux yeux : peine perpétuelle suspendue le 30 novembre 2000 et demande de mise à exécution des peines sus-citées le même jour ! » Ce qui démontre bien l'acharnement à ne pas vouloir laisser sortir Hakkar puisqu'il est démontré que ces peines ont été mises à exécution et exécutées comme le prouve la fiche de situation pénale en date du 20 août 1997. Pour corroborer davantage, le casier bulletin n° 3 judiciaire d'Hakkar démontre la mise à exécution des peines par l'application du décret de grâce collective au 2 juillet 1992.

Hakkar devrait être libre !! Son avocate, maître Coutant-Peyre avait tous les éléments en sa possession pour faire libérer Hakkar. D'article de presse en conférence de presse, elle n'a fait que sa publicité : campagne publicitaire qu'Hakkar (sa famille) a payée 70 000 francs d'honoraires... pour quels résultats ? Que se passe-t-il ? L'État veut tuer

Hakkar ! En l'essoufflant depuis dix-sept ans malgré une victoire qui fait que son affaire a fait jurisprudence, en le poussant à faire des grèves de la faim, en le gardant en quartier d'isolement dans une maison d'arrêt alors qu'il en est à plus de dix-sept ans d'incarcération. Que fait-il dans le QI d'une maison d'arrêt ? Attendent-ils la construction d'un QHS où ils pourront l'enterrer ? Lorsque nous lisons la presse concernant Hakkar, les articles montrent l'illégalité, l'arbitraire, l'ignominie ! Des journalistes, des députés européens (français inclus) s'indignent, condamnent mais Hakkar reste en taule ! Pourquoi ? Parce qu'ils veulent sa fin ! Oh ! non pas le suicider mais pire, l'éteindre ! Le souffler comme une bougie ! Malgré un certificat médical dénonçant la dégradation d'Hakkar, ils continuent doucement à le presser, tailler, émietter. Qui a dit que la médecine pénitentiaire n'existait plus ? La médecine n'est plus pénitentiaire ? Alors, au mieux, elle semble être dans le cas Hakkar de l'ordre d'une ordonnance d'une comédie de Molière, au pire d'une vivisection à la Mengele sur un être vivant. Monsieur Balanger, pour appuyer le paraphe de votre certificat médical : merci de démissionner après une conférence de presse puisque votre diagnostic ne vaut rien aux yeux de l'AP.

Hakkar n'a pas eu « la chance » d'être incarcéré au Chili du temps de Pinochet ! Comme nos politiques et nos intellectuels l'auraient vite sorti de là avec leur guide, mode d'emploi, des droits de l'homme ! Non, Hakkar n'a pas eu cette « chance » d'être l'otage d'une dictature : il est en France ! Une France riche, solide, sûre d'elle : une France soft-fasciste qui protège sa police et sa justice surtout lorsque l'une et l'autre sont criminelles. Le dossier Hakkar porte en lui, en son centre, en sa gangue, une vérité terrible : un magistrat a fait un faux en écriture (ce qui vaudrait à son auteur un procès et une condamnation), ce faux dont l'auteur – un magistrat – attend tranquillement le temps de prescription. Pétain, tu peux nous revenir sans crainte, le terrain est prêt ! Ne mettons pas tout le monde dans le même sac. Hakkar a eu des amis, des soutiens

comme Momo du MIB (Mouvement Immigration Banlieue), une avocate malheureusement décédée d'un cancer, sa famille admirable depuis plus de dix-sept ans. À tous ceux qui se battent ou se sont battus : chapeau ! À ceux qui prennent la relève ? Rage et Courage ! Au fait pourquoi j'écris ces pages moi ? Non pas pour une fois de plus raconter l'histoire Hakkar mais pour dire à nos lecteurs dedans et dehors de bouger pour Hakkar : ce n'est ni dans les cabinets d'avocats, ni dans les prétoires, ni dans les salles de rédaction, ni dans les box, ni dans les commissions que nous trouverons la clef pour la liberté d'Hakkar mais bel et bien dans la rue ! Prenons rendez-vous ! Envoyez-nous vos adresses et téléphones pour contact, organisons-nous pour le faire libérer ! N'attendons pas avec espoir qu'un miracle se produise. Ne faisons pas confiance à cet État qui veut tuer sans se salir les mains.

Hakkar ne verra pas la fin du tunnel, ne verra pas la lumière au bout du tunnel car pour lui, ils ont construit un tunnel en cercle, oui ! Un tunnel en rond sans ouverture. Nous ne sommes pas des oisillons dans le nid social qui attendons la becquée de l'information ! Ni des coucous attendant qu'on nous donne l'heure pour sortir nos têtes en gueulant : Vive la démocratie ! Nous sommes ceux qui lui donnons directement la parole car elle est nôtre aussi et, avec lui et sa permission, nous co-signons la lettre ouverte à M. Canivet. Lorsque tu auras cet article sous les yeux, Abdelhamid, et que tu le liras entre tes murs, merci de sourire à nos manques. Merci de hocher la tête d'indulgence et, au cas où ça te pique un peu les yeux, dis-toi que c'est peut-être la fumée de la clope au coin de tes lèvres ou cette saloperie de mauvaise lumière.

On est avec toi. Avec toute notre fraternelle amitié.

Hafed, Francine, Nadia et Olivier
L'Envolée, n° 2, septembre 2001



HAKKAR SUITE... ET FIN ?

Novembre 2001

Abdelhamid Hakkar est toujours en prison et moi, j'écris encore dans les pages de *L'Envolée* sans oser lui écrire directement. Je cherche toujours la faille sans la trouver. Je crois que la faille est chez les autres et donc en moi aussi. Quelle faille ?

L'impuissance ! Sûrement. En écrivant à propos d'Alain Bendjelloul¹, les mots de ce dernier me faisaient un pont vers Hakkar. Je ne me pose pas la question de savoir comment être l'ami d'Abdelhamid Hakkar puisque la réponse est aussi simple que dangereuse pour ma petite existence personnelle et égoïste, mais juste comment être un homme en face de la situation terrible et dramatique d'un autre homme, d'un autre « je ». Parler ? Je parle ! Là où je vais, reviennent des noms, de Joëlle Aubron² à Abdelhamid Hakkar, d'Idoia López Riaño³ à Hugues Contival et d'autres encore. Agir ? J'agis ! Je cours à droite et à gauche pour l'un ou l'autre et je rentre plus dégoûté qu'épuisé. Témoigner alors ? Juste témoigner ? Dénoncer en mettant l'accent sur ce qui à moi « me » paraît essentiel ? Ce putain de saloperie de faux en écriture. Mon dégoût vient de là, de ce faux qui devrait à lui seul être un laissez-passer pour la liberté d'Hakkar. Même le mot liberté je n'ose plus

1. Alain Bendjelloul : prisonnier longue peine des années 1970, mort à la centrale de Lannemezan en septembre 2001. Il a été un exemple de cette génération d'hommes et de femmes qui ont refusé de se soumettre aux lois du marché et qui ont préféré vivre la liberté au risque de la perdre. Il s'est évadé deux fois, a toujours fait de ses procès une tribune en déclarant à ses juges : « Le destin, la vie d'un homme, ce n'est souvent qu'un bon ou un mauvais déclin à un moment, un petit rien aux conséquences énormes. Je ne mets pas en cause la société, c'est trop facile. Vous devez, vous allez me juger. Alors, vous devez savoir qui j'étais ou ce que je suis. En dix ans de prison, je n'ai jamais voulu parler, aujourd'hui, je vais vous expliquer comment on prend quelqu'un et comment on en fait un épouvantail. » Il a été plusieurs fois condamné à perpète et n'a jamais plié devant l'autorité de l'administration pénitentiaire. Hafed avait tenu à lui rendre hommage en écrivant : « Cet homme-là, Alain Bendjelloul, n'a

l'employer dans cette histoire, j'ai juste envie de parler de vie. J'ai fait un appel lors du dernier article sur Hakkar, un appel à la manifestation et j'ai donné des coordonnées pour recevoir des réponses afin de mobiliser. Résultat ? Rien. Ça me donne des envies de violence, et cette violence-là, qui m'a déjà fait faire des années de prison, m'exclut un peu plus de l'idée que la politique est la solution pour changer ce monde. Alors, que faire ? Sinon réclamer, exiger sa libération avec la même force, la même haine, la même mauvaise foi que ceux qui le détiennent en prison depuis plus de dix-sept ans. À part un appel à leur faire une guerre dure, je ne vois pas ce qu'il y a à faire. Aujourd'hui, il y a la guerre en Afghanistan et c'est la grande période des règlements de comptes, les États se bouffent en livrant les populations à l'appétit de leurs ennemis. Alors, les surveillants de Fleury-Mérogis à Bois-d'Arcy s'en payent aussi une tranche en durcissant la répression sachant que personne ne regarde vers eux et que tout le monde s'en fout. La justice idem. En ces temps de patriotisme, n'est-il pas normal de foutre la paix aux institutions qui ont bien d'autres chats à fouetter que de s'occuper d'un innocent alors que des milliers meurent chaque jour ? Il n'y a pas d'autre choix face à la surdité de la justice et de l'État que de leur faire entendre raison par des bruits à réveiller un mort... de peur ! Pour Hakkar et les autres, il ne reste que de les terroriser à leur propre piège.

L'Envolée, n° 3, octobre-novembre 2001

commis en fait qu'un seul crime, le pire pour la société, être un ami et avoir des amis. Mes amis ne sont pas ceux qui mangent à ma vie mais les rares qui partagent ma mort. » [NdE]

2. Joëlle Aubron, membre d'Action directe, incarcérée pendant plus de vingt ans. Atteinte d'une tumeur au cerveau, après un long combat elle obtient une sortie pour raison médicale en 2004, elle meurt deux ans plus tard. [NdE]

3. Idoia López Riaño : prisonnière politique basque, emprisonnée de 1994 à 2001 à la MAF de Fleury avant d'être finalement extradée en Espagne. Elle et Hafed ont entretenu une importante relation épistolaire durant ces sept années. [NdE]

MLII

Je peux pas tourner la page sans lui rendre hommage, à celui-là. La torture en Algérie ? Oui, c'est vrai, il avait vingt piges et on l'a médaillé pour ça... Qui ? L'État qui ensuite a passé un contrat officieux exécuté officiellement par une police, à cinquante contre 1, armée d'engins de guerre. N'importe quel psychologue de la flicaille savait qu'il aurait levé les mains du simple fait que sa femme et son caniche étaient près de lui dans la bagnole. Son vrai problème au Grand, c'est le *Paris Match* qui l'avait fait élire « homme de l'année » avant l'abbé Pierre et le commandant Cousteau... Les politiques, ça les tue, ce genre de sondage, et ils ressuscitent vite fait pour te faire passer dans l'autre monde. Le Grand avait assez d'oseille pour se tirer loin ailleurs, il est resté mener son combat contre l'État, un p'tit Kadhafi autonome, alors que tant se cassent, qui avec son os à la Ben Ali ou son bout de fromage à la Moubarak, ou la merde au cul à la Sarkozy...
Des Hommes, ça ?

À sa manière, le Grand, c'était un Coluche en moins drôle. Mythomane ? Plein de gloriole ? Mon cul ! Ma bite ! Un homme qui s'évade d'un QHS et qui revient attaquer à deux seulement un pénitencier pour arracher des inconnus – et tous, en plus ! Je dis respect... Un homme antique, le Grand, et de parole. Au Canada, il l'avait dit et bien dit qu'il ferait le boulot de la presse si celle-ci ne le faisait pas. Il a appliqué la même méthode en France ! On en a tous mangé, et jusqu'au festival de Cannes on te l'a becqueté en buffet d'insultes et de mépris, en deux services filmiques. Véritable enculerie, même les vieux qui n'ont pas eu l'élégance de crever avant s'en sont léché les doigts, chèque de table en main – et des gros, hein, pas des tickets-restaurants ! La presse, tout jouir-nalistes confondus ont autant baffré

sur lui de son vivant et de son trépas, presque autant que sur le petit cadavre de Grégory, et pourtant il devait pas être bien gros, ce petit chaton d'amour.

Bref, la fermeture des QHS, c'est lui et personne d'autre ! Même s'ils se sont dépêchés d'en masquer d'autres encore plus terribles sous des dénominations plus douces : 'fants d'putes, va – et pardon pour les putes qui les font passer dès l'échographie quand elles en ont un comme ça dans le bide, flic ou politique. Pour ceux-là ? J'suis pour le cumul des mandats... de dépôt ! Et ça m'arrache ma gueule d'abolitionniste de le dire...

Tchao Grand Jacques, on t'aimait bien... Grand con !

Un jardin à la cour, 2016

rinoir

*Se battre sur le terrain de la réforme,
pour moi c'est comme
si on parfumait de la merde,
ça restera de la merde.*

“ Mes livres, tout comme le journal, ne sont pas là pour faire bouger le système carcéral ou la justice. Je ne suis pas un réformiste. Je ne cherche pas à améliorer la prison ou la justice. L’écriture est une lutte qui n’a rien à voir avec une évasion hors des murs. S’évader, c’est scier des barreaux et prendre le risque d’une balle dans la tête, sûrement pas ouvrir un livre ! J’ai tellement de respect pour le mot « évasion » que je refuse de le brader. Que ce soit à l’intérieur ou à l’extérieur de la prison, l’écriture joue pour moi le rôle d’une confrontation au réel. Je suis quelqu’un qui n’est pas dans l’imaginaire.

Quand Martin Luther King dit : « J’ai fait un rêve », il y a sans doute quelqu’un qui depuis les prisons américaines lui répond : « Martin, si tu as rêvé, c’est que tu dormais. » J’essaie surtout par l’écriture de montrer les failles. Par exemple, lorsque je dis que je n’ai pas de sang sur les mains, je mens puisque je fais partie d’une humanité qui commet des crimes collectifs auxquels je participe. Le Rwanda, l’Afghanistan, l’Irak. C’est aussi ce que je mets en perspective dans mes romans, le parallélisme entre le crime individuel et le crime collectif. Il est évidemment beaucoup plus facile de crier haro sur le baudet ou le fou qui tue et viole un enfant car cela permet de se dédouaner du crime collectif. On désigne le monstre, et les citoyens par ailleurs impuissants devant les crimes collectifs réagissent en demeurant lâches sur tous les autres crimes. Et on accable le baudet. Je ne veux surtout pas changer la justice. Je n’ai pas envie d’améliorer mon ennemi. ”

Entretien, Mouvements, 2010



Je n'aime pas beaucoup les branleurs, et encore moins qu'ils se paluchent sur moi. Il y a beaucoup de choses que je ne suis pas et ce n'est ni la faute de papa-maman ni celle de la société, ni celle de personne... Je n'ai jamais eu l'ambition de devenir quelqu'un dans le monde que je n'ai jamais eu envie de refaire. Durant mes procès, la société a toujours eu tendance à se prendre pour le Christ en m'obligeant presque à lui coller mon crime sur le dos en plaidant la misère sociale... Athée jusqu'au bout, je ne l'ai jamais laissée me voler mon crime et j'ai toujours soutenu *mordicus* ma culpabilité lorsque je ne pouvais pas nier tout simplement les faits. Innocent ou coupable, blanc ou noir, je méprise toute justice qui s'essaye à prendre sur elle un péché mais qui me laisserait le soin de souffrir l'enfer de la punition. Je ne veux pas de circonstances atténuantes, car je ne veux pas que la société s'acquitte à travers moi. Lorsque je suis coupable, il me plaît d'avoir l'humanité entière comme complice, non comme martyr.

Les Forcenés, 1993



“ « Je crois à la justice de mon pays », rigole l'apatride. C'est un apatride qui dit cela, quelqu'un qui n'a pas de pays et donc pas de justice. Il est évident que je ne crois pas du tout en la justice, ni de mon pays, ni de tout autre pays. Quant à la disproportion de la peine, elle est évidente. En tant que voleur, et je précise bien qu'il existe une grande différence entre un voleur et un voyou, j'ai eu la chance de ne pas avoir de sang sur les mains. L'argent volé, je suis en capacité de le rendre. En admettant que je gagne au Loto, je peux rembourser à une banque un million d'euros. Aucune banque ne peut me rendre en échange ne serait-ce qu'une petite seconde de ma vie. C'est pour cette raison que je dis que la cellule est un

loyer. C'est évidemment une boutade. Beaucoup de gens disent qu'en prison on est blanchis, nourris, logés. Et c'est vrai mais à quel prix ? Ce loyer est énorme. Ce n'est pas du temps que l'on nous prend, c'est de la vie ! Mon temps, je l'ai rempli. C'est de la vie que j'ai perdu. [...]

Je mets derrière le mot « justice » le mot « impunité ». Je suis d'accord avec l'idée d'une justice et d'un jugement, pas forcément avec celle d'une punition. La justice se résume aujourd'hui à la punition et non pas à la compréhension que la personne doit avoir de son acte. J'ai écrit dans un de mes aphorismes : « Un voleur n'est jamais malhonnête. » Il n'est jamais malhonnête parce que ce qu'il met dans le plateau de la balance, ce sont sa vie et sa liberté. Il prend un risque et il donne quelque chose. La justice sera pour moi fiable, correcte, intègre, le jour où il n'y aura plus d'impunité. Or il existe une très grande impunité relative au statut social. Que l'on attende cinquante ans pour juger un Maurice Papon, qu'on le condamne à dix ans et qu'il n'en fasse que deux, on est à mon avis dans la plus complète impunité ! Un policier écrase une personne au feu rouge sur les passages cloutés et il y a encore impunité. Je ne peux pas cautionner cette justice-là. Si d'un côté, lorsqu'on s'attaque à des biens, on purge des peines de prison en années et que de l'autre, en portant atteinte à la vie d'une personne, il existe une impunité cautionnée par l'État, je considère alors le juge qui me condamne comme un imposteur, un imbécile, un incompetent ou un salaud. Parce que juste derrière moi, quelqu'un aura droit à l'impunité. J'ai des amis qui sont condamnés à des peines de vingt-cinq ans et ils n'ont pas la moindre trace de sang sur les mains. Il y a bien sûr les séquelles psychologiques sur les victimes, mais ils ne se sont attaqués qu'à des biens. La magistrature est aux ordres du politique, et cette justice-là, je ne peux pas la cautionner. Il m'est arrivé, en cours d'incarcération, d'avoir de gros soucis de santé. J'ai eu maille à partir avec des médecins incompetents, mais je n'ai pas porté plainte. Je n'allais pas lancer une procédure contre

quatre quidams à qui l'on a fait croire que je simulais afin d'aller à l'hôpital et de pouvoir m'évader. Je ne porte plainte auprès de la justice que si cela met en cause l'institution. C'était la même chose dans mon métier de voleur. Je me suis attaqué, autant que je le pouvais, à des institutions. Rarement à des personnes."

Entretien, *Mouvements*, 2010



Maison d'arrêt de Fresnes,
lundi 3 janvier 2005

Un voleur est un autodidacte qui n'a pas fait l'ENA.

Bon, comme j'en ai marre de me faire engueuler en direct et à l'antenne, j'ai décidé de lâcher ma queue et le kleenex pour le stylo et le papier à lettres... vous dire que j'ai plus de plaisir serait un mensonge ! Ceci dit, salut à tous et à toutes.

Je voulais aborder le thème de la « récidive » car, depuis que je suis en « état de... », ça m'a posé question, et en me répondant, je me suis aperçu que multirécidiviste selon les codes, je ne l'étais pas du tout, et donc personne ne l'est !!!

Je tente de m'expliquer et j'en appelle à vos intellects... hum ! Parler de récidive et reprendre le terme équivaut à accepter que la prison ait réglé un « problème » et que le prisonnier, ingrat, décide de recommencer en sortant de prison ; qu'il fait donc le choix du crime alors que « la société » fait tant pour l'aider après l'assistanat carcéral en l'assistant socialement. La récidive s'inscrit dans un « avant » et un « après » prison alors que « durant » ou « pendant » la prison, il y a eu une continuité et non une récidive. La notion de « continuité » contre celle de « récidive » amène peut-être à comprendre que le problème, comme un virus, a dormi dans le corps et

l'esprit prisonniers. Une fois à l'extérieur, libéré, il revient, et forcément plus virulent. C'est très malin de la part de la justice d'avoir ancré comme une vérité la notion de « récidive » en l'agrémentant parfois de légale !!! C'est comme ça qu'à l'instruction, le juge zappe les périodes carcérales : les enquêtes se font entre les incarcérations, jamais pendant.

Je m'explique : le juge demande les expertises psy, les enquêtes de personnalité et de moralité (l'entourage). Résultat, il n'y a jamais dans le dossier le vécu carcéral en dehors du temps de préventive avant le procès qui se borne au côté disciplinaire, au comportement soumis ou révolté du détenu.

C'est là-dedans que s'inscrit la fumisterie du concept de récidive. Exemple : ma pomme. Mon dossier est sur les périodes suivantes : 1960-1976, puis 1977-1979, puis 1985-1990, puis 2000-2004. Les périodes de prison – 1979-1985, 1990-1999 – n'existent pas. Aucune enquête, et pourquoi ? parce que pour la justice, ces quinze années ont été à leurs yeux dans la normalité et donc sans problème ! Ils zappent le drame familial, la perte des enfants, le divorce, le suicide des codétenus, la maladie, la folie, etc.

Pour eux, lorsqu'ils nous jugent sur la récidive c'est toujours sur l'extérieur et jamais sur l'intérieur, car là, ils ne pourraient que constater que la prison est un pont où passent toutes les « misères » dans une continuité. Un détenu (et son avocat) qui accepte d'être taxé de récidiviste se condamne à moitié lui-même et accepte la peine avant le délibéré, puisqu'il considère qu'en tant que récidiviste, le doublement de la condamnation est « normal » ! Ce qui pour la justice est pain béni, puisqu'elle ne condamne pas pour le crime commis, elle condamne avec l'accord de l'inculpé et de sa défense pour la récidive. Si on plaide la continuité en arguant du vécu dans la prison, on casse la machine à multiplier les années. Je pourrais vous en dire plus mais là, j'ai une petite érection... Je vous laisse en débattre et creuser l'idée. Je vous embrasse tous et toutes.

Hafed

L'Envolée, n° 13, mars 2005



Ironiser

*À force de faire le canard, il faut pas croire
qu'on s'envole au-dessus du mur,
c'est pas un moyen d'évasion.*

Il n'y a pas de justice, il n'y a que des lois, et j'en suis hors depuis l'âge de quinze ans. La première fois qu'un dossier pénal s'est ouvert contre moi, il m'a semblé qu'une boîte de Pandore m'avait explosé en plein cœur et qu'à la différence du mythe, il ne me restait pas même l'espoir d'espérer la moindre... espérance. Si ce n'est la répétition de ce jour de prison qui revient, identique chaque matin, sur lui-même, lové dans l'inutilité, et ne cesse d'être une pierre roulée au sommet de la nuit.

Aujourd'hui, âgé de quarante ans, au grand désespoir des psychiatres envoyés par le parquet, je n'arrive toujours pas à jouer la fumisterie des responsabilités qui devraient m'ouvrir l'esprit, en une mue, afin de devenir adulte, mature.

Hé, je rigole ! Vous parlez d'une limonade ! Mature, moi qui n'arrive pas à vieillir où ma jeunesse vieillit.

J'ai, dans la vie, purgé seize années de prison... Si elles devaient servir à quelque chose, je crois qu'à cette heure, je serais l'homme Excuse, l'homme Alibi, l'homme Expérience, la preuve par neuf qu'on peut revivre après avoir vendu sa vie à l'ordre social.

Mes années d'incarcération ne m'ont appris qu'une seule chose, mon ricanement.

Les Forcenés, 1993



En prison, il n'est pas bon de combattre la folie de front. Il faut l'épuiser peu à peu en acceptant de devenir fou une heure ou deux par jour, en jouant. Si on l'affronte d'un coup, elle nous prend d'assaut et personne n'y résiste. Il faut donc inventer ses propres jeux et jouer pour la déjouer.

AHB



*TU LA SENS, MA LOI,
DANS TA FAILLE NARCISSIQUE ?*

*Billet rédigé par Hafed après son passage à la cour d'assises de Paris.
Juin 2007*

Et tout le monde de psychologiser à qui mieux mieux. C'est dans l'ordre des choses, la psylangue a envahi le discours collectif, celui qui ne dit rien et ne dira jamais rien... sauf la croyance de masse, la compromission, la collaboration, la soumission. Les tribunaux sont loin d'en être exclus, bien au contraire. Chacun de jargonner, *piano* ou *forte*, le président, l'avocat général, l'avocat de la défense, le témoin... Les avocats des parties civiles, quant à eux, relisent le manuel de psychologie des victimes.

Ça dit que « passage à l'acte »

Ça dit que « loi paternelle »

Ça dit que « identité mal structurée¹ »

Ça dit que « sociopathie »...

Comment alors ne pas évoquer, à l'inverse, la Benotmanopathie de la société, ce fonctionnement global pathologique de la société envers un individu ? Pathologie individuelle et pathologie collective en interaction, avec ce modèle, les choses paraîtraient peut-être plus claires... Sauf que très vite usage pourrait être fait de cette pathologie sociétale pour masquer les rouages des processus de pouvoir en cause qui ont fait qu'un être a été maltraité, jugé, doublement puni, enfermé, exclu, rejugué, réenfermé... Il est de bon ton, extension du jargonage, de parler de la schizophrénie de la

1. Pourquoi pas psychopathemaneipulateur, pendant qu'on y est, hein ? J'vous l'demande !

société, et quel meilleur exemple que celui de la remise d'un prix littéraire à l'hôtel de ville de Paris à quelqu'un que l'on a parallèlement privé de ses papiers et qui rentre à pied chez lui à Nation parce qu'il n'a pas de fric et ne veut pas prendre le risque de se faire contrôler dans le métro ? Reconnu en tant qu'écrivain, en tant qu'homme de théâtre, en tant qu'intervenant associatif, exclu en tant qu'ayant un casier judiciaire, exclu en tant que sans-papiers : quel meilleur exemple de morcellement de la reconnaissance ? Avec message paradoxal à la clé : tu vois ce qu'aurait pu être cette reconnaissance ? Eh bien, désolé, ça ne va pas être possible. Oui, à un détail près : cette supposée pathologie est principalement un pouvoir, ou plutôt une intrication de pouvoirs, avec notamment les systèmes policier, judiciaire et carcéral. Et le pouvoir, qu'il abolisse ou altère le discernement de ceux qui l'exercent – quelles que soient leur place et leur fonction –, qu'il abolisse ou entrave le contrôle de leurs actes, n'est pas à soigner mais à combattre.

L'Envolée, n° 20, juin 2007



uille

*Passé les quarante-cinq ans,
je deviens vraiment biodégradable.*

Maison d'arrêt de Fresnes,
septembre 2005

Salut les Toon's,

Quitte à être condamné, autant que ce soit à vous écrire.
Comme vous le savez, c'est plutôt difficile de me faire bosser
et, de mémoire d'*Envolée*, encore plus plier...

Les Affranchis pigeront la pliure sous-entendue. La semaine
dernière, j'ai été extrait pour l'hôpital et ce fut folklorique.
Passé les quarante-cinq ans, je deviens vraiment biodégradable
et après les dents, le cœur, le zozio, voilà-t-y pas que j'ai un
œil qui merde et tourne au glaucome. D'ici que je sorte avec
une main et une guibole en moins... Je pourrais demander
une promesse d'embauche pour jouer le Cap'tain Crochet à
Disneyland – Peter Pan a intérêt à protéger son cul, des fois
que des années de branlette m'aient fait virer pointu. Nul n'est
à l'abri !

Donc me voilà parti pour les binocleries à l'hosto dit des
Quinze-Vingts. Surprise, trois surveillants vêtus de pare-balles
et quatre flics en escorte. Menottes dans le dos avec chaînette
pour être tenu et entraves aux pieds. J'arrive à l'hosto et on tra-
verse le hall plein de monde qui nous regarde avec des yeux
de citoyens-cinéphiles. L'escorte fait bonne figure en tordant
la gueule méchamment et en me regardant comme l'ennemi
public numéro cinquante-douze afin que le public pense que
je suis un méchant de chez pas gentil. Arrivé devant l'appareil
à me mesurer le glaucome, voilà-t-y pas qu'on me laisse les
menottes dans le dos, et l'escorte explique qu'ils ne peuvent
pas détacher le glauque-homme que je suis et pas plus lui pas-
ser les menottes devant, alors que j'ai besoin de mes mains
pour appuyer sur une touche au bout d'une sorte de souris
informatisée à chaque fois que je vois un point visible sur
l'écran dans la boîte dans laquelle on m'a fichu la tête.

Que nenni ! L'infirmière, gloire à son décolleté, se penche donc sur moi et arrive grâce à la flexibilité du cordon élastique à me filer le bipeur dans la main suite à la trouvaille d'une rallonge et me voilà donc œil par œil à cliquer à chaque soucoupe volante que je vois. Mais voilà-t-y pas que dans la chaleur ambiante je me mets à baudisser un maximum et que ça me coule de partout la sueur avec le début de canicule ! Alors, à la fin de l'examen, je réclame à boire et, comme l'aurait dit le père de Victor Hugo, j'entends le maton dire à l'infirmière : « Donne-lui tout de même à boire. » La Belle tend donc un verre de flotte minérale au Quasimodo entravé que je suis, mais les mains dans le dos, hein ? comment tu fais si tu n'as pas une trompe d'éléphant en guise de paille ? Eh bien elle m'a fait boire, et comme tous les misérables, j'en ai été ému jusqu'au fond de la vessie. Sauf... que ce n'est qu'un fantasme : c'est ce bip de bip de bip de surveillant qui m'a fait glouglouter l'œil tout attendri devant le faufauve qu'il semblait faire biberonner ! Je m'en suis retourné tout retourné à mes cellules et voilà donc que, cette fois-ci, une vieille infirmière nous stoppe dans le couloir et nous fait suivre un chemin maquisardant dans les couloirs de l'hosto afin d'éviter la grande salle d'attente du grand hall d'entrée. Moi qui comptais me prendre la cheville dans l'entrave et m'étaler de tout mon long en criant mon innocence à l'injustice, j'en fus pour mes frais. Nous sommes revenus par le même chemin et boudissant de plus belle dans le camion sans clim, le surveillant m'épongea avec un Kleenex le front comme Marie-Madeleine épongea Monsieur Lechrist.

Prenez soin de vous et bonnes vacances aux ami.e.s et familles dehors. Salut aux hommes / femmes / enfants / transexuel. le. s incarcérés.

AHB

PS : C'est possible de faire un autre concert de soutien pour ma PlayStation ?

L'Envolée, n° 15, octobre 2005



“ Une anecdote par rapport à la psychiatrie, la psychologie en prison. Il y a une chose qui était très étrange : parfois des psychologues avaient un tel rapport humain avec les détenus qu’ils acceptaient de les recevoir quasiment pour des parloirs amicaux, pour discuter de choses et d’autres. Quand les psys – et je pense à un psy précis – tombaient sur un détenu « sain d’esprit », bah, ils lui disaient « vous savez j’en ai un qui est vachement malade, un codétenu à vous qui pète souvent les plombs. Ça vous embêterait pas d’être souvent avec lui ? » Déléguer les détenus à problèmes psychologiques aux détenus « sains », c’est une façon de toucher la paye en se lavant les mains. ”

L’Envolée radio, 4 janvier 2002



Perverse

– *C'est pour ton bien, dit la Morale.*
– *Qu'on enferme mon mal ?*
demande le Monstre.

L'administration pénitentiaire gère en perverse les dossiers des détenus et s'amuse à créer des cohabitations contre nature. Le pédophile et le père de famille. Le psychopathe et le jeune primaire. Le braqueur et l'alcoolique ou le toxicomane. L'honnête homme et le caïd. La peine de vingt ans et celle de deux mois renouvelable par une autre peine de deux à six mois au fur et à mesure des libérations. La peur de la mort et l'angoisse de la vie, ces couples carcéraux intelligemment réunis dans le nid des cellules pour que l'un se méfie de l'autre qui le surveille au quotidien, travaillent à pacifier la prison dans la paranoïa. La liberté possible des uns dépendant de l'enfermement certain des autres. Le détenu devenu maton-prisonnier. Quelquefois, très rarement, le fait divers criminel d'un côté, la bavure professionnelle de l'autre, et tout se rééquilibre dans la plus grande des violences faite à l'humain : sa soumission.

Marche de nuit sans lune, 2007



“ Le danger c'est de pacifier le rapport matons-détenus et de sexuer la maton. C'est vrai que, dès que c'est une femme, le détenu est un peu moins revendicatif et un peu plus soumis. Il rentre dans un rapport de séduction et quand on rentre dans un rapport de séduction... c'est bouffer avec le diable. ”

L'Envolée radio, 15 avril 2002

Il y a un cliché : la prison alimente la récidive. C'est-à-dire que, quand on en sort, on récidive à cause de la prison. Et je pense que c'est pas forcément le cas. Je pense que ce qui fait la récidive c'est pas la prison, c'est l'extérieur. C'est pour ça quelque part que je vais attaquer les foyers et tous les systèmes d'assistanat où les gens qui sortent de prison et qui n'ont rien pour la plupart, pas de foyer, pas de famille... se retrouvent dans un autre milieu carcéral, un milieu carcéral social et d'assistanat où il ne faut pas bouger, où il faut être encore soumis. La plupart des gens qui ont besoin de ces foyers d'accueil, ont souvent cette phrase en tête : « J'ai payé ma dette à la société. » Donc, en sortant de prison alors qu'ils se disent ça, ils se retrouvent à continuer à payer des sortes d'agios et là, ils pètent les plombs. Ça veut dire que ce n'est pas tellement la prison qui crée la récidive, c'est l'extérieur. Prenons le cas d'un primaire (une personne qui ne connaît pas la prison), c'est la misère sociale, ou la souffrance sociale, ou la souffrance personnelle qui fait qu'il va commettre un crime ou un délit et qu'il va se retrouver en prison. C'est pas la prison qui lui a fait faire un acte puisqu'il ne la connaît pas. [...]

C'est une société d'enfermement et je crois qu'il faut réfléchir à ça. Le problème par rapport à la prison, là je sais que ça va choquer, c'est qu'il n'y a pas plus inséré dans l'ordre social qu'un détenu. Il est hypercanalisé. Il n'y a pas une minute qui échappe au contrôle social total. C'est-à-dire qu'il a ses trois repas par jour à des horaires précis, il a des activités, des loisirs, que ce soit un peu de sport, bibliothèque, une quelconque activité culturelle. Le travail, c'est-à-dire à telle heure il se prépare pour aller bosser et il rentre à telle heure. C'est exactement ça, un homme inséré dans l'ordre social, dans la société. Donc le problème quand il en sort, il perd tous ses repères et c'est là où il connaît une

autre forme d'enfermement. Et c'est cette autre forme d'enfermement qui crée la récidive et pas la prison en elle-même. [...]

Le détenu réinsérable ne devient recyclable que par rapport à la prison. C'est-à-dire que ta place de citoyen, c'est d'être détenu. Tu vas servir de vivier. Si tu veux te réinsérer retourne en prison ! C'est terrible."

L'Envolée radio, 21 septembre 2001



" Dans le fond, la prison n'a pas changé. Que ce soit dans les années 1970 ou 2000, ça reste insoutenable, puisque c'est du domaine de l'enfermement. Ce que eux appellent des améliorations relève du confort : si tu as de l'argent, tu peux cantiner une télé, par exemple. Mais avec ou sans la télé, tu restes enfermé entre quatre murs. Le fond n'a pas changé. Si on t'enferme pendant vingt ans dans une chambre du plus beau palace de Paris, tu pètes les plombs aussi.

Pour le reste, ça s'est évidemment aggravé. D'abord, les peines sont plus longues, il y a désormais des perpétuités réelles. Avant, un condamné à perpète sortait au bout de quinze à vingt ans ; maintenant, ce sera au bout de vingt-cinq à trente. Sous prétexte de confort carcéral, on a allongé les peines. Alors qu'on se fout du confort en taule : ce qui est horrible, c'est de se faire prendre un long moment de sa vie."

Entretien, Article 11, 2008



**de
jatte**

Un grand-père à son petit-fils :

– Tu as quel âge maintenant ?

– Six ans et toi ?

– Soixante-dix-huit ans...

*– Alors y a rien pour nous
en ce monde...*

CHRONIQUE D'UNE PRISON EXTÉRIEURE

Décembre 2003

À une maman qui, avec l'humour de la souffrance, m'a dit : « Je n'avais pas commandé à la nature une enfant cabossée et sur roulettes. »

Il y a un monde inconnu dans la prison, qui ne se dit pas, ne se pense pas, ne s' imagine pas et pourtant, il existe. Celui des personnes handicapées incarcérées. Qu'est-ce que c'est que d'être sourd total dans une prison ? Que d'être unijambiste, aveugle, paraplégique ou poliomyélique ?

L'unijambiste sans sa prothèse a droit à des béquilles. Sa prothèse pouvant être une cache, on la lui ôte à l'arrivée et elle reste à la fouille le temps de la peine. L'unijambiste devra faire avec son moignon et, maigrissant ou grossissant, il fera avec la douleur lorsque, remettant sa prothèse, il devra se réhabituer à marcher. La promenade pour le fauteuil roulant n'existe pas ou presque pas. Le prisonnier handicapé sera sorti dans le couloir et regardera les autres aller en promenade tandis que lui passera une heure et demie ou deux à regarder passer les matons dans le va-et-vient bruyant de leur travail. En fin de promenade, lorsque les autres réintégreront les cellules, dans une marche arrière, il retournera dans sa cellule... Le sourd, dans une cellule de quatre, ne pourra communiquer avec personne et s'il lui arrive de trop gesticuler, les autres lui demanderont gentiment de rester calme. Lui demanderont fermement de cesser de bouger. Lui demanderont violemment d'arrêter de bouger les mains dans tous les sens. Lui demanderont de fermer son corps comme on ferme sa gueule. Bien sûr, il y a l'hôpital des prisons de Fresnes pour les plus touchés, les plus « lourds » mais, là aussi, que de misère, d'isolement, malgré l'amicalité des infirmières et des médecins.

À la solitude du handicap s'ajoute l'inaccessibilité des lieux. La prison est toute de coursives, d'escaliers, de portes étroites et il n'existe aucune aide pour le prisonnier handicapé... Tout le monde est à la même enseigne, n'est-ce pas, puisque la mode est de considérer les prisonniers et prisonnières non plus comme des déviants mais comme des handicapés sociaux... Les malades mentaux hantent les prisons et certains, en aménagement de peine, se retrouvent encadrés par des professionnels du handicap. Prison et handicap ? Il y a un lien... le vaste univers de l'enfermement.

Un sourd total qui dit, qui parle, qui résonne et porte ce terrible témoignage : « On m'a torturé pour que je parle. » Il fallait cela pour qu'il s'intègre au milieu professionnel. On lui a moralement lié les mains dans le dos pour le faire parler. La langue des signes doit disparaître ! Être éradiquée ! Intégration ! Socialisation ! Voilà les mots d'ordre ! Et pourtant, quel magnifique espéranto que la langue des signes. Quelle beauté que cette chorégraphie du mot ! Un sourd japonais discute avec un sourd espagnol sans aucun problème et de suite, dès la première rencontre. Combien de fois prenons-nous la mouche en disant : « Regarde-moi quand je te parle ! », le regard du sourd est toujours là et lorsqu'il lit sur les lèvres nous savons le plaisir d'être vraiment entendu, écouté, déchiffré et... lu ! La première poignée de main donne le signal d'une grande discussion qui ne dérange personne... Ah si, les patrons et les contre-maîtres pour qui le sourd est cause de problème. Il n'entend pas les ordres ? Ah la la, que faire de lui ?... Quel emploi lui donner pour que nous ne soyons pas hors la loi et que notre entreprise puisse exhiber fièrement, humainement son quota de personnel handicapé ? Ah bon, il y a la soudure sous-marine ? Ah ben dis donc, il y a le travail sur les pylônes EDF où d'en haut on communique par signes puisque les lignes à haute tension parasitent les talkies-walkies. On n'y a pas pensé ! On nous l'a dit ? Qui nous a informés ? Le sourd qui fait des sémaphores depuis deux

mille ans... Ils ont oublié, que pour prendre la parole, ils ont toujours levé le doigt, et pour garder la parole, levé le poing ! Pour les autres dont le handicap est très lourd – trop lourd ? – il y a des caches, des planques, des oubliettes ! CAT (centres d'aide par le travail), MAS (maisons d'accueil spécialisées) et tant d'autres. La personne handicapée passe du CAT au foyer et, s'ils ne sont pas conduits par des minibus, certains prendront les transports en commun. Oui, ceux-là mêmes qui font qu'aux heures de pointe les dits valides se tassent loin d'eux pour ne pas être contaminés. Par quoi ? La peur ! La trisomie 21 ne s'attrape pas. Pourquoi un article sur le sujet du handicap dans *L'Envolée* ? Parce qu'il y a là un enfermement à dénoncer, et un des pires. Les entreprises font travailler les personnes handicapées en donnant du travail, le même qui est proposé aux prisonniers et prisonnières : du conditionnement abrutissant. La concurrence entre CAT est de mise, les responsables d'un CAT pousseront les travailleurs handicapés à un rendement croissant. Imaginez de quelle façon ! Telle personne handicapée voulait devenir peintre ? Telle autre avait appris à lire et à écrire ? Le rêve de l'un s'oubliera dans la répétition du travail et le savoir de l'autre s'estompera dans la routine puisqu'il n'y a plus le temps de lire ou d'écrire... Oui, du boulot au foyer, la vie se perd et les acquis aussi. Le slogan qui cache l'esclavagisme est une fois de plus le même : la dignité est dans le travail ! Produire est le propre de l'androïde d'os-chair-sang. Il se prend pour Proust le Rubik's Cub humain ? Elle se prend pour Van Gogh la gogole ? Allons, soyons sérieux et chacun sa place. Nous les valides savons gérer le handicap ! Qu'on nous laisse faire et surtout que les familles aient l'intelligence de nous laisser faire sinon qu'elles se les gardent 24 h sur 24 leurs erreurs de la nature. Les grandes, grosses associations invitent les familles à l'abandon, à déléguer, et la culpabilité tient une masse de cinq millions de personnes handicapées qui, avec les familles, grimpent à quinze millions de personnes. Toute cette masse votante,

il ne faut pas trop la laisser réfléchir... Alors on prend en charge leurs enfants et adultes handicapés parce que « vous comprenez qu'au décès des parents, il vaut mieux que la personne handicapée soit habituée à l'institution... Oui, bien sûr nous gérerons pour elle et ses revenus et son héritage. » Pour un enfant « normal », les parents donnent 2 h 15 de temps quotidien. Pour un enfant handicapé, il faut être disponible 6 h 15... Alors si une famille est composée de trois enfants dont un handicapé... L'horreur absolue ! Plus de vie pour personne et les institutions rechignent à soulager les familles deux à trois jours par semaine ! C'est tout ou rien. Soit vous nous le confiez, à nous Institutions professionnelles, non-stop, en culpabilisant à vie, soit vous le gardez à domicile et vous galérez au quotidien en lésant vos autres enfants de votre temps, affection, etc. Dans un sens comme dans l'autre... vous n'aurez aucun moment de réflexion politique et c'est ce que les pouvoirs en place nous demandent à nous autres Associations et nous sommes même payées pour ça. N'oubliez pas que nous n'oublions pas que vous êtes quinze millions concernés ! À cela s'ajoutent les grands traumatisés des accidents de la route ou du travail... Les pros disent les accidentés de la vie ! À quand l'inscription en gras sur les fiches de paie : « Le travail tue » ?

Tiens, cette jeune fille qui témoigne et dit avec le sourire : « J'ai des amputations du cerveau. » Elle est bien bonne celle-là ! De quoi elle cause ? Des trous blancs sur la radio. Oui, là, un trou blanc. C'était l'odorat et le goût. Elle ne sent plus rien, ni les fleurs ni la merde. Ni le gaz ni les aliments périmés. Elle doit faire attention à tout. La gauche a disparu depuis longtemps, toute la gauche. Oui, les yeux, le droit et le gauche, se lient pour regarder d'un côté ou de l'autre. Là, il n'y a plus de gauche... C'est un deuxième trou blanc sur la radio. Elle sourit encore : « Avant même mon accident, la gauche avait disparu... » Elle est pleine d'humour ! Pourquoi pense-t-on qu'elle est débile ? Ah oui, à cause de ses

crises d'épilepsie... C'est vrai, la cicatrice dans le cerveau, la boursofflure fait qu'elle court-circuite quand l'influx nerveux passe dessus. Cette jeune fille faisait des études. Elle a repris après le coma... Ah oui, en se réveillant elle ne savait plus ni lire ni écrire et ne comprenait rien à ce qu'on lui disait. Elle a, seule, tout réappris... pour refuser de toutes ses forces d'aller faire du conditionnement dans un CAT pour traumatisés du cerveau... Les amputés mentaux doivent se méfier des amputés cardiaques !!!

Envoleurs, Envoleuses, ce bout d'article est le premier d'une série qui, j'aimerais, perdure en liant ces deux enfermements que sont la prison et le handicap.

En souhaitant que des personnes handicapées écrivent, dénoncent, témoignent et luttent à nos côtés et nous aux leurs.

L'Envolée, n° 10, décembre 2003



“ On a criminalisé la pauvreté. Les gens avant étaient condamnés à des peines pécuniaires, on leur filait des amendes. Vous avez été arrêté en état d'ivresse ? Amende. Les gens n'ont plus de pognon. Donc qu'est-ce qu'on fait ? On les fout au placard. Et quand on les fout au placard, moi j'appelle ça la gestion de la misère sociale, parce que la misère est une matière première. La personne, elle, est radiée des listes de l'ANPE ; si elle a eu la chance d'avoir une petite chambre de bonne, son propriétaire est ravi de changer les serrures et de mettre ses affaires à la porte. Et elle est criminalisée. Donc on gère ce qu'on appelait à l'époque et qu'on appelle aujourd'hui encore les « classes dangereuses ». Ça passe par la prison. Quand vous voyez un SDF dans la rue, soit vous lui donnez une pièce, soit vous ne lui en donnez pas, peu importe, mais quand on croise un SDF dans la rue, on dit : « Ça, c'est pas normal, l'État devrait faire quelque chose. » Et quand un policier

passé devant ce SDF, il lui dit : « Monsieur, vous circulez. » Il circule. Et voilà. Dix rues plus loin, un autre policier passe devant le même SDF : « Ah non, Monsieur, là vous ne pouvez pas rester là. » Au bout de la journée, il n'a pas cinq ou six euros pour s'acheter un camembert ou une bouteille de pinard. À un moment, il va rentrer dans un magasin et il va voler. Il va voler, bon, il va pas aller en prison tout de suite. Mais au bout de deux trois fois, on va le mettre en taule. Vous passez dans la même rue, et là où vous vous êtes indigné pour ce même SDF, que vous savez derrière les barreaux, vous vous dites : « Ah, c'est qu'il a dû faire quelque chose. » "

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



" Pour le téléthon en prison, dans les maisons d'arrêt, un formulaire est distribué. C'est-à-dire que les matons arrivent avec une pile de tracts et les distribuent dans chaque cellule. Les détenus voyant ce formulaire vont le remplir : « Je vous autorise à prendre 10, 20, 50 balles de mon pécule. » Quand le maton passe, beaucoup de détenus demandent : « Ça sera dans mon dossier ? » Le maton répond : « Oui, ça sera dans votre dossier... » En centre de détention à Val-de-Reuil, il nous avait amené un enfant handicapé dans son fauteuil roulant, il s'est promené dans les cours de promenade et sur les terrains de sport pendant que les détenus essayaient de battre le record du levage de fonte, pendant que d'autres couraient autour du stade pour battre le record de la course à pied. Idem, dans les discussions ensuite, pour battre le record de celui qui aurait donné le plus. Alors quand il y en a un qui mettait 70 francs sur le petit bon et l'autre 80 francs, alors là, c'était le top. Et le petit enfant dans son fauteuil, je pense qu'il aurait préféré se retrouver sur un plateau de télévision avec Pamela Anderson ou Jean-Pierre Foucault

plutôt que d'être entouré de ces vilaines brutes à crâne rasé dont je faisais partie. [...] Lui, il avait tiré à la tombola « tu vas en prison ». Chose étrange, au CD de Melun, les matons ont distribué des tracts dans chaque cellule et comme ils n'ont pas eu de réponse, deux détenus sont devenus quêteurs. Comme les dons n'avaient pas bien fonctionné la première fois, l'AP a trouvé deux mecs pour faire de la retape avec un argumentaire béton : « Oh vous savez Untel à l'étage, il a un enfant handicapé. » "

L'Envolée radio, 14 décembre 2001

Stigmates

- J'ai rencontré Dieu en prison.*
- Que faisait-il là ?*
- Oh, il y était pour escroquerie...*

“ Dans les années 1990, au moment de la guerre du Golfe, il y a eu un genre de fierté arabo-maghrébine et musulmane touchant les personnes qui avaient vécu le plus grand nombre d'échecs, dont la prison était le dernier. Cette population carcérale immigrée a relevé la tête en se disant qu'elle avait en Saddam Hussein son champion, un peu comme aujourd'hui les Afro-Américains avec Barack Obama.

Et l'administration pénitentiaire a favorisé l'islamisation parce qu'elle pacifiait la prison. Des imams autoproclamés qui étaient quand même de petits caïds ont commencé à expliquer aux plus jeunes que, s'ils étaient en prison, c'est que Dieu l'avait voulu. On n'était plus sur le terrain social. Ce n'était pas parce que vous étiez au chômage ou que vous preniez de la drogue ! C'était Dieu. Une fois que les jeunes l'avaient intégré, ni le juge, ni le surveillant, ni le ministre de la justice, ni l'État n'étaient plus des ennemis. En fait, l'administration pénitentiaire a fait jouer l'islamisation contre l'extrême gauche carcérale. J'ai été stigmatisé ainsi que d'autres mecs qui considéraient également la « case prison » comme une pure gestion de la misère sociale. Ça a été la révolte des gueux.

Nous demandions des douches et des parloirs supplémentaires. Nous demandions de meilleures conditions de détention. Nous étions minoritaires, et de transferts en renvois en quartiers d'isolement, l'administration pénitentiaire nous a cassés. Elle a très largement favorisé l'islamisation. Elle s'est quand même fait avoir sur la durée : de jeunes prisonniers musulmans qui, derrière l'injonction à respecter les préceptes de Mahomet, avaient recouvré une certaine santé physique et mentale, ont commencé à ouvrir les yeux. Comparez l'architecture de la prison à celle des cités. C'est la même. Quand des jeunes des prisons françaises sortent de leurs cellules pour aller dans leur cour de promenade

forclose, ça se passe de la même façon que lorsque les jeunes de banlieue descendent de leurs immeubles et restent sur le parking. Les jeunes qui arrivent en prison ne sont pas dépaysés, hormis peut-être par les barreaux. Ce sont les mêmes discussions et les mêmes groupes qui se créent. L'islamisation n'a touché que les couches populaires immigrées les plus pauvres. "

Entretien, *Mouvements*, 2010



ISLAMISATION ? OH, LA BARBE !

Septembre 2008

[...] Il n'y a pas d'islamisation radicale dans les prisons françaises. Prisons qui, soit dit en passant, ne se transforment pas en boîtes d'intérim pour terroristes potentiels. Si c'était le cas, au sein d'un des pouvoirs répressifs de l'État que sont les prisons, il y aurait des attentats violents intra-muros. Le fameux djihad commencerait sur place par des agressions mortelles sur le personnel pénitentiaire. Ce qui n'est pas le cas. Je vais essayer de développer. [...]

Ce n'est pas la pensée religieuse qui islamise la population carcérale mais l'indigence sociale. Il faut savoir que 90 % de cette population est en état de grande pauvreté. C'est l'indigence qui fait que même des Français d'origine française basculent en écoutant les discussions que les musulmans tiennent comme de véritables colloques dans les recoins des cours de promenade, sur des pelouses pouilleuses ou sous des préaux insalubres. [...]

Que se passe-t-il donc dans nos bonnes vieilles prisons ? C'est simple, depuis le début des années 1990, après les grandes émeutes revendicatrices de la fin des années 1980, l'administration pénitentiaire a encouragé l'islamisation afin d'assurer

la pacification des prisons. De la même manière que les élus (maires et autres) ont appelé les imams de tout poil à la rescousse lors des émeutes de banlieues. [...]

L'administration pénitentiaire a facilité la prise de parole de certains musulmans, imams autoproclamés. Une manière de « caïdat » contre des prisonniers pouvant créer des mouvements de revendication sociale... Aussi bête et simple que ça.

[...] L'administration pénitentiaire a été prise alors à son propre jeu quand les jeunes prisonniers sensibles aux discours religieux se sont insensiblement mis à observer une bonne hygiène de vie. Beaucoup ont cessé de fumer shit et tabac. Ils se sont mis au sport. Ont changé de langage : la vulgarité verbale indispose le divin. Ils se sont moins bagarés entre eux et se sont débarrassés petit à petit de cette addiction terrible, intra-muros : la pornographie, qui éteint le prisonnier frustré sexuellement. [...]

Avant, l'abrutissement généré par l'administration pénitentiaire (par la TV, etc.) se confrontait à l'abêtissement distillé par le religieux. Faire venir des imams en prison – pendant longtemps ils ont refusé de reconnaître le culte musulman –, c'est casser les imams autoproclamés qui revendiquent uniquement pour leur culte. L'AP s'est laissée dépasser par cette nouvelle génération de prisonniers pour la simple et bonne raison qu'elle n'a plus prise sur eux. Quant au terrorisme, il est plus à craindre des milieux intellectuels et étudiants que des prisonniers musulmans, qui une fois sortis, pour pouvoir bouffer, retournent dans la spirale de la survie économique et reprennent illico leur petit business. [...]

Après la discrimination vient la criminalisation. Montrer les prisons comme des lieux générant le terrorisme en est la parfaite démonstration. [...]

Et comme disait l'autre : « J'ai rencontré Dieu en prison. – Que faisait-il là? – Oh, il y était pour escroquerie... »

Style au Noir, blog d'Hafed, 2008



SATAN L'HABITE

Juin 2006

L'AP, la justice, la police, l'armée, les gouvernements, etc., croient dur comme fer qu'ils ont raison et que nous autres, qui subissons leur dressage citoyen autoritaire ou démocratique, avons tort. Ils veulent nous éduquer par tous les moyens à partager leur pensée et à agir comme eux, avec eux, parmi eux et pour eux. À leurs yeux, chaque critique que je fais du système est un blasphème contre l'ordre établi qui permet la vie communautaire. En cela, si je dois respecter leur croyance en la société, et au-delà, en la civilisation, je ne peux plus émettre aucune autre critique que celle, radicale, du suicide. Je ne veux pas vivre avec vous et comme vous, donc je m'efface. Si, par contre, je décide de les tuer, physiquement ou symboliquement, pour imposer ma vérité et mon point de vue, je fais en sorte d'être dans la nécessité d'un rapport de force ; et en cela, je les agresse, je les attaque, je cherche à les réduire de toutes les façons possibles. Ceci vaut pour ce grand mot : la société, qui englobe des milliards d'êtres humains, comme cela vaut pour cet autre grand mot : la religion, qui en englobe tout autant. Si je ne peux attaquer avec la plus grande virulence la religion, alors je ne peux attaquer avec la même virulence la société et, de cause à effet, la prison.

Blasphémer contre un lieu de culte ou contre un lieu carcéral est du même domaine, puisque je touche aux sensibilités de ceux qui bâtissent les deux et croient de bonne foi, arguments à l'appui, que c'est un bien pour l'homme malgré quelques petits défauts de-ci de-là, par exemple les morts suspectes pour les prisonniers et l'anathème sur les femmes dans les religions monothéistes. Alors comment lutter en ménageant les susceptibilités des uns et des autres afin de ne

pas froisser la croyance du prêtre et celle du juge ? Accepter, au nom du respect et de la liberté d'autrui, d'avoir tort devant le plus grand nombre s'entendant sur les règles et les lois – dont la terminologie est la même pour l'homme de Dieu que pour l'homme socialement civilisé ?

Je ne peux pas vivre en contradiction, mépriser de toutes mes forces le maton qui m'enferme en étant persuadé qu'il fait le bien de tous – et même le mien – et respecter le croyant professionnel qui essaie par la censure de me mettre à genoux en m'expliquant qu'il a raison et que c'est autant pour mon bien que pour le respect de tous.

La meilleure preuve du lien entre l'ordre religieux et l'ordre social est bien la proposition de loi visant à réprimer, par des articles du code, le blasphème.

Si nous devons respecter cette loi, si certains la trouvent juste et bonne, alors nous devons toutes les respecter, même celles qui nous font le plus souffrir, puisque c'est la loi de plus grands et plus puissants que nous, qu'il soient déistes ou capitalistes.

« Rendez à César ce qui appartient à César ! » a dit Jésus en montrant une pièce à l'effigie de l'empereur. « Rendez à César la monnaie de sa pièce ! » a dit Spartacus en montrant le poing sous le nez de l'empereur. Je crois en Spartacus et en tous les faux-monnayeurs ; et à tous les Césars, je montre un faux-cul lâche, mais un vrai cœur vaillant.

Vous, les croyants, ne voyez-vous pas dans les livres dits sacrés une Bible-code, un Coran-procédure et une Thora-pénale ? C'est une vraie question que je pose, et sans aucune ironie. S'il n'y a que moi qui le vois et qui le comprends, alors, ce n'est pas compliqué : je suis fou, et il faut m'enfermer davantage – et pour toujours.

La Bible dit que le royaume des cieux est ouvert aux simples d'esprit ; et moi, je dis que le royaume de la simplicité est ouvert à tous les esprits. Je suis en prison pour me battre, pas pour me plaindre et censurer – ou pire, m'autocensurer – encore moins pour renvoyer à *L'Envolée* mes propres échecs.

Si demain je décide, en accord avec ma pensée, mes amitiés et mes amours, de sortir de prison, j'en sors. Mort ou vif, mais j'en sors, et *L'Envolée* n'a rien à voir dans ce choix-là, si ce n'est pour lui donner le plus large écho possible, pour le répercuter dans l'espace et dans le temps les plus grands possibles, c'est-à-dire minuscules : à échelle humaine !

L'Envolée, n° 17, juin 2006

ésobéir

*À l'école, j'ai d'abord appris
le verbe être puis avoir.
C'est du verbe obéir que date
ma longue fugue loin – très loin –
de tous chemins apprivoisés.*

“ La plus grande violence faite à l’humain c’est la soumission. Moi, ils ne m’ont jamais soumis : j’écrivais, je revendiquais, je vivais. Je me suis fait virer de Fleury-Mérogis, la grande usine carcérale, parce que quand le directeur a su que j’étais là, il m’a fait transférer en urgence à Fresnes. À Fleury, en promenade, tu es entre cent et deux cents personnes, tu peux parler avec eux, fomenter une révolte. Alors qu’à Fresnes, on était deux en promenade, deux DPS (détenus particulièrement signalés). J’étais avec un mec du Monténégro qui ne parlait pas français et qui ne pensait qu’à s’évader. Ensuite, ils m’ont mis avec les Basques, puis avec les Corses. Des endroits où je ne pouvais pas faire de prosélytisme. Et je suis toujours sorti en fin de peine. Jamais en conditionnelle. Parce que je ne me suis jamais soumis. Je n’ai jamais été dans la comptabilité, parce que le terrain m’intéressait. ”

Entretien, *Article 11*, 2008



“ Dès qu’il est question de mettre un gosse de treize ans en prison, moi je dis que l’État pratique la maltraitance à l’enfant. On ne fout pas un gosse de treize ans entre quatre murs, c’est aberrant. J’ai fait un petit roman jeunesse sur le sujet, et je crois qu’il n’y a rien de plus dangereux que de foutre un gamin en prison aussi jeune, parce qu’il sera avec d’autres jeunes de son âge, et quand des amitiés se soudent dans l’enfance, et qu’ils se retrouvent à l’extérieur et qu’ils vieillissent ensemble à l’extérieur, ça devient des gens incontrôlables. Incontrôlables dans le sens où c’est quelque chose qui me plaît, ça me plaît parce que dans ces équipes de voleurs qui se sont soudées dans l’enfance, quand il y en a un qui a un problème, ça amène à la solidarité des autres, à la fraternité

des autres. Les autres le font évader, et il n'y a rien de plus beau qu'une évasion. Je connais tellement de gens qui vivent sans s'évader, qui vivent quinze ans, vingt ans, par exemple, en couple, et ça fait dix ans que l'un et l'autre veulent foutre le camp mais ils ne savent pas le faire... Donc j'invite toujours à l'évasion, quelle que soit la manière."

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



" J'ai toujours su dire non, pour une raison très simple. J'avais deux luxes. Le premier luxe, c'est que je n'avais pas d'enfant. Quand on est en prison, et qu'on n'a pas à l'extérieur un truc très, très fort au niveau affectif, on n'est pas dans l'obligation de marchander sa liberté, on n'est pas dans l'obligation de faire profil bas pour sortir plus vite afin de retrouver les siens. Donc j'avais ce luxe-là. Et deuxièmement, j'avais ce que moi j'appelle des « peines humainement gérables ». C'est-à-dire que la plus grosse peine que j'ai faite c'est neuf ans, et à l'intérieur de ces neuf ans, j'ai eu ce que j'appelle une fugue, c'est-à-dire une évasion qui m'a donné un petit espace de respiration... [...]

Ce n'est pas exactement que j'ai refusé de sortir pour finir ma peine, j'avais fini ma peine. Mais je voulais laisser aux copains – alors c'est drôle parce que c'est inversé, normalement, c'est un mort qui laisse un héritage aux vivants, là, c'est l'inverse, c'est moi qui sortais, qui allais devenir vivant, c'est moi qui laissais mon héritage à ceux qui étaient dedans, qui sont quelque part dans des cercueils –, je voulais leur laisser mes affaires. À qui mes chaussures, à qui mes bouquins, à qui mon ordinateur.

Et comme je n'avais pas confiance dans l'administration pénitentiaire [...] et que la loi me permettait de rester une journée de plus en disant que j'étais indigent [...] – j'ai toujours été

très pauvre en prison –, j'avais donc le droit de rester encore une nuit, ce qui m'a permis de distribuer mes affaires aux copains. Cette liberté de dire non, c'est parti de ça. Ça les a beaucoup énervés : « On ouvre la porte à ce salopard, et il se paie le luxe de dire : "Pas ce soir. Je sortirai demain." » "

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



Fantasme

*Quand vous dormez et grincez des dents,
le maton pense que vous rêvez
de scier des barreaux.*

*Alors quand vous pétez je ne vous dis pas,
il pense que vous allez
dynamiter le mur.*

“ On nous fait croire une fois de plus que la prison est l'école du crime, ce qui est complètement faux. Parce qu'elle est essentiellement l'école de la soumission. Dans le cas contraire, il y aurait des révoltes tous les jours. C'est l'école de la sournoiserie et de l'humiliation constante. [...] ”

Entretien, *Mouvements*, 2010



“ J'ai seize, dix-sept ans de taule derrière moi. Et je peux te dire que l'ultraviolence carcérale, c'est un fantasme, un mythe. Le truc sur lequel jouent les séries américaines comme *Prison Break* ou que met en scène Hollywood. Ce n'est pas la réalité en France, même si ça existe aux États-Unis. Avec cette concentration d'êtres humains qui vivent et cohabitent se crée forcément une forme d'entraide, de solidarité. Sinon, tu verrais les ambulances et les corbillards sortir constamment des prisons. Ce n'est pas le cas. Il y a un équilibre qui se fait, avec une certaine dose de tolérance. Ça naît aussi d'une situation commune : tous sont écrasés par le même système. Plus tu compresses les gens en prison, plus ils deviennent solides, agglomérés et solidaires. Chacun a une histoire, qui renvoie à celle de l'autre. Quand tu es dans le fourgon et qu'on te met les chaînes aux pieds, il y a quelque chose qui se crée avec ceux qui sont en face de toi, dans cette même situation humiliante. [...] La prison est la matérialisation physique de l'enfermement extérieur. Mais c'est le dernier enfermement d'une chaîne. Le mec qui dort dans la rue avec son carton est un taulard. Il est peut-être plus misérable que le mec en prison. On nous fait passer pour des monstres. L'idée principale, c'est qu'on passe notre temps à se violer et à se sodomiser dans

les douches. Le cliché de base. Quand tu sors, les gens te voient comme un pervers. Le mec à qui tu demandes un emploi, il te regarde en pensant que tu t'es fait enculer sous la douche. Ta parole n'est plus crédible. Là aussi, le cliché te pousse à la récidive : personne ne veut de la réinsertion, puisque tu es déjà catalogué « monstre irrécupérable ». Regarde-moi : je suis un multirécidiviste. J'ai des papiers valables trois mois, avec marqué dessus : « N'autorise pas son titulaire à travailler ». Tu t'imagines ? On me dit, tu n'as pas le droit de bosser. Donc on me pousse à récidiver. Si je n'étais pas intelligent, si je n'étais pas en guérilla sociale via mon association, si je n'avais pas mon éditeur Rivages, comment je ferais ? Je finirais dans un carton, ou je deviendrais dangereux, ou je me laisserais pousser la barbe et j'irais voir mes frères musulmans en leur disant : « T'as vu ce qu'elle me fait, la France ? Je suis né ici et elle ne me laisse pas travailler, elle ne me donne pas de papiers, vengeons-nous. » D'une manière ou d'une autre, l'État aurait réussi à me recycler. Soit en taulard, soit en SDF, soit en islamiste, soit en fou dangereux. ”

Entretien, Article 11, 2008



“ Oui, c'est redondant, c'est chiant, *L'Envolée*, tous les vendredis « la prison c'est dur ». Comme dit El Shennawy¹ que je salue, plus on rend la prison épouvantable, plus l'État est content, parce qu'on fait peur aux braves gens qui vont pas bouger de peur d'y aller. Plus on dit que c'est épouvantable, plus on leur sert. C'est comme le grand mythe du viol en prison à une époque. Quand un gamin arrive pour la première fois en garde à vue, le flic lui dit : « Tu sais, il faut que

1. Après trente-huit années de prison et de bagarre, soutenu par sa compagne, Philippe El Shennawy est enfin sorti en janvier 2014. [NdE]

tu dénonces ton autre copain, sinon quand on va t'envoyer en prison, tu vas te faire violer. » Donc ça c'est des mythes qu'il faut casser. Les gens font ce qu'ils veulent, mais moi je préfère être debout en prison qu'à genoux dehors."

L'Envolée radio, 2007



Gamin

*À chasser les enfants
de leurs plus beaux rêves d'enfance,
nous les hébergeons
dans nos pires cauchemars d'adultes.*

Juste avant de mourir, Hafeed avait confié à un complice de L'Envolée un ensemble de textes. Cette nouvelle, restée inédite et sans doute inachevée, en faisait partie. Nous la livrons telle que nous l'avons reçue, si ce n'est quelques corrections d'usage.

UNE PILE DANS LE CŒUR

Janvier 2015

Aux hommes et aux femmes de Charlie Hebdo... ¡ No pasarán !

Le monde entier lui avait susurré aux tympans que l'autre était un dictateur, alors il avait prêté l'oreille et s'était renseigné comme tous les jeunes qui font des études. Lui justement aimait l'histoire et son cursus universitaire englobait le contemporain. Il avait généreusement tout ouvert, ses yeux, ses oreilles, son cœur... Tout, sauf sa bouche. Il s'était tu pour écouter et au-delà : Entendre ! parce qu'il savait ne pas savoir et que ses intuitions semblaient plus poétiques que politiques, plus utopistes que réalistes. Il voulait comprendre aussi, mais doucement, mot à mot, pas à pas... Ne rien brusquer. Il lisait, beaucoup et de tout : livres, journaux, blogs et Internet lui fournissait une matière première brute, de commentaires en stock et d'avis en packs... Un boire-et-manger d'opinions sociétales.

Toujours revenait le nom de l'autre : le Dictateur ! Lui, en tant que futur historien, fantasmaït l'assassinat d'Adolf Hitler... Ah, s'il avait eu l'âge à l'époque et s'il avait vécu dans ces périodes d'abominations ! Il se rêvait sauveur du monde, exécutant ce Nazi d'une bonne balle dans la tête

dès le début, et tant pis si un jury populaire – même composé en 1933 de Juifs, homosexuels, communistes, Tziganes, handicapés – l’aurait condamné à mort comme un petit Cassandre... Il aurait accepté la peine avec fierté, sans rien revendiquer de sa boule de cristal, de son marc de café, de son tirage de cartes... Il aurait juste su, égoïstement, à s’en réjouir jusqu’à la peine capitale, qu’il venait à lui tout seul de sauver le monde. Il aimait la vérité historique et pour lui, la vérité allait de pair, bras dessous, avec la justice ! Au moins l’idée de l’une et la pensée de l’autre. Il rêvait de la même manière qu’un étudiant en médecine se projette dans un futur proche où il découvrirait tous les vaccins contre tous les virus, microbes, maladies, de celui du sida à celui d’Ebola, via tous les cancers. La jeunesse est une religion, le rêve sa foi et son dieu la bonté de l’amour et de la fraternité avant que le vrai diable, le Temps, s’en mêle renvoyant tout cela dans l’enfer du réel, le purgatoire du concret, la torture des désillusions ! La jeunesse est ainsi, elle veut le bien puis, pour y arriver, se donne tant de mal qu’elle finit par s’engluier dans le pire des maux : le renoncement !

Il avait suivi les printemps arabes, réjoui de tout son cœur, s’était appuyé, mieux que sur une épaule amie, sur la joie des peuples, de la Commune de 1870 à la révolution prolétarienne allemande de 1919... Il était heureux de s’imaginer parrainé par ces deux magnifique marraines, Louise Michel l’Éternelle et Rosa Luxembourg l’Immortelle. Il en était là, lorsque le nom du dictateur résonna dans tous les pays du monde, juste un accent changeant... Bachar El Assad !

Ils avaient renversé Ben Ali, parti comme un chien avec son os ! Idem pour Moubarak prenant, en rat, la poudre d’escampette avec son bout de fromage... Kadhafi était resté chez lui, s’ensablant dans son ego, mais il reconnaissait au moins son courage d’être mort en soldat ou, du moins, sans avoir fui son pays la queue entre les jambes, un baluchon d’or et d’argent, de diamants et de dollars sur l’épaule. Il était mort sur place dans sa fierté orgueilleuse.

Mais celui-là ? Le Bachar dénoncé par tous et toutes ! Du président des États-Unis au moindre Européen ayant mandat jusqu'au plus petit élu local en charge de la voirie d'un même pas lieu-dit ! Par tous les médias, presse, radio, télévision et autres... Il y avait cru et encore plus en lisant, relisant, épluchant, étudiant cette chose incompréhensible à ses yeux, à sa tendresse, à sa naïveté : Franco était mort dans son lit alors qu'il avait fait de son pays le terrain d'expérimentation du nazisme. Hitler s'en était donné à cœur et feu de joie et pourtant... Franco manquait à l'appel des accusés sur les bancs d'infamie du tribunal pénal international de Nuremberg. Il y aurait eu pourtant sa place.

Lui, jeune étudiant de vingt ans, ne comprenait pas que l'Europe ait abandonné l'Espagne républicaine en dehors des quelques brigadistes qui avaient pris sur eux d'aller se battre en Catalogne et ailleurs dans une Espagne anarchiste. Il s'était mis à soupçonner les grandes puissances d'avoir préféré le fascisme à l'anarchie. Le premier payant mieux sur le temps ! Tout sauf elle : l'anarchie généreuse, partageuse, autonome... enfantine de beauté, humaine de puissance, belle de réalisations. [...] Cette anarchie que chient et conchient les dictatures torchées par les démocraties à grand coup de papier-monnaie.

Son cœur restait pur de toute idéologie, de tout parti, de toute école. Il n'était ni l'un ni l'autre, il n'était et ne représentait que lui-même... Un jeune homme étudiant, un peu amoureux d'une voisine et passionné de pureté.

Non, ses intentions n'étaient viciées par rien ni personne, ni gourou, ni maître à penser... Aucun manipulateur n'avait pénétré la dureté de son crâne, la lucidité de son esprit, la pureté de son cœur et la terrible souffrance d'homme de son âme ! Il souffrait au monde, mal à l'autre, mal à la vie et la sienne lui semblait dérisoire s'il n'agissait pas, s'il cautionnait par silence... non par impuissance mais tout bonnement... par lâcheté !

Alors, il régla ses dettes ou plutôt n'en laissa pas. Il offrit sa bibliothèque à sa petite sœur, dit et redit mille fois « je t'aime »

à sa mère, répété encore et encore mille fois « je t'aime » à son père. Salua d'accolades ses amis. Pardonna à ses ennemis, oh bien peu... Juste à celui qui avait séduit le corps et le cœur de la petite voisine.

Il fit tout ça et il partit pour la Syrie. Il ne sut pas en arrivant là-bas que le monde entier admettait s'être trompé et que le dictateur était un petit démon de pacotille en comparaison du grand Belzébuth enturbanné qui brigua sa place. Alors que la bobine venait de faire marche arrière toute, défilant à vitesse rapide le film de propagande, il n'en fut pas informé pour cause de cloisonnement, sorte de retraite pour trouver en soi les forces nécessaires au passage à l'acte quel qu'il soit. Bachar n'était plus un dictateur mais un barrage ! Que la Tunisie, l'Égypte, la Libye avaient été d'abominables malentendus, d'atroces quiproquos... La liberté prenait son quota de victimes pour étayer, avec des cadavres, les jolis murs de la démocratie... Que tous ces murs protecteurs se muaient en murs d'exécutions et de lamentations. Enfermaient les pauvres civils dans l'enfer clos des guerres civiles.

Il ne savait pas, car là-bas, en Syrie, on l'avait accueilli anonymement et on l'avait emmitouflé dans le silence de la clandestinité... Oui, oui, on allait bien sûr lui désigner le bourreau à abattre pour sauver le monde des hommes, l'univers de l'humanité, la galaxie de la paix... qu'il ne craigne rien ! Qu'il mange, dorme, boive et s'amuse avec ces nouveaux jouets que sont les armes. Oui, qu'il raconte aussi un peu son pays, sa culture, ses rites... Ah bon, un humoriste s'est fait le tirailleur africain d'un intellectuel fasciste ? Il est en première ligne sur scène. Ah oui, un écrivain-romancier souffre de mimétisme avec cet autre historique des années 30 et lui aussi veut écrire son voyage au bout de la saloperie ? Tiens, cet autre journaliste-chroniqueur qui se veut philosophe et qui dit qu'une religion va en bouffer une autre sous prétexte que des ouvriers et autres créent un P.I.F, Parti d'Immigration Française, qui serait, en fait, Parti Islamiste Fasciste... Ils ont du nez tous ces héritiers – lucioles et vers

luisants – des Lumières [...] et n'ont quasiment pas d'ampoules au creux des paumes !

Comme il est bizarre ton pays, on y parle beaucoup de combats politiques mais peu, sinon aucun, n'ont été au feu... Manifester ? Oh, nous ici, il y a longtemps que nous sommes une nation qu'on ne fait plus marcher [...] sur une Bastille encore à prendre ! Tu as bien fait de venir avec nous... N'oublie pas, les brigadistes chez nous sont des moudjahidines... Pas des djihadistes et toi, tu es espagnol, pas musulman... N'oublie pas ça... Un jour tu seras musulman si tu le veux, nous ne te forçons pas mais nous prierons pour toi demain. Oui, c'est pour demain ton lendemain qui chante l'appel à la prière. Tu ne peux pas revenir en arrière, là-bas, chez ce que tu crois être chez toi, ils t'ont déjà désigné traître et criminel, tes parents ont honte et tes amis te renient. Ils ne te comprennent pas, pensent que tu es devenu fou... Oui, la prison ou l'hôpital psychiatrique t'attendent. La piqûre et le mur !

Bachar El Assad ? Quel Bachar ? Quel Ben Ali ? Quel Moubarak ? Quel Kadhafi ? Quel Franco ? Quel Hitler... Ils n'existent pas ces fantômes, ce ne sont que des êtres de fumée, mirages que le vent de la Liberté pourrait, aurait, devrait balayer comme un rien, un grain de poussière mais il n'y a pas, plus de vent... Ou alors il a tourné en faveur de ceux qui les ont créés.

Ici, pauvre petit don Quichotte, il n'y a même plus un moulin si ce n'est celui à parlottes qui juge, condamne et tue ! De ne plus savoir pourquoi l'on vit, il faut bien savoir au moins pourquoi on meurt... C'est un savoir qu'on paie avec la seule valeur au monde, la plus grande des monnaies : l'Innocence !

Plutôt que de devenir historien, sois l'Histoire !

Regarde, écoute, entends-tu ton cœur qui, sous ta djellaba, cogne : BOUM BOUM BOUM BOUM... ?

Tu entends ? Aussi un autre bruit ? Ah bon... Lequel ?

TIC TAC TIC TAC

Ah, alors c'est qu'il est l'heure pour toi... Mon petit Charly.

Inédit, 2015



**aine-ami
public n°1**

*Pièce à l'étal du théâtre social,
de la guignolade médiatique, du cirque d'État
ou one man show pour acteur schizophrène
souffrant de dualité interne.*

Décor : le crâne vide d'un homme.

Accessoires : deux pensées contradictoires.

Costume : la nudité intellectuelle.

*Mise en scène : mise en chaîne d'usine
ou de prison ou de télévision.*

- Qui est l'ennemi public numéro 1 ?
- Le chômage ?
- Non.
- Le sida ? La peste ? La lèpre ? Les maladies orphelines ?
- Non ! Ce sont les marraines de nos téléthons, ces muses-là !
- La famine dans le monde ?
- Non. Celle-là nourrit plus de beau monde qu'elle n'en fait crever.
- La guerre ?
- Non. Je ne vous permets pas de médire de cette idée divine du génie humain qui a fait toutes nos grandes civilisations !
- La misère ?
- Non. Celle-ci est synonyme de justice puisque même le plus pauvre des plus pauvres est toujours assez riche pour trouver plus pauvre que lui.
- Putain de bordel à cul... Qui est l'ennemi public numéro 1 ? Nous cherchons le *number one*, celui qui fait vendre du papier presse ?
- Oui, oui.
- Celui qui fait qu'on pense à lui et non aux amis publics cités dans le listing interrogatif du début ?
- Voilà, voilà.
- Alors vous voulez dire... ceux qui mettent en danger le public social des bons braves honnêtes gens ?

- C'est ça !
- Ah, ceux dont on fait des films hollywoodiens qui remplissent les caisses d'argent alors que dans les fictions on les voit vider ces mêmes caisses ?
- Parfaitement !
- Vous voulez parler des assassins violeurs d'enfants ?
- Non ! Ceux-là sont des malades.
- De quoi ?
- D'avoir été nos cobayes et, d'ailleurs, de mémoire d'homme, jamais un tel criminel n'a été titré du noble titre morbide d'ennemi public numéro 1.
- Oh là là ! Vous ne parlez tout de même pas des gangsters du milieu ?
- Non, non, ceux-là sont souvent intérimaires de notre système social, ils ont même eu une ANPE qui s'appelait la Carlingue, puis le SAC, etc.
- Merde de merde ! Vous désignez les voleurs ?
- Parfaitement ! Vous avez mis dessus notre doigt accusateur !
- Comme Jacques Mesrine ?
- Oui, oui celui-là !
- Le peuple l'aimait bien celui-là !
- Jamais de nos vies !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!
- Mais pourtant dans un sondage *Paris Patch*, « le pet des mots, le rot des photos », distillateur d'aliénation, il a été je crois élu « homme de l'année » 1978 par les Français ?
- C'était de l'intox !
- Comme l'abbé Pierre et Cousteau ?
- Non, là c'était de l'info !
- Mais si ça avait été vrai, il aurait fallu grâcier Mesrine, même évadé, puisque le peuple français l'élisait « homme de l'année » et que la justice, qui l'avait condamné à vingt ans de QHS, est rendue au nom du peuple français. Mais, au fait, vous leur reprochez quoi, aux voleurs ?
- Le pire !
- De braquer des banques ?
- Même pas !

- De s'évader de vos prisons ?
- On s'en fout comme de l'an 40 !
- L'an 40 de la Seconde Guerre mondiale ?
- Ce 40 et les autres... Sauf le 40 des voleurs !
- Nom d'une bite chauve... Je pige pas votre haine des voleurs.
- Eh bien monsieur Ducon ! Je vais vous expliquer ! Ces enfoirés de voleurs sortent l'opinion publique de ses cauchemars désespérants de banalité dans lesquels l'hypnotisme politique l'a plongé et l'a fait rêver !
- Rêver de quoi ?
- De se faire voleurs comme eux !
- Et alors ?
- Et alors c'est la révolution !
- Ah, comme les terroristes ?
- Non, ça c'est des potes.
- Quoi ?
- Oui ! C'est des potes... qui veulent notre place comme l'ami veut ta femme. C'est rien ! Quand on ne peut pas la leur refuser, on leur en fait une petite et le tour est joué.
- Même les Basques ?
- Oui.
- Les Bretons ?
- Bientôt, s'ils cessent d'être têtus à vouloir parler breton, c'est dur à apprendre.
- Les Corses ?
- Longtemps que c'est fait.
- Mais ce sont vos ennemis...
- Adversaires seulement et pas publics. Ils veulent notre système et quand ils l'ont, on leur laisse le temps de l'améliorer pour que nous puissions le reprendre ensuite. Dès qu'ils nous ressemblent, on cesse les hostilités.
- Par la révolution ?
- Non ! Par le terrorisme.
- Et la révolution de 89 ?
- C'est le brouillon de celle de 17.
- Je parle de la France, pas de la Russie.

- Entre nous, il n'y a pas de frontières. Revenons au terrorisme...
- Mais ils tuent aussi avec les attentats.
- Ben, comme nous avec nos guerres.
- Mais ils font des bombes !
- Beaucoup moins dangereuses que nos lois.
- Alors l'ennemi public numéro 1 vous pouvez pas en faire un intérêt numéro 1.
- Ben si, mais ils veulent pas.
- Comment ça ? Trop de pureté ?
- Non, trop de connerie ! Ils veulent pas être des adultes responsables, ils ne désirent qu'une chose...
- Quoi ?
- Être des hommes.
- Hein ?
- Ouais ! Des hommes et pas des mannequins automatisés individualistes corporellement mais clones dans la tête.
- C'est affreux c'que vous dites.
- Z'êtes qui, vous...
- Ben un homme...
- Vous faites quoi ?
- Ben ma vie.
- C'est tout ?
- Euh... oui.
- Bougez pas de là, j'ai quelque chose pour vous.
- Quoi ? Un cadeau ?
- Mieux que ça ! Un boulot, un job, une vocation... Eh, les gars ! Amenez les flingues et les journalistes, j'en ai trouvé un nouveau...
- Un nouveau quoi ?
- Ennemi public numéro 1 !
- Attendez.
- Allez, en piste.
- Mais je ne veux pas frapper dans le public !
- Avec tout ce qu'on vient de se dire, croyez-moi, vous allez sacrément frapper l'esprit du public.

- Ça y est, j'ai compris...
- Trop tard, Ducon !

L'Envolée, n° 4, janvier 2002



**Juré
craché**

*Lorsque les jurés condamnent,
ils ne savent pas
qu'ils se condamnent
eux-mêmes en perspective.*

J'aurais bien voulu arriver dans le box des assises avec un costume décent mais ma garde-robe ne savait pas compter jusqu'à trente et un. C'est avec ma panoplie d'enfant sage, trouée par l'arrestation et recousue à la diable, que je posai mon cul sur le banc d'infamie. J'avais trois jours de procès, trois jours assis sur le bois à furoncle.

En vieux routier, la salle d'assises ne m'impressionna pas le moins du monde et, l'œil à niveau de visage, je me tournai vers les quarante-cinq jurés dont neuf devaient apprendre à me haïr sans le montrer.

Les jurés sont une espèce très étrange à observer. Au début, ne se connaissant pas, ils se jettent des regards de chats électriques. Puis ils se détendent au fil des jours et on peut les voir se faire des signes d'intelligence. Grâce à moi, ils deviennent amis dans le partage d'un secret qui les unira sur ma tombe à vif. Ils devaient s'offrir des petits cafés les uns aux autres et, rigolant, boire à ma santé un petit verre de rhum. Les moutons tiennent un loup et, sous leur laine, des estomacs dentés.

Le président commença à tirer les heureux gagnants. La tombola leur donnait des sueurs timides. L'un après l'autre, humble et soumis, ils passaient entre la défense et l'accusation et, le dos voûté, attendant la terrible condamnation d'un : « RÉ-CU-SÉ ! »

Ces affreux se sentaient coupables, peut-être de leurs sourires hypocrites, en franchissant le couloir du jugement.

L'épreuve passée, ils se rengorgeaient, se soûlaient et toutes leurs attitudes promettaient la vengeance pour avoir eu si peur d'être rejetés dans leur quotidien. On allait en faire des dieux... Ils étaient avides de genuflexions pour me mettre à genoux, mains jointes ; ils allaient être déçus. Installés de part et d'autre du président et de ses assesseurs, ils me condamnaient d'avance avec leurs yeux d'imbéciles sévères.

Les femmes avaient sorti leur robe à fleurs de dimanche de kermesse. Elles fleuraient l'âtre parfum en solde, les litres sous plastique griffés Monoprix. Les hommes avaient passé leur plus beau costume, bien noir, celui des enterrements et des mariages.

Ces hommes et ces femmes ressemblaient à tout sauf à des êtres humains libres.

Quand bien même l'un d'entre eux l'eût été, je ne l'aurais pas remarqué ni reconnu pour la bonne raison que je n'avais aucune référence pour distinguer un esclave d'un affranchi, un affranchi d'un homme libre : de toute ma vie, je n'en avais jamais rencontré un.

Les Forcenés, 1993



“ Un criminologue qui fait une théorie, qui la dépose, ça devient une vérité. Le criminologue qui vient derrière dément cette vérité-là tout en la confortant et en rajoutant la sienne. J'invite les détenus en prison à répondre quand on leur demande « vous êtes tombé pour quel crime ? » : « Je suis tombé pour statistiques. » Au lieu de dire braquage ou viol. ”

L'Envolée radio, 21 septembre 2001



“ Pour le 9 octobre¹, j'invite tous les détenus qui nous écoutent à écrire une demande de grâce présidentielle : « J'ai été condamné à mourir en prison, j'ai pas envie de me

1. Date anniversaire de la dite « abolition de la peine de mort ». [NdE]

pendre, j'ai pas envie de me trancher les veines aujourd'hui, veuillez me grâcier s'il vous plaît parce que la peine de mort est abolie. » En formule de politesse je propose : « Veuillez recevoir mon mépris le plus profond et ma haine la plus venimeuse. » "

L'Envolée radio, 28 septembre 2001

III

" Abolition de la peine de mort ? Non, on dit abolition de la guillotine. "

L'Envolée radio, 7 décembre 2001



*En France on n'assassine pas,
on bavure.*

La police à l'ancienne ? Ah, j'la connais bien, moi, la police à l'ancienne, et si vous voulez tout savoir, elle a rien, mais rien de rien de respectable. Une vraie saloperie que cette institution, mes ami(e)s, d'aussi loin qu'on la remonte et pour pas aller du côté des tagueurs de graffitis préhistoriques, on va commencer par cette merde de Vidocq, bagnard devenu chien de garde en détournant d'autres marlous de leur vocation première. Bref, les embryons viennent de là, donc du crime, même repentis, même rédemptés... Et c'en est devenu génétique, l'esprit criminel, chez les flics, d'ailleurs eux-mêmes le disent : « Les voyous et nous c'est quasi la même, presque du cousinage. »

La différence, Monsieur la petite salope, c'est l'impunité. Le voleur il mange ses dents cash. Toi ? Non ! [...] Je crois bien que j'aime pas les flics... ni à l'ancienne ni à la nouvelle. Faut être un drôle d'être humain pour entrer dans cette institution de dégueulasserie... Aucun homme ou femme digne de ce nom et qui se respecte ne devrait postuler là-dedans, même crevant la famine, borborygmes mentaux. Les temps ont changé ? Oui, oui... Demandez aux Kanaks ! Et aux cités de sensiblerie émotive ! En plus, il y en a des Juifs et des Arabes et des Noirs plein la basse-cour ! Mon dieu ! Z'ont pas pigé un truc... Enfin, ils ont compris un quèque chose, ces ploucs : ils croient en la justice de leur pays ! Moi aussi, comme tous les apatrides, j'y crois en la justice de mon bled !!

Un jardin à la cour, 2016



“ On va parler bavure et pour parler de ça, j’ai envie de faire une fiction. Il y a la réalité. Aux Mureaux et à Vitry, deux jeunes sont morts. Un au volant d’une voiture. Il aurait forcé un barrage et a pris une balle. Un autre est sorti d’une banque avec un pistolet en plastique, un jouet dans les mains donc. Deux enfants se sont fait tuer comme l’a dit Francine tout à l’heure, des homicides excusables, et ça s’appelle des bavures. Moi j’ai envie d’une fiction et la fiction, je vais vous la raconter. Il y a un gang de professionnels qui a attaqué une banque, ce n’était pas des enfants avec des jouets en plastique. En sortant de la banque, il y avait la police, malheureusement il y a eu un coup de feu donné par un des truands. Un des truands a abattu un des policiers et le gang a revendiqué en disant qu’ils étaient désolés, que leur collègue avait fait une sommation en disant : « Bouge pas connard, te fais pas tuer pour ta paye. » Le poulet a résisté et s’est fait tuer. Ils sont désolés et puis le gang a décidé de muter le tireur du coup de feu sur un faux trafic, faux papiers, machines à sous. Enfin, ce mec-là fera plus de hold-up pendant disons un ou deux ans. Il a été muté et le gang entier a condamné fermement la mort de ce policier. ”

L’Evolée radio, 4 janvier 2002



“ Un flic qui abat un jeune, qu’il soit maghrébin, français ou autre, c’est du domaine de l’impunité pour lui parce que, même s’il abat un jeune de banlieue qui est 100 % français, c’est pareil. Par rapport à la communauté qui se referme et qui défend son bout de gras et qui ne défend que sa cause, la jeune génération d’aujourd’hui ne veut pas faire l’effort que la génération d’hier a fait et qui ne sert à rien. Ça a été les gens qui aujourd’hui ont entre cinquante et soixante-dix ans, qui ont essayé de faire profil bas, de se soumettre, de

s'intégrer quelque part, ou alors même d'aller jusqu'à accepter le racisme. Les jeunes ont remarqué que ça ne fonctionnait pas, d'où aussi le regroupement communautaire. Moi je pense que quand on est attaqué, il faut faire un peu comme les Américains, les Français font, etc., faut appeler à la rescousse ses alliés, c'est ce qu'ils font eux, pourquoi nous on ne le ferait pas ? "

L'Envolée radio, 28 septembre 2001



“ Éric Blaise, c'est un mec qui a été buté en détention en même temps que le petit Bouna et le petit Zyed, ces deux petits qui sont morts de peur parce qu'ils se sont électrocutés en se cachant dans un transformateur électrique. Lui était plus vieux, il avait une trentaine. Il a été pris à la même période. On le met au placard, il arrive le vendredi, le dimanche il est mort. Il est passé par Fleury-Mérogis, D4 arrivant, mitard du D3 et entre-temps il a dû aller au D1. Et moi j'en veux aux types au placard. Les mecs auraient dû se rencarder. Mais il est toujours temps, c'est pas trop tard, la famille se bat et ils sont en train d'enterrer cette histoire. Mais on ne va pas la laisser se faire enterrer. Les types qui étaient au courant, le mec qui était en cellule avec Éric Blaise, ce gars-là devrait dire ce qu'il s'est passé, même s'il le dit à un mec qui le dit à un mec qui le dit à un mec¹... Même si au bout du compte ça devient une histoire qui arrive de bouche à oreille, il faut qu'elle atterrisse à *L'Envolée*, pour qu'elle atterrisse chez la famille Blaise, parce qu'il y a une mère qui est en train de pleurer. Une famille entière qui est en train de pleurer.

1. La famille Blaise s'est battue jusqu'au bout de la procédure – qui a duré plus de dix ans – sans jamais connaître la vérité sur les circonstances de la mort d'Éric. [NdE]

Eux, quand il leur arrive un problème, aux flics et tout ça, ils sont dans la rue en train de manifester, et ils nous sortent les mouchoirs. Quand ils font des perquisés et qu'ils nous prennent nos affaires, ils appellent ça un « butin de guerre ». Donc ça veut dire que c'est la guerre. Si quelqu'un tombe au combat, ils n'ont pas à pleurer. Il y a beaucoup de familles qui pleurent. Ils tuent des mômes. [...]

Ce qui doit s'arrêter, c'est qu'on prenne quelqu'un et qu'on le mette trois mois en prison. C'est pas une peine, ça. Ça sert à rien, ça va pas le réinsérer, ça va pas l'engager dans un emploi : en trois mois, il va pas apprendre un métier. C'est punitif, c'est de la méchanceté pure et gratuite. C'est ça le problème. Un mec qui a bu un coup et qui s'amuse à tirer avec un pistolet à billes, c'est-à-dire un jouet, sur des cannettes de bière, on l'arrête pas pour le foutre trois mois au placard et qu'il en sorte les pieds devant trois jours après. Moi, je viens de sortir de trois piges de placard, jamais un maton ne m'a manqué de respect, jamais un maton n'a levé la main sur moi. Jamais. Alors que pourtant je suis potentiellement dangereux pour eux ! Alors s'ils veulent s'en prendre à des lascars, qu'ils s'en prennent à des mecs comme nous ! Mais jamais ils s'en prennent à des mecs comme nous. Ils sont respectueux : « Bonjour, monsieur Benotman. Vous avez bien dormi, monsieur Benotman ? »... des fois j'avais honte ! "

L'Envolée radio, 2007



Salir la mémoire de la police française, c'est la décrasser de ses amnésies.

AHB



Photo pénal

Le président à l'inculpé :

– Ne jouez pas sur les mots !

L'inculpé au président :

*– Vous jouez bien sur les chiffres vous,
voire sur les nombres...*

Maison d'arrêt de Fresnes,
juillet 2005

Ce texte ne traite pas des crimes de sang.

Redonner l'étymologie et le sens du mot « victime » est une bonne chose, car, bien évidemment, les gens au pouvoir sont loin d'être des cons et savent exactement employer les mots et choisir leur vocabulaire. J'ai donc appris la racine latine de ce mot. Ayant l'esprit de contradiction je me suis, plutôt que sur le latin, penché sur le grec ancien, du fait que je me suis toujours posé la question des compétences – comme, par exemple, lorsque des politologues mettent le doigt pour dénoncer « la souffrance sociale » : je me demande si ce n'est pas là la compétence et le rôle d'un proctologue plutôt que d'un politologue ? Bref, ceci pour dire sans aucune forme de concurrence avec le latin, qu'en grec ancien le mot « victime » veut dire : « L'avoir dans le cul ! »

Bon, je vais essayer d'être sérieux.

Déjà, comment on a grossi les rangs des victimes en transformant des témoins d'actes violents en victimes. Avant, la sagesse populaire voulait qu'un témoin dise, de peur d'être emmerdé : « J'ai rien vu », même lorsqu'il était sur place. Par la grâce de la psychologie, ce témoin est devenu un traumatisé d'avoir vu une violence. Ce traumatisme qu'il subit lui est légalement expliqué, et le voilà très intéressé par cette pathologie qu'on lui découvre et qu'il ne soupçonnait pas lui-même. Du second rôle de témoin, le voilà promu premier rôle : victime. Oui, il était là, il a tout vu, oui, oui, depuis il n'en dort plus, il n'en branle plus une au boulot, il délaisse femme et enfants, il souffre. Alors ?

Ce témoin qui ne voulait pas se faire chier gratuitement chez les flics, chez le juge puis au procès durant des jours, le voilà

victime, et celle-là parle là où le témoin aurait fermé sa gueule. Premier pas vers la délation puis vers le profit : la reconnaissance.

Le couple : témoin-victime. Ce témoin devient aussi la béquille de la victime, celle qui a subi un préjudice. Cette victime doit répondre à des critères pour que la justice et la police lui donnent son statut. Elle ne doit pas être sympathique au point de comprendre ou de pardonner. Après le procès, elle peut faire comme le pape, pardonner à son agresseur, mais surtout pas avant le procès. Parce qu'au procès on a besoin, non de sa sympathie, mais de sa pitoyabilité.

Là, pardon d'inventer des mots, mais Oreste¹ oblige : Victime, victimable, victimiste. La victime qui est la proie d'un prédateur et qui, par chance, en réchappe et s'en sort vivante, arrive dans la grande sélection pour le loto pénal. Qu'est-ce à dire ? Elle a trois étapes : d'abord, prouver qu'elle peut prétendre au rôle de victime (deux ou trois coups de couteau dans le ventre suffisent), puis elle peut accéder au statut de victimable selon le degré de dommages subis. Jusqu'au procès, sa position est instable pour x raisons (vice de procédure, manque de preuves, et le pire pour la victime, même si elle est pour la peine de mort : le suicide avant procès de son agresseur... Là, elle devient folle de rage, la victime). Au procès donc, si tout se passe dans les formes, le tribunal lui accorde la fonction de victimiste selon le pourcentage d'intérêts perçus. Et là, on parle évidemment d'argent.

Le lien le plus proche pour la compréhension de tous est la notion d'héritage. On perd un proche, on pleure, on est triste, on en appelle à la justice ou à l'injustice de Dieu, qui, une fois encore, a pris le meilleur d'entre nous, et soudain, dans tout ce noir malheur, une lumière pour faire le deuil : au bout du tunnel, on va toucher des thunes ! La police l'a bien compris ; en tant que partie civile, elle ne dit pas : « Ce sont les risques

1. Oreste Scalzone, réfugié politique italien. [NdE]

du métier » avec fierté, mais : « J'ai subi un trauma » pour faire pitié. Elle arrondit ses fins de mois en tant que victimiste (comme on dirait RMiste). Le policier a d'autorité, grâce à sa fonction, le statut de victime éternelle, quoi qu'il arrive. Même lorsqu'il tue, le policier est victime, ne serait-ce que du trauma qu'il subit en tuant quelqu'un. Il ne dort plus, il ne mange plus, etc. Idem pour les militaires (trauma de la guerre du Golfe). Revenons à notre victime classique devenue victimiste après la première étape de victimable (ce qu'a été la gamine du RER qui avait fait croire à une agression antisémite avant d'être confondue).

La victimiste est souvent très étonnée le jour du procès où elle doit toucher les six numéros du loto pénal. Tout d'abord, on parle de cour d'assises, son avocat en partie civile réclame des années de prison contre le prévenu alors que le procureur vient de le faire. La victime ne comprend pas, elle est là pour le dédommagement, et en son nom, son avocat de partie civile plaide pour que son agresseur fasse un max de prison. Il ne dit pas un mot sur le pognon. La victime devient folle, elle a pourtant tout bien fait, elle a pleuré, tremblé, chargé l'accusé au point qu'elle se demande même s'il ne va pas choper la haine après elle. Bref, tout se fait en son nom, sauf qu'on ne parle toujours pas d'argent alors qu'elle a son ticket gagnant. Que se passe-t-il ? Eh bien, la victime en perd son latin et le grec ancien lui revient profondément. Eh oui, la cour d'assises, le président, les assesseurs et les jurés reviennent avec la condamnation, mais sans le dédommagement. La victimiste doit attendre encore. Si l'accusé a pris une peine entre cinq ans et perpétuité, il estime qu'il a eu son addition et qu'il va la payer bon gré mal gré, alors le procès au civil qui suit le procès au pénal, le condamné n'y est pas plus accessible qu'il n'est solvable, tant s'en faut. Il ricane même parfois. La victime ne pige plus : même le gars du box rigole. La victime est appelée à la barre, et là, il n'y a plus de jurés populaires pour gueuler et l'encourager d'un ton tonitruant : « Le-mil-lion ! Le-mil-lion ! » La justice n'est pas con, elle a renvoyé les jurés, et pour

les procès civils, il ne reste que la victime et les magistrats professionnels. Le président appelle la victime à la barre et lui dit grosso modo qu'ils ont mis vingt ans de prison au condamné grâce à elle et à cause d'elle. Que veut-elle de plus ? La victime tente timidement « le million ». Son avocat l'a restreint dans ses prétentions avec une proposition à 25 000 euros. L'avocat de la défense plaide l'insolvabilité de son client qui n'a pour les parties civiles que les 10 % sur les 100 euros mensuels que son client gagne en prison et qu'en plus il n'est pas solvable comme 95 % des prisonniers et qu'en fait les 25 000 euros ce sont les contribuables innocents qui vont les payer. La victime, du coup, se sent coupable. La victime, à ce moment, ne comprend pas que c'est son procès à elle que les deux avocats, défense et partie civile, le président et les assesseurs lui font. Ils la marchandent. C'est pourquoi les jurés sont priés de foutre le camp et de ne pas siéger au civil après la condamnation. Résultat : la victime se retrouve avec 1 000 ou 10 000 euros selon le pourcentage ou le degré du préjudice subi. La justice a été rendue, deux ou trois ans d'instruction, de la haine à ne plus savoir qu'en faire, une vie foutue et une victime qui n'a pas compris qu'il lui manquera toujours un numéro dans ce jeu truqué où elle mise sa vie. Elle retourne à sa vie sociale en espérant être la proie d'un autre prédateur ; après tout, 3 000 euros et la reconnaissance publique, c'est aussi bien que de passer à la télé. D'ailleurs, à *Ça se discute* de Delarue, ils ont passé une annonce : « Vous avez été victime d'un crime, venez nous raconter, soyez victime d'une escroquerie. »

Victimable et victimiste sont des orestines, comme on dit des lalalissades.

PS : Les victimes d'État, guerres, génocides, empoisonnements, etc., n'ont pas besoin de procès ni de faire le deuil – juste d'une cellule psychologique pour expliquer qu'elles ne sont pas des victimes mais des dommages collatéraux, ou alors, des victimes des circonstances... pas atténuantes.

L'Envolée, n° 14, juillet 2005



**M
A
gis
-rats**

*Rendre justice,
en voilà une expression parfaite :
la vomir ! la dégueuler !*

“ Quand en face on te dit : « On est d’accord avec vous », en fait, c’est la meilleure façon de censurer un discours. Quand on te dit : « On est complètement d’accord avec vous », et ben après, t’as plus qu’à fermer ta gueule. Car si on est complètement d’accord avec moi, après qu’est-ce que tu veux que je rajoute ? Ce que font les procureurs en cour d’assises, la première chose qu’ils font dans leur réquisitoire, c’est de plaider pour l’inculpé, en disant : « On sait qu’il a eu une enfance malheureuse, on sait ceci, on sait cela... » et ensuite quand l’avocat doit plaider, et ben l’avocat il a plus rien à dire. Le procureur a déjà tout dit. C’est la meilleure façon de censurer quelqu’un de dire : « Je suis d’accord avec toi mais... », c’est à partir du *mais* qu’il faut combattre. ”

L’Envolée radio, 12 octobre 2001



Maison d’arrêt de Fresnes,
octobre 2005

Aux papillons des QI avec ma fraternelle amitié

Nous qui sommes 24 h sur 24 dans nos cellules, il est peut-être temps que nous nous mettions tous ensemble à penser le monde plutôt que de patiner sur place dans la dénonciation de nos propres douleurs, de nos souffrances et de nos solitudes. Dedans, nous y sommes et nous n’y pouvons rien individuellement, alors peut-être faudrait-il que nous dépassions notre présent engluant en nous projetant non pas dans l’avenir, mais pour l’avenir ! La question n’est pas, plus, comment diminuer nos peines de prison en marchandant nos

libertés dans le jeu de hasard des remises de peine ou en minimisant notre lucidité, en devenant les croyants à genoux devant l'humanisme des juridictions, mais plutôt comment faire pour que le gosse qui naît au moment où j'écris ces lignes n'aille pas en prison dans douze ans, ou que la prison n'existe plus dans douze ans. Nous qui vivons l'incarcération aujourd'hui sommes une génération sacrifiée comme il y en a eu d'autres avant nous. La génération d'avant a lutté avec des morts à l'appui pour une prison réformée. Nous devons lutter pour une prison abolie. Les pouvoirs veulent notre peau et font tout pour que nous ne soyons pas dans une réflexion globale mais morcelée. Si nous nous reconnaissons comme une génération sacrifiée et si nous avons ce courage de regarder la réalité en face comme elle est, alors à quoi sert ce sacrifice ? A vivre, survivre dans une peine éliminatoire en nous leurrant d'un confort carcéral ?

C'est pour cela que je vous invite tous et toutes à penser ce putain de monde sans aucun complexe et à confronter les uns les autres vos idées, qu'elles soient sociologiques ou philosophiques. Dans un précédent courrier, je dénonçais les neu-neus cucus concons du CNRS (Centre national de la recherche scientifique), alors n'hésitez pas à renvoyer vous aussi la réflexion des professionnels du bla-bla à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter, à savoir couchée au pied du trône des puissants. Nous ne sommes les éminences grises de personne et nous avons une intelligence hors scolarité puisée dans la vie elle-même. Faites part de vos pensées et réflexions, analyses et développements avec le droit à la connerie. Puisqu'ils nous prennent pour des cons, servons-nous de ce qu'ils croient être notre connerie. Mettons les évidences sur la table et reprenons à zéro les systèmes de valeurs. Nous avons contre nous des savoirs étudiantins et, lorsque l'on creuse un peu leur intellect, on arrive très vite à des néants personnels. Eh oui, ils ont rempli leurs vides intérieurs en se gavant d'études et de diplômes. En cas de crise, ils sont comme du bétail qui en appelle à la Civilisation, la

même qui les conduit comme des moutons à l'abattoir. Exemple d'archi-sur-diplômé au chômage et paumé d'incompréhension. Guerres, archi-méga-diplômé dans une tranchée avec dans la tronche – avant un obus – « Mais qu'est-ce que je fous », etc.

Et lorsqu'il est jeune et médiatisé dans un mouvement politique du genre lycéen, il file se faire mettre moralement par le plus obscène des journaloux-animateurs minables à la Fogiel et Cie !

Nous avons une qualité que les scientifiques ont reconnue, nous sommes durs à la souffrance ! Alors qu'attendons-nous pour serrer nos dents, nos fesses et nos poings en nous mettant debout face à eux ? Je ne demande pas qu'on aille au casse-pipe, mais, pour la première étape, que nous nous décomplexions ! Déjà, ôter le pouvoir de crédit aveugle donné à nos défenseurs. Qu'ils soient nos traducteurs à la rigueur, mais pas nos ventriloques. L'avocat a deux rôles, parler pour nous et nous défendre !

Pourquoi la première chose ?

Eh bien, pour que nous ne puissions pas parler directement aux jurés, il nous interprète parce que les magistrats ne veulent pas que la chienlit que nous sommes à leurs yeux et à leurs oreilles leur cause d'égal à égal ! D'homme à homme. La seconde, nous défendre afin que nous n'attaquions pas ! Un exemple tout simple, l'interrogatoire de cour d'assises. Toutes leurs questions sont affirmatives, rarement interrogatives, ce qui fait que nous répondons par oui ou par non et que la parole nous est retirée de suite, soit par la question suivante, soit par un « nous verrons plus tard », et ce plus tard est ruminé ensuite dans le regret au fin fond de nos cellules à coups de « J'aurais dû ». Aux assises, dans une fourchette de six mois à trois ans, la peine est fixée d'avance, on le sait et ils le savent et ils nous demandent de miser sur ce pourcentage de produit gratuit, échantillon ou réduction entre six mois et trois ans. C'est dans cette fourchette qu'ils testent notre liberté de parole ou notre autocensure par la

soumission. Combien de fois ai-je entendu un condamné joyeux d'avoir pris trois ans quand l'avocat général en requerrait douze. Vous avez pigé ? Votre contentement est le signe de votre soumission, l'arroseur est arrosé mais au sperme de proc ! Idem dans le cas contraire, réquisitoire de neuf et peine de douze. C'est le même système puisqu'on revient avec un sentiment d'injustice adouci par la comptabilité des grâces : trois ans ! La soumission que nous n'avons pas eue dans le box, ou alors que nous avons mal « jouée », se jouera intra-muros dans la prison.

Avant ils coupaient des têtes, aujourd'hui ils s'en prennent directement à nos cerveaux et, pour ceux qui ont des lacunes en anatomie, je signale que le cerveau est dans la boîte crânienne, donc la tête ! Décapités par décervellement !

Comment retourner la situation, ou plutôt changer la règle – qui n'est pas un jeu ! À ma naissance, je n'ai pas demandé à tirer toutes les cartes de la misère sociale pour faire mumuse à la révolte !

C'est à l'instruction qu'il faut semer ce qui poussera au procès. Je m'explique, et pardonnez-moi de tomber dans le cas personnel. Lors de la GAV (garde à vue) avec toutes les preuves contre moi, j'ai nié calmement durant deux jours et j'ai avoué une demi-heure avant la fin de la GAV. Hors ma déclaration disant : « Je reconnais les faits et ne conteste en rien la version des témoins », il n'y a rien, car il était trop tard pour entrer dans le détail du passage à l'acte, et j'arrive chez la juge avec des aveux pour ne pas me la mettre à dos et à charge. Sur le pourquoi : « C'était la récidive ou la clochardisation », et sur mes deux jours de dénégations : « J'ai fait un blocage psychologique et je n'arrivais pas à me reconnaître moi-même. » Dénier classique et démontrable puisque ce ne sont pas les faits que je ne reconnais pas mais ma personne. À l'instruction, je suis dans la même démarche avec un plus. Je dis à la juge-instructeur que je ne peux argumenter ma défense en répondant à ses questions dans son bureau hors des trois réponses sus-citées car, répondant

à ses questions, je ferais d'elle et malgré elle un magistrat partial ! À toutes ses questions je donne la même réponse. Je ne refuse donc pas de répondre, je me réfugie derrière ma défense en reportant ma réponse pour le jour de la plaidoirie au procès. Évidemment, la juge demande pourquoi son instruction classique ferait d'elle un juge partial. Là, pas de réponse autre que : « Mon avocat répondra à cette question dans sa plaidoirie. » Idem le jour du procès, casser le questionnement affirmatif du président par la même réponse : « Mon avocat répondra à cette question tout à l'heure dans sa plaidoirie. »

Ce que je n'explique pas à la juge sur la partialité et l'impartialité, je l'explique à mon avocat et, bien évidemment, à vous.

Pourquoi le juge instructeur cherche à récolter le plus de choses possibles sur votre personnalité, vos actes, votre démarche et votre état d'esprit ? La réponse est simple : pour que l'avocat général ait tous les éléments en sa possession pour son réquisitoire et ces éléments sont forcément ceux dont la défense va se servir pour étayer sa plaidoirie. Vous donnez tout au juge d'instruction. Le procureur le reprend dans son réquisitoire pour tout démonter. Vous répondez au président, à la totalité de ses questions, puis le procureur reprend tout idem pour le démonter et, hyper important, le procureur parle en premier aux jurés ! Alors ? Eh bien, le juge stocke les infos une fois, le président vous les fait préciser une deuxième fois. L'avocat général les démonte ou les avance (ils s'amuse souvent à faire une caricature de la plaidoirie programmée de la défense) en les répétant une troisième fois et enfin, lorsque votre avocat plaide il reprend les propos une quatrième fois et les jurés, au bout de deux jours, se disent : « Ça va, on a déjà entendu tout ça trois fois » et ils n'écoutent plus l'avocat qui ne peut sortir de son chapeau que les lapins exhibés depuis deux jours voire plus car la partie civile ressert le discours. Tandis que lorsqu'on ne dit que le strict nécessaire en radotant les quatre phrases clefs

– « Mon avocat répondra à cette question tout à l’heure dans sa plaidoirie », « C’était la récidive ou la clochardisation », « J’ai fait un blocage psychologique et je n’arrivais pas à me reconnaître moi-même », « Je reconnais les faits et ne conteste en rien la version des témoins » – l’avocat général ne sait pas ce que va plaider l’avocat, alors il suppose une défense classique et misérabiliste. Là, lorsque l’avocat plaide, il les attrape où on ne l’attend pas et pour les jurés ce sera tout neuf et pas le moins du monde réchauffé. L’avocat parle en dernier, et ensuite le prévenu ! Procès terminé et personne ne connaît vos arguments pour les détourner ou les galvauder. Même pas un procès de rupture. Pas de scandale !

La partialité du juge tient donc dans le fait qu’en répondant à ses questions sur le fond et la forme, elle lèse la défense qui parle en dernier et favorise le ministère public qui prend la parole en premier en sachant déjà ce que va dire la défense. Résultat : Partialité du juge d’instruction et du président de la cour qui, je répète, favorise l’attaque en lésant la défense.

Et de cela, y’en a marre ! Marre de la fausse courtoisie, du faux intérêt du juge d’instruction qui vous dit avec son esprit compréhensif et son attention tendue en piège à loup : « Racontez-moi donc comme vous avez souffert dans votre vie et pourquoi et par qui et comment ? Alors vos actes, c’était donc pour cela et cela, n’est-ce pas ? »

C’est pour cela que je vous invite à la dissection de leur manière d’être, car comme l’a dit un grand psychologue dont je tairai le nom par modestie et pudeur : « Pour savoir ce que l’autre en face a dans le ventre, y’a que l’autopsie ! »

Je reviens à nos complexes et qualités primaires, je m’inclus bien évidemment !

Aujourd’hui, lorsque les flics attrapent un mec qui ne balance pas, ils le regardent comme s’il s’agissait d’un martien ou d’un dinosaure ou du dernier des abrutis, puisqu’aujourd’hui l’indic est salarié et bientôt syndiqué. À une autre époque, Caligula avait fait torturer un voleur

qui refusait d'avouer et de dénoncer son complice, je vous laisse imaginer ce qu'était la garde à vue romaine avec la bénédiction de Caligula – qui est au pouvoir ce que Sarko serait à un étron usiné par un anus canin (serait car le conditionnel ne laisse pas prise à la diffamation). Le voleur n'a pas parlé sous la torture. Caligula l'a libéré en lui donnant son poids en or. Voilà où sont nos valeurs à nous. Non pas citoyen-mouchard mais marginal têtu, orgueilleux, con peut-être, mais terriblement fier. Lorsque nous n'osons pas dénoncer « la torture » subie de la part de l'AP (surtout lorsqu'elle touche à la susceptibilité de nos rectums voyoucratiques), c'est cela qui fait blocage alors, psychorigide pour psychorigide, autant en faire un atout et une qualité. Ou alors nous sommes, moi inclus, cons et lâches, et là, même pas la peine de relever la tête pour faire coincoin dedans et blabla dehors, nous méritons ce qui nous arrive car nous aurions alors des mentalités de perdants, et au-delà, de soumis. Je sais que c'est facile de dire ça, mais que disons-nous dans nos colères impuissantes ? Nous ne disons pas : « Oui Monsieur. Merci Monsieur. » Nous disons, et quel qu'en soit le prix à payer en mitard ou autres : « Va te faire ... ! » « Je t'emm... ! »

Maintenant, ne nous trompons pas, ce n'est pas aux matons qu'il faut dire ça, car qu'est-ce qu'un maton, sinon un vendu du prolétariat qui a choisi d'opprimer un autre enfant du prolétariat pour bouffer ? D'ailleurs, quand l'un d'eux m'agace, je le regarde dans les yeux et lui dis avec beaucoup de pitié : « Ah là là, je comprends, c'était dur, hein, tous les jours, d'aller pleurer à l'ANPE ! » Neuf fois sur dix, il baisse la tête en ronchonnant. Quand il ne la baisse pas, c'est qu'il a passé l'examen dont les questions ont été baissées en dessous du seuil de pauvreté intellectuelle et, dans ce cas, il n'a pas saisi mon allusion à l'ANPE et, en fait, il est un douanier à la Fernand Raynaud ! Bref, nos ennemis sont bel et bien les magistrats qui nous envoient dans les geôles alors qu'ils savent pertinemment

que nous avons raison de refuser l'esclavagisme social en allant voler les sousous qu'ils cachent dans les banques. Quand un magistrat me dit que les sans-papiers n'attaquent pas les banques, que dit-il ? Il me dit simplement qu'il aurait préféré que je bosse au noir (un délit) plutôt que d'aller voler 3,50 euros dans une banque ; et quel travail me propose-t-il en sous-entendu ? Pardi, venir chez lui faire le domestique ! Jadis, ils avaient tous une bonne étrangère afin qu'elle n'entende pas ni ne comprenne les conversations à la table d'hôte du maître de maison. Le seul droit, faveur, que les pauvres avaient, restait celui de lécher Madame et de sucer Monsieur. J'invite à mordre dans le vif du sujet !

Ces « biiiiip » de la justice disent que la prison est l'école du crime ? Eh bien, donnons-leur raison et créons une Université Marginale ; malgré la disparition des « Maîtres Voleurs », faisons des temps de peine nos propres constructions intellectuelles qui, d'outils, deviendront fatalement des armes. Quant aux prisonniers estudiantins ? Cessez de citer les textes et pondez-nous vos propres créations, citations et réflexions. Platon et consorts n'ont pas pensé le monde pour nous mais pour ceux qui nous gouvernent ! La culture est bonne pour *Question pour un champion* ou pour *Qui veut gagner des millions*. Nous, c'est à *Question de vie ou de mort* que nous sommes confrontés et nos adversaires sont des ennemis qui veulent nous voir crever !

Celui qui parle de la prison doit pouvoir parler du handicap, celui qui parle du handicap, de la maltraitance, et ainsi de suite, le féministe doit parler de l'homosexualité, etc. Revenir à l'enfermement, car nos libérations ne sont que des transferts en semi-liberté !

Salut à tous et toutes. Hommes, Femmes, Enfants, Transexuel(le)s incarcérés. *Credo quia absurdum.*

Hafed

PS : Merci de votre écoute, et si certains de mes propos ont choqué, dites-vous bien que je me compte en premier « bon pour la critique ».

L'Envolée, n° 15, octobre 2005

oiseau

*Quand le nid est fini
l'oiseau est mort !!!*

Maison d'arrêt de Fresnes,
juillet 2005

À Cesare Battisti

Très chers ami(e)s,

Mettez un homme en prison, il en sortira toujours... quelque chose... de bon ? Oui, puisque vous êtes là, et je vous en remercie tous et toutes.

Que vous dire ? Sinon tenter de vous expliquer la simplicité de ce qui m'est arrivé.

Certains de mes ami(e)s ont été surpris, peiné, choqué par ma récidive, mais aucun n'a été déçu puisque la déception porte en elle un jugement, et l'amitié ne juge pas. Il y a eu des questions comme : « Il est con ou quoi ? Souffrirait-il du syndrome de Stockholm au point d'aimer la prison ? Est-il fou ? Il aurait pu prendre des précautions, non ? » Toutes ces questions sont légitimes si on les résume à celle-ci, paradoxe absurde : serait-il fondamentalement honnête ? Au point que son mépris des cagoules, des masques, des salles de conseils et de délibérés, des ministères et des confessionnels... l'écoeure ?

C'est là-dedans que s'inscrit non pas ma récidive, mais ma continuité. Ma présence en prison est une façon radicale de dire non. Lorsque je suis sorti de prison, on ne m'a pas demandé d'être réinsérable mais d'être recyclable. On m'a demandé aussi d'aller mendier un temps d'identité à la préfecture de police.

Pour adoucir ce dressage on m'a titré du statut d'écrivain. Écrivain ? Drôle de mot. J'ai essayé, mais j'ai rencontré des TTS (Thénardiens du Théâtre Social) avec 400 000 francs à la clef pour mettre sur scène des pauvres capturés dans la grande réserve de la misère sociale...

Des pauvres bénévoles.

J'ai dit non. Pas parce que je suis écrivain mais parce que je me suis heureusement souvenu que j'étais un voleur et non un voyou. La différence ? Un grand sociologue dont je tairai le nom par modestie et par pudeur a dit : « Les voyous autodidactes qui n'ont pas fait l'ENA ont des ambitions bourgeoises alors que les voleurs n'ont que des rêves d'enfant. »

Et à propos d'enfant, je me souviens de ce jour du mois de mai 1967 où, me promenant avec mon père, j'écoutais le brave homme me donner des conseils d'existence. Déjà à l'époque, je savais que c'est l'état d'esprit qui donne la vision du monde. Papa donc me montra un oiseau dont le bec s'ornait d'une brindille. Il lâcha, parole du code pénal, ce proverbe : « Petit à petit l'oiseau fait son nid... » Moi, ébahi par cette révélation, je répondis plein d'admiration : « Sauf le coucou. » Mon père hurla derechef : « Petit à petit l'oiseau fait son nid... » Je hurlai de plus belle : « Quand le nid est fini l'oiseau est mort !!! » De ce temps date mon amour pour les coucous, les pies et les frégates.

Comme chez tous les êtres humains, le rêve de « voler » se fit en moi. Je me sentis pousser des ailes, un bec et des serres rien que d'évoquer le mot « rapace ». Plus tard me viendrait la tendresse pour les pigeons et les faisans. Je me voyais même plus tard travailler, exerçant ce beau métier de... de ? Hum... de : dentiste ! ... pour les poules. J'acceptai même l'idée de faire l'autruche en faisant mienne la maxime d'un grand philosophe, dont je tairai le nom par pudeur et par modestie, qui conseille ceci : « Quand tu fais l'autruche, pense à protéger ton cul. »

Enfin, aujourd'hui l'oiseau est en cage et que me reste-t-il, sinon ma voix ?

J'imagine bien que parmi vous certains, ne me connaissant ni de Rachid ni de Zorla, doivent se dire : « Pourquoi filer du fric à cet enfoiré de pilleur de banques ? » Je te répondrai ceci, mon frère, en vérité : « Et pourquoi pas ? » Quand je pense aux 760 millions de dollars que vous allez payer pour

le Crédit lyonnais... Ne vous ai-je pas vengés un peu ? Oui, mes frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, frères et sœurs adoptives, il est temps que je pense à penser une nouvelle pensée en y réfléchissant bien !

Non ce n'est pas de la langue de bois. Je ne me risquerais pas à la langue de bois alors que je sais que vous avez les oreilles en taille-crayon ! Ne croyez pas que je commence ici une future carrière de gourou ! Nenni, nenni ! Il me faut juste un ordinateur (nous verrons ensemble le mois prochain pour l'imprimante).

Et pourquoi donc ? Pour écrire un épisode de *Navarro* ? Non ! De *Julie Lescaut* ? Non !

Pour vous écrire des livres afin de reprendre le flambeau des anciens.

Bien sûr, je ne suis pas Genet, ni Verlaine, ni Sade, ni... ni, mais... je suis un être humain. N'ai-je pas deux bras, deux jambes, deux yeux, deux narines, deux testicules ?

Oui, certains jaloux se disent qu'il a tout en double et c'est souvent le reproche qu'on me fait... Mais blague à part, n'a-t-on pas le droit à un nardin'ateur ? Une imprimante ? Un scanner ? Et une petite rente mensuelle pour l'encre et le papier ? Hein ? J'ouïs des protestations ? Je conclurai sur les mots de Fernandel qui donna cette réplique dans je ne sais plus quel film où il escroquait autrui : « Enfin, pour avoir de l'argent ? Il faut bien le prendre à quelqu'un ! »

Hafed emprisonné, Hafed martyrisé,
Hafed assoiffé, mais un jour, Hafed libéré.

L'Envolée, n°14, juillet 2005



*Mieux vaut se branler à mort au zoo
que se faire traire à vie à la ferme.*

Maison d'arrêt de Fresnes,
septembre 2005

Un petit clin d'œil à propos de l'islamisation : l'AP avait programmé XXL (une chaîne de cul), et au bout d'un mois, elle s'est arrêtée pour revenir sur MTV (zique) parce que les prisonniers islamistes se sont plaints auprès de la direction pour cette infamie cathodique. Les pauvres appuyaient involontairement sur les n^{os} 1 et 3 et tombaient dessus à partir de minuit. Ce qui est choquant là-dedans, c'est que l'AP plie à une pression islamiste, et que les islamistes sont prêts à collaborer avec l'AP au nom de leur morale ! Échange de bons procédés. Les deux finiront par l'avoir dans le c...

Dans les années 1980, c'étaient les prisonniers pour mœurs qui s'étaient plaints sous prétexte que ça foutait leur psychothérapie en l'air. Surtout, ils souhaitaient que ça soit mis dans leur dossier qu'ils avaient manifesté contre l'abomination qu'est la pornographie... Moi ? Ma parole, quand ça s'est arrêté, ça m'a sauvé la vie... Je perdais deux kilos tous les soirs ! Je me transformais en derrick non-stop, et mes ressources naturelles ne sont pas éternelles, nom d'une bite !

Hafed

L'Envolée, n° 15, octobre 2005



“ Je vais je te dire que, quand tu cantines un livre de cul le lundi et que tu le reçois que le samedi tout collé, disons froissé, c'est quand même désagréable. Quand tu vois le maton du 1^{er} étage qui monte en courant au 4^e en disant :

« Ouh là là, faut que je lui donne avant la fermeture des portes parce qu'il va me faire un procès administratif », eh ben, c'est quand même un peu embêtant. ”

L'Envolée radio, 28 décembre 2002



“ J’ai connu la prison très jeune, de dix-huit à vingt-quatre, vingt-cinq ans, et ensuite à la trentaine. Le premier manque, qu’il soit affectif ou sexuel, a été pour mon jeune âge tellement difficile que quand je suis retombé à trente ans, j’ai tout refusé. C’est-à-dire que, puisque dans les prisons il n’y a pas de femme, puisque je ne suis pas homosexuel, pas encore, j’ai pris une décision qui était simple comme tout, qui était de rompre tout contact avec les femmes. Ça a été jusqu’à ma mère, mes sœurs. Pas de parloir. Je ne veux pas que la femme de l’extérieur rentre dans la prison. Pas de contact féminin. On reste entre hommes. Et ça, ça vient des dégâts causés sur la première peine de dix-huit à vingt-cinq ans.

J’ai mémoire des parloirs hygiaphones. Quand, en 82, ils ont été ôtés et que je me suis retrouvé face à ma famille sans la vitre, je ne supportais pas qu’ils me touchent. À l’époque, je leur disais : « Arrêtez de me toucher la poire. » Donc ça veut dire que le blindage devient tel physiquement qu’après tu t’endurcis affreusement et t’es plus dans le tactile. Même si c’est toi qui touches l’autre, t’as plus les mêmes émotions. Et quand on me parle de jeux amoureux, j’en suis encore parfois à me demander ce que les gens ont à se secouer les uns dans les autres. Mais voilà, je me soigne. ”

L'Envolée radio, 28 décembre 2002



D'un organe de plaisir et de vie, la prison fait un objet de torture et de mort... À refuser la castration, j'avais arraché de mon ventre tout désir. Je n'étais plus qu'un fantôme. Il m'a toujours paru drôle que le ministère de la culture ouvre ses frigos afin de payer des intervenants extérieurs pour culturiser par des spectacles, des ateliers dessin-sculpture-écriture-théâtre...

Des blablas thérapeutiques que la population pénale cautionne par peur de l'ennui pour certains, pour sentir la liberté venue du dehors pour d'autres. Pour écouter la voix d'une femme pour la plupart, lorsque l'intervenante en est une. Et le pire : pour porter un nouveau masque cultivé...

Nous remplir le cerveau, nous alléger par le plaisir de faire quelque chose de notre merde, nous ouvrir l'esprit et surtout nous ouvrir les poings, enfin toutes ces bonnes choses dont les artistes discuteront à la télévision ou au cours de colloques coliques en parlant de cet interdit du plaisir qui sévit derrière les murs mais que les détenus prennent tout de même en s'évadant de leur condition pour atteindre le nirvana de la pensée. Pour moi, mon cerveau est lié directement à ma queue ; si l'un est prisonnier, castré, l'autre ne peut plus, ne veut plus vivre. Dans mes nuits de sueur, dans mes fièvres spermées, je crois que j'aurais étranglé Victor Hugo en lui entourant sa quéquette autour du cou pour avoir, une seconde, un entretien hautement philosophique et culturel avec la plus conne, la plus moche mais la plus salope des actrices du X américain.

À ma décharge, je crois que Victor Hugo ne m'en aurait pas voulu...

Les Forcenés, 1993



“ Moi, la culture en prison, pour des raisons très perso et puis politiques, c’est quelque chose que je ne cautionnais pas, parce que l’administration pénitentiaire et le ministère de la justice se servent toujours de la culture pour présenter la prison en disant : « Voyez, ils font de la guitare, ils font du théâtre, ils font des ateliers d’écriture », mais sur huit cents prisonniers, il y en a vingt qui participent à ça, et les autres... crèvent, quoi. Sauf cette fois-là, où Virginie, qui est une femme, vient dans une prison d’hommes et dit qu’elle va faire un atelier d’écriture érotique. Là, je me fais : « Elle en a. » (Je parle des ovaires, bien sûr.) Alors là, je vais soutenir l’atelier, parce que l’administration pénitentiaire a voulu le bloquer ; comme elle est arrivée en tant qu’écrivain par le ministère de la culture, ils n’avaient pas fait attention au thème, le thème de la littérature érotique. ”

Entretien, Rencontre Cinéma de Pézenas, 2013



douvre
-feu

*Bleu de peur, blanc d'angoisse
et rouge de crainte.*

Maison d'arrêt de Fresnes,
février 2006

*Aux jeunes prisonniers politiques
des maisons d'arrêt françaises,
elles-mêmes en banlieue¹...*

« (de) l'être à l'autre tous les enfants sont des prisonniers politiques »

Jean-Luc Godard

Salut et Honneur,

Il m'importe peu d'être algérien ou autre, mais je ne me fous pas des hommes, femmes et enfants morts sous diverses tortures pour que je sois aujourd'hui algérien. Ils m'ont fait un cadeau de vie que je garde en moi, même si je n'en use pas à l'extérieur pour une revendication revancharde ou misérabiliste dans une dénonciation post-coloniale ; il y a eu guerre et ils l'ont perdue, point barre. Les Algériens savaient être les plus faibles, et ce fut leur force contre ceux qui se croyaient les plus puissants.

Se pose aujourd'hui la question de qui je suis pour la France ? Ce que je suis pour la France, voilà quarante-cinq ans que je le sais : un BBCR (bicot-bougnoule-crouille-raton) ! Je vais donc m'attacher à ce « qui ». Et pour cela, parlons des autres.

Tout d'abord, les harkis. J'ai regardé la carte de France, je n'ai pas trouvé un seul bled qui s'appelle Harkizy ou Harkizia ou

1. Adresse aux jeunes incarcérés suite aux émeutes de 2005 consécutives à la mort de Zyed et Bouna. De la fin octobre à la mi-novembre 2005, 2 921 personnes – dont un tiers de mineurs – sont interpellées dans le cadre des émeutes en banlieue ; 600 environ sont incarcérées. [NdE]

Harki-Plage ou encore Ville-harkis. Il n'y a pas plus de région que de province sous cette appellation où habiteraient des Harkisois et Harkisoises. Les harkis, donc, n'existent pas en France – ou plutôt ne devraient pas exister, puisqu'ils sont français, paraît-il. Pourquoi ont-ils gardé, eux, leurs enfants et petits-enfants, cette appellation très contrôlée qui est en fait le nom d'un corps d'armée parallèle ?

Qu'en Algérie, on les appelle encore aujourd'hui des harkis, c'est recevable, compréhensible d'une mémoire en souffrance, encore traumatisée – mais en France ? Il est intéressant de voir que ce groupe de personnes n'a toujours pas été intégré alors qu'on sait que ce que l'État appelle le prix du sang vaut droit du sang. Si cette population parquée, honnie, haïe n'a pas été intégrée... Pourquoi la population d'origine immigrée le serait-elle ?

À qui peut-on faire croire qu'il a été un jour souhaité par l'État d'intégrer, là où le seul but était l'exploitation totale des individus puis leur rejet définitif au cas où ils ne seraient pas recyclables économiquement, comme les anciens combattants coloniaux de 14-18 dont la retraite est plus qu'une honte à l'homme : une insulte à la vie. Tous les médias ont claironné, la larme à l'œil, qu'il restait 6 poilus survivants... En France ! Ailleurs, Maghreb, Asie, Afrique ?... Qu'est-ce qu'on en a à foutre !

Il a fallu cinquante ans à l'État pour désintégrer Papon, le renier – et encore, avec une douceur et une tendresse proche d'un accompagnement filial pour un parent en fin de vie dont on souhaite hériter.

C'est cela qui me fait me poser la question du qui je suis pour la France. La réponse devient de plus en plus claire : un enfant illégitime revendiquant un droit d'héritage contre un enfant légitime. Je suis donc pour la France : un bâtard, et chacun comprendra bien que je ne parle pas de papa-maman, mais de symbole.

La société française n'ayant pas intégré les harkis prouve irréfutablement qu'elle ne compte pas intégrer une communauté

globalement, juste des individus dont le reniement est gage d'assimilation et de collaboration pour faire un barrage critique et autocritique au groupe afin de le filtrer un à un, pour ne retenir que ceux qui font allégeance dans un prosélytisme de reconnaissance sociale envers la générosité, non pas du pays, mais de l'État.

Je viens de comprendre aussi que je suis un enfant de la guerre, puisque né en 1960, et que j'en ai subi les séquelles du fait de n'avoir ni grands-parents, ni oncles, ni tantes, ni cousins-cousines. Des parents donc à la merci de l'immigration, sans autre choix que de venir en France en tant que butin de guerre, prise de guerre. Mon père, recensé père de famille – deux enfants – devant faire le choix entre l'Indochine ou venir seul en France pour la reconstruction. Des rafles se faisaient dans les villages pour incorporer de force tout célibataire sans enfants qui pourrait, chair à canon, se battre en Indochine. Les pères de famille pouvant venir trimer en France seuls afin de reconstruire la France détruite par les bombardements alliés. La terreur était terrible en Algérie et le massacre de Sétif² en témoigne, avec en plus, circonstance aggravante pour la France libérée, la question de savoir pourquoi les Français ont assassiné à Sétif plutôt qu'à Berlin ? Ils avaient encore peur du cadavre nazi ?

C'est dans ce contexte que je suis né à Paris, et j'aime la France sincèrement, seulement voilà que je n'ai plus qu'un regret à

2. Le 8 mai 1945, à la fin des hostilités de la Seconde Guerre mondiale, les autorités coloniales autorisent une manifestation à Sétif, en Algérie : les sujets français ont le droit de célébrer la victoire de la puissance coloniale... Conscients du symbole – fin du nazisme et de l'occupation allemande en France –, de nombreux nationalistes algériens participent à la manifestation. Des slogans indépendantistes fusent ; un manifestant est tué d'une balle par un commissaire de police et d'autres coups de feu suivent. Cette première répression déclenche une vague d'émeutes dans tout le Constantinois au cours de laquelle une centaine d'Européens sont tués. Une deuxième vague de répression s'abat à l'échelle de la région pendant plusieurs mois. Entre 10 000 et 30 000 Algériens sont tués à la fois par l'armée et par des « milices d'autodéfense ». [NdE]

formuler aujourd'hui, et c'est celui d'être né en France. Regret tristement sincère, du fond du cœur, et affreusement lucide, du plus profond des tripes de ma mère. Certains diront que je serais crevé de faim dans le pays de mes parents ? C'est vrai, je serais peut-être mort là-bas, mais à ceux-là, je rétorquerai qu'entre être mort là-bas et ne pas vivre ici, quelle différence fondamentale ?

Existentielle ? Humaine ? Bien sûr, j'aurais pu m'intégrer, me diluer, m'assimiler, me dissoudre dans la société française jusqu'au jour où un Sarkozy m'aurait tamisé, filtré, retenu dans un quelconque filet et déchu de ma nationalité française, de mon statut de bon exemple, ou pire, m'aurait fait accepter, comprendre, bénir, soutenir ses points de vue et ses actes de toute nature – même contre.

Aux États-Unis, ils ont réussi à ce qu'un homme noir devienne blanc (Mickael Jackson) et que des enfants noirs se suicident parce qu'ils n'avaient pas les moyens financiers de devenir dermatologiquement blancs.

Devenir un Azouz Béeé-gags (ou un Malek Bounty) ? Lorsqu'on le regarde sans l'écouter, en coupant le son de la TV, on remarque qu'il a tout du colonial : la courbette asiatique, le sourire « Oui Sidi » et les yeux roulants à la Bwana... Qu'est-ce que c'est que cet hybride politique ? Il s'est évadé de la bande des latex des *Guignols de l'info*, tant il a tout de la marionnette et du pantin ! Quand je le regarde, mon côté berbère a honte ! Quand je l'écoute, mon autre côté touareg s'offusque, et quand je fais les deux à la fois, mon tout maure se retourne dans sa tombe carcérale pour lui montrer son cul et, dedans, l'inviter à retourner d'où il vient et d'où il n'aurait jamais dû sortir !

Il faut dire dès aujourd'hui aux jeunes Français d'origine française mais de coloris étranger, les prévenir de ne jamais accepter de prendre les armes pour soutenir la France. Elle ne vous intègre pas car elle a peur de vous ! Peur de ne pas pouvoir vous forcer par des rafles, par les discours tenus aux illettrés du bon temps jadis, à aller crever pour elle. Elle n'aura

pas d'arguments pour faire de vous une nouvelle génération de harkis pour aller tuer de l'Iranien, du Syrien, etc. Elle va être obligée d'envoyer ses enfants légitimes et de vous laisser là, dans sa maison sociale. Il est évident que l'Europe va vers une guerre qu'elle désire parce qu'elle est exsangue et que si les capitaux sont chez elle, les richesses sont ailleurs. La France compte des pacifistes politiques (effrayés, comme on l'a vu, aux moindres prémices de guérilla urbaine), mais le dernier étant Jaurès, pas d'homme de paix politique. Alors le caca, on va y avoir droit !

L'Afrique noire meurt de maladie, de famine, de guerre ; mais les survivants, un à un, pays par pays, se réveillent, et s'ils ne sont pas encore en état de lutter contre l'ennemi invisible, ils sont en passe de penser, de deviner de plus en plus les contours de cet ennemi invisible, blanc et chrétien.

La France, donc, n'a aucune confiance en vous ; aucune sorte de sympathie pour vous, aucune amitié ou reconnaissance pour vous. Elle sait le mal qu'elle vous a fait et qu'elle est prête à vous refaire au nom de sa certitude de vous être en tout supérieure ! Elle peut à peine souffrir ses propres pauvres, elle s'en occupe en se bouchant le nez ou en dégotant un abbé Pierre à qui elle délègue une concession pour plus de cinquante ans ! Pauvre abbé Pierre qui, à quatre-vingt-douze ans, répond aux questions d'un Fogiel minable de petitesse qui, cherchant le scoop dans l'incontinence du caleçon d'un vieillard, lui parle de cul au lieu de lui demander pourquoi il aspire tant à mourir sans laisser d'autre message que sa désespérance en l'avenir et d'autre bilan que sa défaite en l'homme. Et ce n'est pas être haineux que de dire cela, mais il est temps que la France ouvre le vrai débat qui s'impose dans notre pays de savoir si oui ou non une population d'origine étrangère ira se faire trucider pour elle, ne serait-ce que par reconnaissance de n'avoir pas payé d'impôts, tandis que le chômeur français sur son palier, prêt au combat et constipé par le devoir – bleu de peur, blanc d'angoisse et rouge de crainte – pour ne pas se chier dessus, devient fou

de savoir sa future veuve restée chez elle entre un voisin basané, bruyant de rut, et un autre, noir, odorant de phéromones, tous deux dispensés des obligations mortifères qu'ils ne risqueront pas puisqu'ils ne sont pas citoyens.

Pour conclure clairement, le simple fait qu'il y ait en France une communauté stigmatisée par son appellation même de franco-harkie cinquante ans après la fin d'une guerre démontre, preuve à l'appui, que perdure un racisme d'État au plus haut sommet des pouvoirs, et que celui-ci est entretenu par une volonté politique incluse dans l'héritage de l'idée d'une suprématie blanche. À savoir que l'Arabe domestiqué pour sa force de travail est le chaînon manquant entre l'homme noir resauvagisé et l'homme blanc surcivilisé.

Pour notre suicide collectif, après les TS de l'humanité (tentatives de suicide bien plus que crimes contre elle-même) que furent la traite des Africains et la Shoah, il ne nous reste plus qu'à souhaiter que les Asiatiques viennent vite nous euthanasier en faisant de nos obésités américano-européennes des sushis afin que les baleines puissent enfin vivre en paix. Monde de merde, voilà quelques pages pour le torcher vite fait tant il me dégoûte ! Plus que jamais : pas réinsérable dans ce monde-là, l'Abd-El-Hafed !

Il y a dans les prisons françaises huit cents nouveaux prisonniers politiques sans aucune étiquette partisane ! Fasse qu'ils se fédèrent en un mouvement à leur sortie.

C'est la Racaille ? Eh bien j'en suis !

COUVRE-FEU PÉNAL + ABAT-JOUR SOCIAL
= LÉGITIME DÉFENSE SOCIALE

Hafed

L'Envolée, n° 16, février 2006



Voleur

– *Et l'argent du hold-up de la banque ?
demande le juge.*

– *À cette heure, il est retourné
d'où il venait, monsieur le juge.*

Maison d'arrêt de Fresnes,
8 juillet 2004

*Comme c'est au mur qu'on voit le maçon,
c'est à l'élasticité du slip qu'on juge le poids des couilles !*

Salut les Toons,

Me revoilà à Boîte à Zonzon après quatre ans d'absence pour avoir, preuves irréfutables à l'appui, holdupé quatre banques. Tout ça à cause d'un inspecteur non atteint d'Alzheimer qui m'a reconnu quatorze ans après. C'est connu, reconnu et scientifique : autant Parkinson atteint les gens de justice, autant ils sont immunisés contre Alzheimer. Cela dit, derrière le traumatisme (légitime) des employés de banques victimes d'un hold-up se cache la cruauté criminelle des multinationales. Je ne dis pas ça pour plaider, mais pour re-cibler un peu le contexte. Quant à moi, je vais bien, le moral est bon. Je viens de m'apercevoir qu'il y a un nouveau statut carcéral dans la hiérarchie, entre pointeurs et braqueurs, ils ont fait une place de choix aux Envoleurs. J'explique : à peine arrivé à Fleury, je suis baluchonné à Fresnes pour cause de « mener » des mouvements. En moins d'une semaine !? Chapeau ! Je suis donc à Fresnes au rez-de-chaussée. Voilà, voilà, je vous écrirai bien évidemment puisque comme le dit l'exergue, il faut assumer, voire revendiquer ce qu'on est ou croit être. Pour l'instant, je suis prévenu, mais une fois condamné, la donne ne risque pas d'être la même au jeu de pouvoir. Je n'ai pas encore la radio mais je serai, j'espère, bientôt à l'écoute. À défaut d'être politique, ma défense sera sociale. Vous en saurez plus si mon courrier passe tranquillement.

Avec ma fraternelle Amitié.

L'Envolée, n° 12, novembre 2004



L'orgueil ment. Et a bien raison de le faire.
Pourquoi ? Mieux vaut être debout, tenu par son mensonge,
[qu'allongé... écrasé par la vérité des autres !
Je vole pas : je me rembourse.
Je cambriole pas : je récupère.
Je trafique pas : je commerce.
Je me prostitue pas : je m'invite.
Je mens pas : je suis déjà ce que je serai.
Je suis en avance sur la vérité : la mienne.

Sur la planche, scénario coécrit avec Leïla Kilani, février 2012



Je suis voleur, c'est ma réalité, et pas comme beaucoup le pensent, ma vérité. Il arrive qu'on accepte le fait que je sois voleur comme d'autres sont handicapés, mais on m'objecte l'existence de violeurs et tueurs d'enfants. Genre d'argument massue, histoire de m'étrangler, de m'étouffer, dans le même sac. N'ayant jamais fait aucune guerre, que ce soit celle de 39-40 ou celle d'Algérie, d'Indochine, du Vietnam, de la planète Toto..., il m'est très difficile de parler du viol des femmes et de l'assassinat des enfants. Pour moi, les personnes qui commettent des crimes sont, j'ai vérifié le fait en prison, souvent de bons pères de famille qui n'ont pas eu la patience d'attendre la prochaine guerre pour, en toute liberté et impunité, commettre ce que mon jargon appelle des enculeries. Je renvoie donc cette question à tout militaire... En y regardant bien, la criminalité sur un siècle a fait moins de dégâts mortifères qu'une société, quelle que soit sa nationalité ou son idéologie, en une semaine de conflits mondiaux. Moi, les problèmes sociaux ne m'intéressent pas. Je ne me suis jamais fait rembourser par la Sécurité sociale et je n'ai jamais émarginé au

budget de l'ANPE. Je crois ne rien devoir... Évidemment, je ne me considère pas comme un saint, mais je n'ai jamais travaillé avec la haine en moi. J'ai pourtant vu de vilaines choses dans ma vie, et j'en ai pas mal subi dans mon enfance. Je n'en parlerai pas, réflexe de pudeur ou protection familiale, je n'en sais rien. Ma certitude est simple, je ne me suis jamais servi de mes douleurs pour les métamorphoser en circonstances atténuantes face à mes juges.

Mes souvenirs peuvent être des putains, mais il leur faut un large trottoir ainsi qu'une clientèle choisie : celle des amies qui ont souffert les mêmes horreurs et qui savent en rire. Je n'ai pas encore rencontré mon confesseur et je ne suis pas encore un gibier pour psychanalyste de pissotières, pour sociologue de vespasiennes, pour curé de chiottes.

Ma mémoire est un combustible dont l'énergie me fait vivre au jour le jour. Je n'ai pas à vendre ce gisement interne pour vous faire rouler les méninges et taquiner le clitoris cérébral...

Les Forcenés, 1993

III

Mon métier, car c'en est un, est l'attaque à main armée. Je travaille habituellement avec deux armes de poing, une fausse pour braquer les gens et une vraie pour ces voyous ratés que sont les flics. Je fais l'échange d'armes sitôt que je sors de la banque, de la bijouterie ou de tout autre endroit à royalties. Je ne peux pas braquer des victimes avec le risque de tuer, j'aurais trop peur de tuer un homme ou une femme qui ressemblerait à un membre de ma famille. Quoique j'aie prévenu les miens de ne jamais bouger héroïquement face à un hold-up qui ne les concernerait pas autrement qu'en témoins passifs. Je ne pourrais pas même haïr ou me venger des voleurs qui abattraient mon père ou mon frère mort par connerie. La médaille ? Carrez-vous-la au cul !

Les Forcenés, 1993



Belle

*S'évader, c'est scier des barreaux
et prendre le risque d'une balle dans la tête.
Sûrement pas d'ouvrir un livre !*

En mai 2001, Cyril Khider et deux compagnons ont tenté de faire évader Christophe Khider et Mounir Benbouabdellah de la prison de Fresnes en s'emparant d'un hélicoptère et de sa pilote. Hélas, l'échelle de corde était trop courte et les occupants de l'hélicoptère n'ont pu que jeter un sac d'armes aux deux prisonniers qui ont tenté, sans succès, de se faire la belle en prenant en otage deux surveillants.

En mars 2007, pendant le procès de cette tentative d'évasion aux assises de Créteil, un livre collectif, Fraternité à perpète, a été réalisé et distribué pour expliquer aux jurés ce qui s'était réellement passé. Depuis sa cellule de Fresnes, Hafed a largement contribué à cette bagarre en écrivant une nouvelle, « La Grappe », qui raconte cette véritable histoire de solidarité, bien loin de la version judiciaire et policière.

LA GRAPPE 2006

*À Mounir, Homme Antique
en voie d'extinction.*

*La Bouche était déjà dans la tombe et,
de mépris, cracha dans l'Œil !*

Il marchait sereinement dans le champ fauve taché de gouttelettes rouges aux cœurs de noir coagulé, cueillant pour son poing serré un bouquet de coquelicots. Toutes les trois quatre enjambées, il se baissait et, en de courts zigzags, s'avavançait vers l'objectif.

Sur la tête, son bonnet de laine roulé au plus haut du crâne, façon kippa. Ne pas attirer l'attention sur ses mouvements, ne pas devenir la ligne de mire, le témoin mobile sur l'étendue

plate, désignant ses deux amis à plat ventre à la lisière du maigre petit bois. Lui à l'abordage, ils suivraient dans un sprint digne des Jeux olympiques. D'ailleurs, tous trois espéraient la médaille d'or tout en sachant que celle de plomb leur était promise.

Elle souriait dans le soleil, fredonnant « trois petits tours et s'en revient ». L'oeil toujours aux aguets, pour entretenir sa vue d'aigle, elle observait machinalement ce petit bonhomme qui cueillait un bouquet dans le pré. Elle pensa à sa mère et se fit la promesse de ne pas oublier la fête des Lapines – la nouba des bonnes Pondeuses. Son côté italo-anarchiste lui réglait automatiquement la cervelle comme une horloge. La petite aiguille sur la petite histoire, et la grande sur toutes les majuscules heures H.

C'était certainement cet état d'esprit permanent qui l'avait poussée à prendre physiquement de la hauteur et à choisir ce drôle de métier : pilote d'hélicoptère. Elle caressa tendrement son insecte volant et, enfin, regarda sa montre. Ses clients devaient avoir paraphé les contrats et n'allaient plus tarder à apparaître sur le perron de la maison de maître. La pelouse sirotait sereinement la rosée du matin et le soleil frappait la rutilance de l'hélicoptère, brillant de tout ses chromes et de toute sa surface de plexigas. Bientôt, l'énorme ventilateur brasserait l'air chaud.

Dans son dos, soudain, une pression, une voix métallique qui vibre. Tout de suite, elle sut que le cueilleur de coquelicots n'allait pas lui conter fleurette.

– Tout ira bien.

Elle pivota la tête un bref instant et ne vit pas le petit homme râblé qui la braquait ; son œil alla chercher instinctivement les deux points noirs qui s'approchaient en courant. Entre eux, un gros sac de sport qui leur frappait les jambes à tour de rôle, et dont chaque homme tenait une poignée :

– Y a des gens qui viennent. Qui vous ont vu...

– Tout ira bien.

Masqué par elle, les yeux vifs et mobiles dans les trous de

son bonnet improvisé cagoule, il fixait le perron où s'amas-
sait un petit groupe d'hommes qui s'étreignaient dans une
parodie d'amitié, d'embrassades, se tapotant le dos à la
recherche du meilleur endroit où planter un canif empoi-
sonné. Les hommes d'affaires ne s'occupaient pas du petit
personnel – à qui ils confient pourtant leur santé, leur vie et
parfois même leur descendance.

Elle murmura la réponse à sa propre question tue :

– C'est pour faire un tour ?

– Tout ira bien.

Les deux autres hommes arrivaient essoufflés et tendus
d'avoir cavale en apnée, les dents serrées sur les battements
du cœur. Les cagoules noires moulait au plus près leurs
crânes en têtes de mort. Elle ne put s'empêcher de les trou-
ver beaux et un slogan traversa son esprit : *No Pasarán*. Elle
chercha une caméra invisible, tendit l'oreille à un
« Coupez ! ». Elle avait plusieurs fois fait de la figuration
pour le cinéma et déroula la possibilité d'une fiction pour
faire face à la réalité. Arrivé près d'elle, le deuxième homme
lâcha dans un souffle :

– Putain !

Elle ne put retenir un féministe :

– Moi c'est Catherine.

– Tout ira bien, répéta le premier homme.

Le troisième homme, tandis que le deuxième chargeait le
lourd sac dans l'habitacle, ajouta :

– Comme sur des roulettes ! Soyez pro, et on sera OK...

Catherine put enfin les regarder tous les trois et tenta une
diversion, tout en sachant exactement ce qu'ils voulaient.

– Ce sont des businessmen, ils n'ont que des papiers, pas de
liquidités.

– Ce qu'on veut ne s'achète pas avec de l'oseille.

– On décolle, madame.

Le premier homme monta et se retournant l'invita d'un geste
du museau carré d'un énorme Glock calibre 45. Elle constata
que la main gantée de latex tenant l'arme gardait l'index à

l'horizontale, loin d'un contact accidentel avec la queue de détente. Elle apprécia. Une rotation du poignet l'invita à grimper, et une autre à se mettre au manche :

– Tout ira bien.

Le deuxième homme hésita par réflexe, non pas de panique, mais juste d'appréhension du vertige. Une couronne de sueur avait inondé la cagoule de tissu du troisième homme. C'était un baptême de l'air pour eux tous.

– Et après ?

Elle posa la question sans avoir la gorge nouée. Elle avait attendu d'avoir la main sur le manche pour défaire le nœud. Tout se dénouait lorsqu'elle se préparait à piloter. Son cerveau décollait bien avant elle et lui donnait parfois l'impression de piloter de l'extérieur, comme dédoublée. D'ouvrir le ciel, en avant-garde ou en guide, à l'appareil. Le trio était heureusement tombé sur une pro. Une vraie avec cette petite touche de folie qui la faisait artiste. Ils avaient tiré le bon numéro pour ce voyage sans billet.

Le groupe d'hommes d'affaires tourna une même tête d'hydre capitaliste inversée, une gueule pour plusieurs corps, quand les rotors moulurent le silence amorçant le décollage de l'hélicoptère. Ils levèrent les bras en sémaphores pour taxis et les pales lancèrent un éclat de soleil qui leur déchira les pupilles. Ils ne virent rien dans la bulle de pilotage et ne cherchèrent pas plus loin. C'étaient bien des affairistes et rien que ça, non des hommes d'honneur qui se seraient inquiétés pour cette femme seule qui s'envolait inexplicablement. L'un d'eux regarda sa montre et invita les autres à rentrer. Il rassura circulairement son petit monde d'un rictus pour expliquer que la pilote avait sûrement ses raisons pour effectuer un petit galop d'essai avant de revenir les chercher. Car quoi ? Elle ne pouvait pas les laisser là, et puis, il restait de nombreuses viennoiseries miniatures et quelques litres de café et d'oranges pressées. Ce serait idiot de gâcher... On téléphone ? Non, non... Elle sait bien ce qu'elle fait.

– Tu ne peux pas me laisser là.

En sortant du parloir, Cyril n'a que cette phrase en tête qu'il se répète exactement trente fois. Le nombre d'années que son aîné doit purger. Son frère de trente-deux ans et de déjà soixante-deux lorsqu'il le fixe dans les yeux. Trente ? Le nombre de Judas.

Cyril en a vingt-six : $2 + 6 = 8$

Que symbolise huit ? Un zéro monté sur un autre, l'un cherchant à baiser l'autre ?

Vingt-six ans et toute la mort devant lui.

– Quelle prison ?

Elle l'avait demandé si doucement qu'ils crurent lui en avoir parlé les premiers. Elle lisait dans les esprits ? Puis ce fut évident que c'était l'évidence même. Cyril souriait sous sa cagoule, et encore plus lorsqu'il décolla un coquelicot clandestin embarqué sous sa semelle. La fleur avait bien résisté et n'était presque pas abîmée. Il la cala à la boutonnière de son blouson.

Un de ses complices le regarda et y vit une tache de sang. Il se signa.

– Quelle prison ?

– Fresnes, madame...

– La mafia ?

– Non, non, madame... L'amitié.

Tout en notant la rude politesse du madame dans son carnet de bord intime, elle fit une moue de déception. Al Capone ? C'était pas pour demain. Cyril parla vite et fut, à partir de cet instant, le seul à prendre la parole :

– Ils ont ordre de ne pas ouvrir le feu, madame, il n'y a rien à craindre. La ministre de la justice l'a dit. On passe au-dessus, on cueille. On rentre, et vous, on vous laisse. On est casher, soyez halal... et on s'entendra bien.

– T'es vraiment un chiffon !

Cyril baisse la tête, déjà cinq ans et il n'arrive à rien. Il a vu François Jelam ? Oui, il a vu Michel Lunot ? Oui, oui, oui...

– Alors merde ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Il y a que ces deux-là donnent des rendez-vous. Décommandent puis en redonnent et posent des lapins.

Je n'ai pas pu.

Confiance.

Pas de problème.

Patience.

Distributeur d'excuses.

Et sur tout ça, ils emballent leur parole dans un ou deux billets, des grosses coupures toutes neuves, une pour Noël et l'autre pour l'anniversaire,

Décembre et août... De quelle année ?

Il faut attendre.

La logistique.

C'est pas une balade.

Ni un jeu d'enfant, Il faut les hommes et les armes.

Les secondes se trouvent plus facilement.

Bien sûr, l'Amitié.

Ah là là ! on ne peut pas tout demander à un ami sinon on ne le considère pas comme un ami si on le met en danger.

Pas vrai ?

Pour sûr !

Et comment !

Il y a des défections.

Untel ?

Il s'est fait arrêter.

Fou rire.

Il s'est dénoncé lui-même pour avoir un alibi.

Combien ?

Dix-huit mois.

Il a pris dix-huit mois pour ne pas venir.

Des certificats médicaux ?
Est-ce que celui-là a donné un certificat médical pour ne pas venir?
Il est puni par où il a péché Jojo la Gâchette.
Ses index ont chopé des panaris ?
Non non, il a attrapé des hémorroïdes !
Ça rit jaune dans la boîte à couper les cœurs en deux.
Putain de parloir... et Hygiaphone en plus, comme au bon vieux
temps des QHS pour les hommes HS nouvellement siglés, puisqu'il
faut mal vivre avec son temps à purger et subir la modernité. Déte-
enus. Particulièrement. Surveillés. DPS. Ça sonne dur, ça fait mec.
Ça pose un homme pétrifié d'une lave à petits feux, ça le durcit pour
deux éternités, sans confusion de haines.
Et Untel ?
Rangé avec femme divorcée et enfant reconnu.
Tout pour ne pas répondre présent.
Oui, avec un chien en option.
Et l'autre dont on ne dit jamais le nom ?
Ah lui ? Il dit qu'il est trop connu !
Les flics viendraient direct le serrer, le lever, l'enchrister... Bon,
bon, ça va comme ça, le dico d'argot.
Le Bottin des Hommes, avec un grand H, renferme de moins en
moins d'abonnés, quasiment tous se mettent sur liste rouge.
Pas besoin de folklore en plus.
C'est plus des voyous mais des séries noires sur deux pattes. Des
livres d'images, d'icônes, vachement sages.
Alors, QUL, QUI, QUL, QUI ?
 – Les mômes du quartier ? Ils ont tous ton nom aux lèvres.
 Ils veulent tous bouger pour toi.
Mais, trop jeunes, trop fous, trop cons.
Il faut de la compétence et pour une gorge profonde, l'Éléphant
adresse sa demande de pipe à la Girafe, pas au Lapin !
 – Surtout pas à Rabbit : c'est pas une bouche qu'il a, c'est un
 taille-crayon.
Ça rit encore un peu moins jaune, un peu plus soleil, ils se font un
dessin d'enfant et vas-y dessine-moi une girafe, j'aurai tout le temps
de la peigner.

– Et lui ?

Lui ? *L'ami d'enfance qui a tourné honnête ?*

Lui, *le copain fifti-fifti pour tout, et constant, ses bonbons comme ses clopes, puis sa table ouverte comme ses clefs prêtées.*

Oui, lui.

Celui dont on se foutait gentiment mais trop souvent avec ses fiches de paie récurrentes. Le cave mais toujours droit.

Oui. Lui.

Celui-là qui amenait Maman au parloir, le jeudi pour moi et le mardi pour toi.

Lui ?

– Comment j'ai pas pensé à lui...

Parce qu'il avait honte rien que d'y songer à ce vieil ami éternellement en culottes courtes qui pleura seul son amour perdu.

Qui picola seul son RMI deux ans durant.

Qui lui écrivait une carte à laquelle il n'a jamais répondu – Je n'ai pas besoin de te voir ici pour te savoir là – de l'hôpital où il était coincé, comme sous la machine de l'usine le jour où...

Lui ?

– Salut. Totophe m'envoie.

Et *lui* hoche sa tête handicapée :

– Quand ?

Elle s'imaginait louvoyant entre les nuages comme un grand requin blanc prédateur des petites sardines en banc suffocant en bas, dans les abysses sociaux. Elle pouffa en visualisant ce qu'elle était vraiment : un requin-marteau. Puis, en faisant basculer l'appareil vers les murs d'enceinte, elle mit très sérieusement en doute la nécessité d'une nouvelle décennie de psychothérapie. Si elle en réchappait, elle se sentirait guérie du blabla des complexes en se plaçant dans l'essentiel, là où

elle était réellement aujourd'hui, au-delà de la prétention et en deçà de la modestie : un univers mental où il n'est plus question que de vie ou de mort. Elle se sentit, à ce moment-là, et pour la première fois, non plus otage mais responsable de la vie de ses passagers. Elle venait de régulariser la situation. Elle tourna le visage vers eux avec un immense sourire :

– Paré les garçons ?

Et hurla au-dessus des cours des prisons de Fresnes :

– ¡ *Hasta la victoria siempre !*

Que Cyril traduit en couac vocal par un « *banzaï !* ».

Le compagnon et le camarade médaillés d'amitié se regardèrent, acceptant ce rituel instinctif, symbole de l'acceptation d'un *seppuku* commun. Ils étaient tous quatre dans le même ventre, les tripes mises en partage. En cas de merde, ça fera un chié butin. Elle pensa qu'il sera temps plus tard de redevenir *la* victime, une fois les pieds bien sur terre. « J'ai le manche ! » bougonna-t-elle dans une mauvaise imitation d'Al Pacino jouant Tony Montana.

Ce, au moment où contre toute attente le mirador ouvrit le feu – sans sommation pour cautériser les futures cicatrices.

– Une gonzesse !

Qu'il lui dit, désespéré de ne pouvoir empêcher sa bouche de mouler les mots.

Une gonzesse qu'il voit en face de lui au lieu et place de son frangin et attention pas une Nadine¹ ! Pas une Martine² ! Pas une

1. Nadine Vaujour, aux commandes d'un hélicoptère, fit évader son mari Michel de la maison d'arrêt de la Santé en mai 1986. Lire le récit qu'elle fit de cette aventure: *La Fille de l'air* (J'ai lu) dont est tiré le film du même nom.

2. Déguisée en avocate et brandissant une grenade, Martine Willoquet fit évader son mari Charles du tribunal correctionnel de Paris en juillet 1975 ; dans leur fuite, ils prirent en otages le président du tribunal et un substitut.

Antigone ? Connâit pas cette meuf, le Cyril.

Les deux autres, oui. Sainte Belle et Diva Cavale mais... Antigone ? Celle qui préfère mourir que d'abandonner le cadavre de son frère. Pour sa dépouille, juste pour sa charogne, elle va au casse-pipe, à la condamnation, à l'exécution.

Antigone mon ami, mon frère...Antigone, une petite ado.

Une gamine du 9.3, si elle avait vécu à notre époque avec un oncle Capi-di-tutti-Capote !

– Tu vois, elle a fait pour un mort ce que tu ne fais pas pour un vivant. Viens pas sur ma tombe chialer ton amour...

– Moi, putain, je te donnerais un rein moi, deux yeux moi si...

– Oui mais...

– C'est ça, oui mais.

Et le parloir se termine.

Dans le RER, il pense à Antigone, et soudainement lui revient Andromaque lorsqu'il s'est arrêté en classe de 3^e.

Il faut choisir la vie, pas la mort. Oui mais... Andromaque vieillit et meurt – insuicidée – sans goût de la vie et traître à son amour.

Le vrai drame que de survivre à la tragédie.

Ah putain, c'est dur la fraternité.

En rentrant chez lui, un message de la maman.

– Comment va ton frère ? Appelle-moi mon chéri...

Cyril fuit le répondeur et prend son courage à deux mains pour pénétrer dans une librairie afin de commander... Heu...

– Vous avez Molière ?

– Quelle pièce voulez-vous ?

– *Antigone*, s'il vous plaît...

– Ah, ce n'est pas de Molière, monsieur. Le moderne ou l'antique ? Sophocle ou Anouilh... ?

– Filez-moi le *remake* le plus récent... Merci !

Un coquelicot a fleuri sur le genou de Cyril et son arme, fusil d'assaut, s'est enrayée. Il est calme, très calme soudainement. Il désengage la cartouche coincée dans la chambre

et il épaula tandis que tout siffle autour de lui, et que tout hurle en dedans de lui. Le surveillant du mirador vide son chargeur sur l'hélico. Les prisonniers glapissent de joie et de terreur. Il voit son frère Christophe en bas et il lui semble qu'en tendant la main, il pourrait lui caresser les cheveux dans un : « *T'en fais pas, t'as vu, j'suis là. Je viens ! J'arrive...* » Il ne voit pas la corde qui plonge dans les profondeurs de la cour de prison et qui ne touche pas le fond, malgré le poids de son cœur qui la leste comme une ancre. Il manque, il manque, il manque... dix mètres. Elle ne peut pas, elle crie qu'elle ne peut pas descendre plus bas, les filins anti-hélicoptère tournicotent et si la corde se prend, c'est le crash ! La catastrophe, la bombe sur les hommes murés sans aucune échappatoire.

Le mirador recharge et Cyril, pour la première fois, réplique. En plein dans la cabine et le verre blindé s'étoile. Le verre pète et devient grenade. Un éclat transperce la poitrine du surveillant qui, enfin se couche en chien de fusil. Le petit espace du mirador devient une cabine de W-C. Recroquevillé sur ses tripes lâches, le surveillant s'éparpille et se laisse entièrement aller à la puante peur.

L'hélicoptère survole les promenades une à une. La cour de Totophe est là. Au centre, lui et son ami n'ont jamais adressé plus fervente prière au ciel. Là-haut, les anges relancent la corde. Catherine, Cathy, Kate descend au plus dangereux, frôle l'exploit mais il manque encore il manque toujours il manquera à jamais... 5 mètres. Cyril fait tonner le 45, lui-même surpris par la puissance de la détonation des petits obus. Il regarde en bas et son œil englobe l'enfilade de toutes les courettes.

Halluciné, il imagine sur la corde tous les taulards agglutinés et remontés comme une grappe de raisin au soleil. Tous arrachés d'un seul geste de liberté ! Remontés à bout de bras... Vigneron et pêcheur d'hommes ! De son genou, coule un vin rouge que personne n'aura le droit de boire.

Catherine n'en revient pas d'avoir essayé des coups de feu,

et sa manche vient chercher sous son nez, une morve d'indignation. Elle a mal aux dents, hyper mal tant elles crissent, effritant l'émail :

– Non ! hurle trop tard Cyril.

Le sac d'armes tombe dans la cour et les deux jeunes hommes se jettent dessus tandis que, en un point dans le ciel, disparaissent l'espoir, l'amitié et la fraternité. Cyril a mal et ne peut pas même s'agenouiller devant la défaite, son genou est éclaté et la chair ouverte fait comme des pétales. À sa boutonnière, le coquelicot est déjà fané et il lutte contre l'évanouissement.

– Non... Merde ! Fallait pas, ils savaient pas qui on venait chercher... Ils sont cuits putain... On aurait pu remettre ça.

– Bordel ! Revenir un jour..., murmure Cyril devant ses amis, hypertendus et penauds.

Catherine ne dit rien, elle ramène juste à bon port trois enfants qui ont fait le tour de manège le plus épouvantable du monde. Elle est blanche et c'est elle, plus que son appareil, qui est sur pilotage automatique.

La prise d'otages dura dix-sept heures. Le surveillant du mirador n'est plus en danger. Quant au surveillant des îles d'outre-mer, il peut être fier de sa promotion, après avoir entendu – dans le haut-parleur du téléphone utilisé pour les pourparlers, que Totophe, respectueux de l'avis de tous, avait poussé à plein volume – l'infâme demande préalable à toute transaction aléatoire :

– Rendez-nous au moins le Blanc...

Totophe regarda les deux surveillants détenus sociaux et sut que lui et son ami étaient des prisonniers. D'un côté des hommes qu'on emprisonne et de l'autre des objets qu'on détient. Il n'eut à cet instant aucune pensée pour son petit frère car la moindre qui lui viendrait serait, au-delà de lui-même, celle du carnage et du suicide collectif. La souffrance

ne pouvait déborder d'amour. Ils étaient piégés, piquetés de lumineux points rouges, une rougeole dangereusement mortelle. Christophe condamné à trente ans de non-vie n'était pas un tueur, pas plus Mounir (quinze ans à peine).

Ils le prouvèrent ce jour-là.

Sur place, entourés d'hommes cagoulés et surentraînés, tête basse, la maman ne sut dire que les mots des mamans. Ces mots de prisons et de guerres, ces mots d'hôpitaux et de catastrophes naturelles :

– Sauvez-le... Ne me le tuez pas.

Un des membres de cette police d'élite sentit se serrer son cœur de fils et, psychoflic spécialisé, prit en charge de parler avec les preneurs d'otages. Dix-sept heures.

$1 + 7 = 8$.

– Non monsieur, l'administration pénitentiaire a ouvert le feu en premier, me mettant en danger !

La pilote gueula son indignation sur toutes les chaînes de télévision puis, peu à peu, mit de l'eau dans son vin. L'agent pénitentiaire n'était pas le criminel, tout de même ? Entre son devoir et sa conscience, il avait agi comme il fallait. L'anarchisme de Kate laissa le pas à la démocrassie. Un ministre de la justice à sa gauche, un autre de l'Intérieur à sa droite, ça en jetait, tout de même. Sa photo à la une avec son appareil touché, blessé mais survivant aussi. Elle ne décollerait plus jamais de là, se transformant, même à haute altitude, en chauffeuse de taxi au ras des pâquerettes, puisque c'est l'esprit qui s'élève, et elle avait accepté de s'abaisser à collaborer.

– Tu vois petit frère, nous, c'est pas la même. Caïn tue Abel pour la reconnaissance et Romulus tue Remus pour le pouvoir, mais nous, on s'entre-tue pas pour détruire ou construire

une société. Tu vois, eux, ils arrivent à créer leur civilisation sur la mort d'un frère. Pas nous ! Tu comprends ? Le moindre héritage social ou divin les déchire... Tu piges pourquoi on vit dans un monde d'enculés ? Parce que les frangins s'entre-tuent, on les a éduqués à ça... Pour ça... Comme ça. T'as lu Nietzsche ?

– Hein ? Peux pas tout lire comme toi, t'as vu. Mais, ça y est, j'ai lu *Antigone*. Heu... C'est bien.

Et les deux frères se taisent.

En eux brûle la grande bibliothèque d'Alexandrie et ils ne leur reste qu'un bout de poème, un haïku.

– Lui ?

– Il a dit oui. Il a juste demandé : « Quand ? »

– Que vous deux ?

– Non, il y a un troisième...

– Qui ?

– Pylade, Totophe, Pylade !

– C'est qui, çui là ?

– Tu devrais lire *Andromaque*...

– De Molière ?

Il était trop tard pour les points de suture. Quand le délai est passé pour les travaux de couture, il y a danger d'infection. Il faut laisser la nature sculpter sa racine de chair boursouflée. Le copain nettoya la plaie au douze ans d'âge et tendit la seringue à Cyril. Il le laissa dans la chambre, impuissant à arrêter le temps et conscient du compte à rebours enclenché sous le microscope de la police scientifique.

Cyril avait bougrement saigné, signant son acte. Il était là, sa shooteuse à la main et, chose extraordinaire, incapable de se piquer lui-même. Il n'y arrivait pas l'Enfant-Homme³ : passer

3. C'est ainsi que George Jackson surnommait son frère, Jonathan, qui

le tétanos au fil de l'aiguille lui était impossible, il bloquait tout en se foutant de sa propre gueule. Il n'osait pas se piquer, appuyant l'aiguille sur la peau sans réussir l'acte de la percer. Alors il appela le copain, et le copain compréhensif – on peut pas avoir du courage pour tout – piqua la fesse, sans état d'âme, pour une intramusculaire. Cyril demanda des cadeaux. Le copain prit sa commande en lui disant : « Oui, monsieur », fit les commissions, allant d'un endroit à l'autre avec mille et une précautions pour organiser la clandestinité du héros. Celui-ci disparut quelques mois dans la nature, se greffa dans des paysages de plus en plus désertifiés, et la nature le rejeta sur le bitume d'une ville... Le laissant nu, dépouillé.

Cyril K. fut arrêté...

En attente de jugement, la justice affûte une guillotine pour trancher dans le vif l'invisible lien qui les fait à ce jour concrètement frères siamois, avec un cœur pour deux qui bat le tam-tam de la séparation et de l'isolement – dans les conditions carcérales les plus dures. Gardés par des matons prénommés Romulus et Caïn. Au procès défileront les témoins pour dire à quel point ils seraient fiers d'avoir un petit frère comme ça. D'autres diront qu'une condamnation lourde, appliquée à un tel acte, porterait la noblesse du geste à un si haut degré que toutes les Légions d'honneur se verraient transformées instantanément en médailles en chocolat. La haine et la vengeance d'État s'orneront d'humanité quand le procureur jouera le sauveur, en cherchant, au plus profond de ses entrailles de fils unique et choyé, le fantôme d'un grand ou petit frère rêvé, et sa frustration réclamera une peine salutaire... pour sauver Cyril de la tentation de réitérer, récidiver, revenir tenter l'évasion !

perdit la vie en tentant de le faire évader d'un tribunal californien, en août 1970. Peu de temps après, George fut assassiné par les gardiens de la prison de San Quentin. Lire son livre *Les Frères de Soledad*, rééd. Syllepse, 2014. [NdE]

Thérapeutique ! Une peine contre l'autodestruction qui le fera trop vieux, trop cassé, trop seul pour de nouveau gâcher son reste de crédit d'avenir à venir arracher les ossements recouverts d'une peau momifiée de son frère aîné. Le président jouera sur les mots et le procureur sur les chiffres. Oreste, frère de sang, et Pylade, frère d'armes, n'ayant jamais été ni inquiétés ni dénoncés, la mauvaise volonté de Cyril devrait – ainsi va la justice – écoper leur peine... L'avocat général insistera sur la dangerosité potentielle du futur, car :

– Oui, messieurs-dames les jurés, il y en a deux en liberté ! Deux loups nés du ventre d'une même louve, la Révolte ! Le dernier silence sera celui des prévenus. Le frère taira le frère, laissant Abel se retourner dans sa tombe vers celle de Remus, pour tous deux se prendre dans les bras et pleurer toute les fraternités massacrées.

Frères humains qui avec nous vivez...

Nous aurons *contre* vous tous nos *cœurs endurcis*.⁴

Fraternité à perpète, 2006

4. D'après les deux premiers vers de *L'Épitaphe* de François Villon.



*La liberté de dire non est parfois,
voire souvent, la seule qui nous reste...
et toujours au prix fort bien sûr...*

Le maton sourit en coin et me dit tranquillement ce matin :
« Vous bossez. »

Un jeu cyclique depuis quelques années avec l'administration, vu que le travail est obligatoire avec l'option études si on n'est pas manuel. Tout sauf l'oisiveté ; ça, les oisiveurs, ils n'aiment pas en taule. Donc tous les deux, trois mois, ils s'amusaient à me « classer », c'est comme ça que ça se dit... Classer quelqu'un quelque part pour faire quelque chose. Pour moi le mot « classe » faisait résonner le mot « lutte », alors, comme d'habitude, ma réponse restait la même : « Non merci. » On aurait pu en rester là, mais pas du tout, la suite vint assez vite. Un rapport disciplinaire et me voilà reparti pour la dixième fois en direction du cachot, du mitard, du quartier disciplinaire pour huit jours d'extrême solitude. Le directeur lui-même en avait un peu marre de me voir debout dans son prétoire avec mon œil brillant, ma bouche gourmande de gamin de vingt ans lui dire encore et encore : « Non merci... » Il m'avait proposé, le brave homme, de faire des études, que ça me servirait plus tard dans le dehors de la vie, comme si ici on était tous morts, ou mieux, il m'encourageait me poussait me canalisait me tuteurait me bonzaïyavait à apprendre des langues : « L'espagnol, l'anglais... Ça pourra vous être utile. » Moi, le côté voyage ? Franchement, je me suis toujours senti bien où j'étais et pour tout dire, mon premier habitat restait ma carcasse alors... La trimballer avec muscles, chair, os, etc. Drôle de caravane. Et puis parler une autre langue ? Déjà en français j'avais peu voire rien à dire... Alors, dire rien dans une autre langue ? Donc : « Ben non merci. » Au mitard.

Un jardin à la cour, 2016



Il m'est arrivé de vouloir me réinsérer, mais à force de tourner en rond pendant des années dans les cours de promenade des prisons, il est dur de marcher droit du jour au lendemain. Ça en devient presque biologique. D'ailleurs ça l'est, puisque la taule s'imprime à l'intérieur, et je mettrais ma main de voleur à couper que mon âme doit porter en filigrane un numéro d'écrou. En plus, en prison, j'ai toujours su pourquoi j'y étais, mais dehors, je ne saurai jamais pourquoi j'y resterais. Entre la prison et l'extérieur, je n'arrive pas trop à voir de différence, c'est comparer le zoo de Vincennes à la réserve de Thoiry. Derrière les barreaux, on se révolte et on peut arriver à tenir le coup ; dehors, en captivité dans ce que l'on croit être la liberté, on est malheureux sans savoir pourquoi. Souffrir n'est rien à mes yeux si avoir mal est visible. J'aime les plaies franches, je déteste les maux internes, sournois, invisibles ; bref les enculeries. Les chirurgiens ont dû être inventés grâce à ce genre de philosophie : il fallait bien ça pour ouvrir un bide et voir ce qu'il y avait dedans.

C'est tout de même drôle que la prison ne soit pas dissuasive et que la récidive puisse perdurer. Durant mes années noires, je me disais toujours qu'après-demain serait mieux qu'avant-hier, et les deux jours minéraux du centre m'étaient deux silex pour alimenter un feu de haine en moi. Pourtant, il est toujours dans la vie d'un prisonnier un moment où tout peut entrer dans l'ordre de la soumission, une période où l'on peut se réinsérer, où l'on sent qu'on doit le faire, qu'on est prêt à recommencer à zéro, prêt à pardonner à la vie. Moment de conscience où l'instinct de conservation hurle à la mort de tout si... À cet instant précis, la porte devrait s'ouvrir et les gardiens, directeurs et autres loustics diraient au taulard : « Va ! Fous l'camp, p'tit con ! »

Le prisonnier ne pourrait que dire merci et filer sans jamais récidiver. Ce bref éclat de vie trop vite étouffé par la haine et le renoncement n'est jamais décelé par ces pseudo-professionnels du monde carcéral. Ils n'ont pas été dressés

pour reconnaître le désir de vivre. Ils ne détectent que la rage de vivre, et la rage... On sait ce qu'elle inspire.

Les Forcenés, 1993



^ Je suis hostile au travail. Je suis hostile et réfractaire au travail, que ce soit en prison ou à l'extérieur. Pour parler de l'écriture de mes livres, j'ai trouvé une formule. Je suis « salarié de mes loisirs ». En prison, je n'ai jamais travaillé. Lorsque le travail était obligatoire, j'allais au mitard. Le directeur de Clairvaux m'a demandé de faire au moins des études parce que selon lui, il était impossible de laisser voir aux autres prisonniers que je n'étais pas malheureux en ne travaillant pas. Ce à quoi j'ai dit : « Ni travail, ni études ! » On crée un sous-prolétariat à l'intérieur de la prison. Chaque fois que l'État propose d'en construire une, le maire ou le conseiller régional sont ravis. Passées les premières réticences à l'égard des criminels, le boucher travaille, le marchand de tabac travaille, le chômage baisse dans la région, cela crée de la richesse. Les prisonniers qui y contribuent n'en bénéficient jamais. Je ne dis pas que ceux qui travaillent sont des imbéciles. Ils n'ont pas le choix. S'ils veulent manger, ils ont intérêt à bosser, surtout dans les prisons actuelles où c'est semi-privé. Les entreprises de sous-traitance, telle la Sodexo, apportent le minimum dans les plateaux-repas et un prisonnier qui veut manger à sa faim doit travailler énormément pour 200 euros par mois afin de pouvoir acheter à cette même entreprise le supplément de nourriture qu'elle lui vendra. Je suis hostile à un système où le ministère de la justice est capable de produire une brochure qui est un appel d'offres aux entreprises. Autant décréter tout de suite qu'il s'agit d'une population disponible sur place en permanence, corvéable à merci, n'ayant pas le droit de grève et que l'on peut

déclasser sans lui payer le chômage. Une population qui en cas d'accident du travail est déclassée sans indemnisation. C'est la seule population ouvrière que l'on peut fouiller à nu lorsqu'elle sort des ateliers. Imaginez ça à la sortie des usines Renault ! La prison est le seul endroit où l'on peut mettre à nu les ouvriers."

Entretien, Mouvements, 2010



" Le travail est un objet de chantage parce qu'on fait comprendre à beaucoup de détenus que s'ils ne restent pas tranquilles, on ne leur donnera pas de travail, donc ça veut dire pour certains ne pas envoyer de maigres mandats pour leur famille à l'extérieur ou améliorer l'ordinaire pour la nourriture... [...] Sitôt qu'un sans-papiers travaille en prison, on devrait le régulariser – et même en dehors – ne serait-ce que pour ça. Ils ont des fiches de paie donc on devrait les régulariser."

L'Envolée radio, 15 avril 2002



" Il y a un très, très gros problème. Ils m'ont mis quatre ans, c'est pas normal. C'est une injustice à l'envers. Il y a des mecs, ils sont exactement comme moi, mais parce qu'ils écrivent pas des bouquins, qu'ils ont pas des pages entières dans *Le Nouvel Obs* ou ailleurs, ils se prennent des huit ou douze ans. Et j'ai pas fait appel, non parce que je suis impuissant, mais parce que j'ai pas eu les couilles. J'aurais pu aller jusqu'au bout du mépris. En plus, dehors vous allez me faire travailler. Et moi je préfère la prison que le travail ! "

L'Envolée radio, 2007



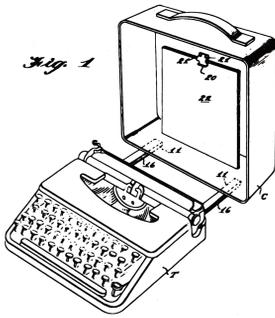
Puisque vivre m'a emmerdé depuis le début et que j'ai lutté pied à pied pour qu'on ne me fasse pas chier plus que nécessaire, qu'on ne me casse pas les couilles au-delà du minimum raisonnable, juste assez pour ne pas bien vivre petitement mais mal survivre grandioisement histoire de m'amuser un peu, me distraire, non de la mort et de la misère, mais du temps et de l'interminable suicide qu'est son terrible ennui... Alors, j'aurai passé mon existence à être joyeux, tout simplement en misant sur la Joie et sans chercher à être heureux socialement ou me pourrir à quêter l'utopie du bonheur. Juste joyeux !

Il ne me reste donc plus qu'à me dégoter un petit coin d'ours pour vieillir sans trop souffrir, si possible ?
Et un endroit de sanglier pour mourir d'un fou rire, j'espère ?
Et surtout, un trou asséché de silence, sans encre de n'avoir plus rien à écrire ou à dire de ma solitude. Celle qui vous a enveloppés en papier cadeau dans le papelard des livres.
Et pour ma sépulture ?

« Ça ne valait pas la peine, mais ça valait le coup »

Gravez-moi donc ça sur un carré de pierre simple ou un cube de béton percé en boîte aux lettres que je puisse continuer mes éternelles correspondances d'amitiés amoureuses...
Et, s'il vous plaît, d'encore me laisser ouverts les yeux : merci !

AHB (1960-2015)



26 lettres contre la prison

Affranchi	17
Zonzon	29
Envolée	37
Racaille	45
Tout nu	57
Yoyo	63
Urinoir	77
Ironiser	85
Ouille	91
Perverse	97
Q-de-jatte	103
Stigmates	113
Désobéir	121
Fantasme	127
Gamin	133
Haine-ami public	141
Juré craché	149
Keuf	155
Loto pénal	161
Magis-rats	167
Woiseau	179
X comme Cul	185
Couvre-feu	191
Voleur	199
Belle	205
Non merci	223

Bibliographie

- Les Forcenés*, recueil de nouvelles,
Clô, 1993 (réédition, Rivages, 2000).
- La Joue du roi*, suivi de *Vomitif*, pièces de théâtre,
L'Insomniaque, 2001.
- Éboueur sur échafaud*, roman,
Rivages, 2003.
- Le Philotoon's*, recueil d'aphorismes,
L'Insomniaque, 2006.
- Les Poteaux de torture*, recueil de nouvelles,
Rivages, 2006.
- Fraternité à perpète*, ouvrage collectif,
L'Insomniaque, 2006.
- Marche de nuit sans lune*, roman,
Rivages, 2008.
- L'Œil à clé*, recueil de poésies,
Domens, 2010.
- Sur la planche*, coscénario du film de Leïla Kilani,
2011.
- Garde à vie*, roman jeunesse,
Syros, coll. Rat noir, 2011.
- Coco*, roman,
Écorce, 2012.
- Fièvres*, coscénario du film d'Hicham Ayouch,
2014.
- Un jardin à la cour*, recueil de nouvelles,
Rivages, 2016.



Le journal :

Prisonnières, prisonniers, familles, proches, vous pouvez écrire au journal : *L'Envolée*, 43, rue de Stalingrad, 93100 Montreuil ; ou par mail à : contact@lenvolee.net

L'abonnement est gratuit sur simple demande.

À l'extérieur, vous pouvez aussi vous abonner en envoyant à la même adresse vos coordonnées et un chèque de 15 euros à l'ordre de *L'Envolée*.

Le site internet :

Tous les courriers de prisonniers que nous publions, les articles et les anciens numéros sont disponibles sur le site internet : lenvolee.net

Vous y trouverez aussi une liste des points de diffusion du journal partout en France ; des liens avec des collectifs anticarcéraux et des émissions de radio sur la prison partout en France.

Les émissions de radio :

En région parisienne, vous pouvez écouter l'émission de radio *L'Envolée* tous les vendredis de 19h à 20h30 sur Fréquence Paris Plurielle, 106.3 MHz (prisons couvertes : MA de Bois-d'Arcy, MA de Nanterre, MA de Fresnes, MA de Fleury-Mérogis, MA de la Santé, MA de Versailles, centrale de Poissy, MA d'Osny).

Vous pouvez aussi l'écouter en podcast sur le site internet : lenvolee.net

À Saint-Étienne, vous pouvez écouter l'émission de radio *Papillon* les 1er et 3e jeudis du mois de 20 h à 21 h, sur Radio Dio, 89.5 MHz (prisons couvertes : MA de Lyon Corbas, MA de La Talaudière, EPM de Meyzieu, CD de Saint-Quentin-Fallavier).

Vous pouvez aussi l'écouter en podcast sur le site internet : numerozero.lautre.net

site : lenvolee.net / **twitter :** [@anticarceral](https://twitter.com/anticarceral) /

facebook : [LEnvolee-journal](https://www.facebook.com/LEnvolee-journal) / **mixcloud :** [EnvoléeRadio](https://www.mixcloud.com/EnvoléeRadio/)

L'Envolée et Les éditions du bout de la ville tiennent à remercier celles et ceux qui ont donné de leur temps sans compter pour que ce livre existe.

Les éditions du bout de la ville

Oublier Fukushima, textes et documents,

Arkadi Filine,

mars 2012.

Paris Grand Capital,

film documentaire de François Lathuilière,

novembre 2015.

n'Dréa,

juin 2016.

Le ménage des champs,

chronique d'un éleveur au XXI^e siècle

Xavier Noulhianne,

octobre 2016.

Nous n'irons plus pointer chez Gaïa,

jours de travail à Kokopelli,

le Grimm,

mars 2017.

Le paysan impossible, récits de luttes,

Yannick Ogor,

avril 2017.

Achevé d'imprimer en février 2017 sur les presses d'Indice,
Fluvia, 81-87, Barcelona

Dépôt légal : mars 2017

Diffusion :
Hobo diffusion, 23, rue Pradier, 75019 Paris

Distribution :
Makassar distribution, 8, rue Pelleport, 75020 Paris

Les éditions du bout de la ville

09290 le Mas-d'Azil

leseditionsduboutdelaville.com

Mail : leseditionsduboutdelaville@yahoo.fr

« Ça ne valait pas la peine, mais ça valait le coup »
*Gravez-moi donc ça sur un carré de pierre simple ou
un cube de béton percé en boîte aux lettres que je
puisse continuer mes éternelles correspondances
d'amitiés amoureuses... Et, s'il vous plaît, d'encore
me laisser ouverts les yeux : merci !*

AHB

III II

Hafed Benotman nous a quittés en février 2015. Il avait passé dix-sept ans en prison pour des vols. Les romans, nouvelles, pièces de théâtre et correspondances de ce voleur-écrivain ont toujours été habités par son opposition viscérale à toutes les formes d'enfermement.

En 2001, il participe à la création de *L'Envolée* – un journal et une émission de radio – pour mener, avec d'autres, le combat contre la justice et la prison. Nous publions dans ce livre les textes et lettres parus dans ce journal, ainsi qu'une sélection de paroles et d'écrits collectés ici et là. Le livre est accompagné d'un disque, florilège de ses interventions à la radio.

12 EUROS

L'ENVOLEE

Les éditions du bout de la ville

